LE DÉPUTÉ RANDALL

PAR

C. F. GREGG

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LE DÉPUTÉ RANDALL

CECIL FREEMAN GREGG

LE DÉPUTÉ RANDALL

(*Danger at Cliff House*)

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR
MARIE NOEL-DOMENGÉ

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
23, RUE MARBEUF

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1937.

LE DÉPUTÉ RANDALL

CHAPITRE PREMIER

RENCONTRE IMPRÉVUE D'UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Le quai de départ du rapide « Londres-Côte Sud » était à peu près désert, on y voyait déambuler plus d'employés que de voyageurs. La saison estivale s'ouvrait à peine, et l'exode des citadins vers les plages et la campagne ne commencerait que plus tard ; aujourd'hui, pas de foule impatiente prenant les voitures d'assaut, pas de bousculade, le calme absolu.

La locomotive était déjà sous pression ; des soupapes de sûreté, la vapeur s'échappait avec un bruit strident. Un sous-ordre à casquette galonnée courait le long du train en lançant des clameurs inintelligibles ; bien malin celui qui démêlait dans ces sons confus la formule rituelle : « En voiture ! pour SEAPORT et CLIFF HIGHTS seulement ! »

Derrière le portillon qui fermait l'entrée du quai, un voyageur venait de s'arrêter. Il tendit un billet au contrôleur de service, qui le lui rendit après l'avoir poinçonné.

Le voyageur s'avança sur le quai. C'était un homme imposant, de large carrure et de belle pres-

tance ; l'œil dur, la mâchoire ferme dénotaient un caractère résolu. Il n'était encombré d'aucun bagage. Il longea la file des wagons, en plongeant un regard inquisiteur dans chaque voiture de première classe ; on eût dit qu'il cherchait quelqu'un. Tout à coup il s'arrêta et monta prestement dans un compartiment vide. Etait-ce donc la solitude que recherchait ce voyageur ? Ayant ôté son pardessus, il apparut vêtu d'un complet sombre, de bonne coupe, et qui accentuait encore sa forte carrure. C'était vraiment un fort bel homme. Il porta tour à tour son regard de l'horloge du quai à son bracelet-montre. Encore cinq minutes d'attente.

Il appela un marchand de journaux et choisit un numéro du *Punch ;* puis il s'installa commodément dans le coin opposé à celui où était son pardessus et déplia le journal.

Au bout d'un instant, une ombre, interceptant la lumière, l'avertit d'une présence nouvelle ; contrarié, il releva la tête : un large torse se dressait dans l'encadrement de la fenêtre.

Le mécontentement du voyageur se fondit aussitôt en un sourire de commande qui découvrit ses dents blanches.

— Hello ! inspecteur ! s'exclama-t-il.

— Hello ! Royal !

Un silence suivit, pendant lequel les deux hommes s'observèrent avec une défiance mutuelle, mais dissimulée. Le voyageur prit l'offensive :

— Et alors, que faites-vous par ici ?

— Eh bien ! mon service. Je viens de temps à autre surveiller les trains de bateau.

— Les trains de bateau ? Mais celui-ci n'en est pas un.

— En effet, je le constate à présent — mais il aurait pu l'être. Seaport et Cliff Hights ne sont, ni l'un ni l'autre, éloignés de Douvres.

L'inspecteur Higgins grimaça un sourire qui voulait être aimable et questionna à brûle-pourpoint :

— En vacances, Royal ?

— Oui, un petit repos, Higgy.

— Hum ! un repos ? Pour vous remettre de quelles fatigues ?

— Du surmenage de mes travaux.

— Farceur ! De votre vie, vous n'avez jamais gagné un sou par le travail.

Le voyageur prit un air chagrin :

— Vous me peinez vraiment, Higgy. Serez-vous donc toujours un esprit soupçonneux ? Je vais prendre des vacances. Pour vous en convaincre, regardez cela :

Ce disant, il prit son billet, régulièrement poinçonné, et le fit voir à l'inspecteur. Higgins y jeta un bref regard. C'était bien un billet de première classe pour Seaport.

— Content ? s'enquit le voyageur.

— Que non pas, Royal ! vous glissez comme l'anguille. J'ai bien envie de notifier à mes collègues de Seaport qu'ils vont être honorés de votre présence.

— C'est cela, mais recommandez-leur de me donner un policier convenable. Je déteste avoir un imbécile sur les talons.

— C'est moi qui vous ai filé en dernier, dit simplement Higgins.

Le train allait partir, les portières claquaient.

Higgins suspectait la sincérité de Royal, mais il fit semblant de se rendre à l'évidence.

— Et vous partez seul ? questionna-t-il.

— Oui, à moins que vous ne vous décidiez à m'accompagner, fit Royal le plus naturellement du monde.

— Et Fred ? où est-il ?

— Fred perd son temps à faire la cour à une dame.

— Vous dites ?

— La vérité. Il courtise une veuve. Je lui croyais pourtant un peu plus de bon sens.

— Bien, bien, dit Higgins, en descendant. Quant à vous, vous ne serez jamais qu'un loup solitaire.

— Ne me calomniez pas, Higgy.

— A bientôt, Royal.

— A bientôt, Higgy. Donnez-moi de vos nouvelles, cria le voyageur dans un dernier adieu.

Debout sur le quai, l'inspecteur regarda s'éloigner le train.

« Je me demande ce que ce phénomène fait par ici ? marmotta-t-il. Il a menti, c'est certain ; en tout cas, il ment bien et avec une aisance imperturbable. »

Et il tourna les talons.

Pendant ce même temps, Henry Royal, cambrioleur réputé, habile au point de ne s'être jamais laissé prendre en flagrant délit, se livrait de son côté à mille réflexions.

Ainsi il était surveillé par le terrible Higgins...

Cela n'était pas très bon. En réalité, c'était extrêmement mauvais.

Royal se targuait de n'avoir jamais été filé sans s'en être aperçu sur-le-champ. Averti du danger, il avait tôt fait de planter là le suiveur. Etait-ce possible que, pour une fois, sa perspicacité eût été en défaut? Etait-ce vrai ce que racontait Higgy?... Peut-être l'inspecteur avait-il voulu laisser entendre qu'il venait de suivre Royal jusqu'à la gare ? Oui, oui, c'était cela. Higgy avait essayé de donner le change sur ses véritables intentions.

Royal eut un hochement de tête et reprit le numéro de *Punch*.

Après avoir relu trois fois de suite la même anecdote sans y avoir rien compris, il s'aperçut que sa pensée était totalement détachée de ce qu'il lisait et que, malgré lui, il se remémorait les moindres détails de sa rencontre avec le policier.

Le regard de Royal se durcit. Ce n'était tout de même pas à son âge qu'il allait se laisser dominer par les nerfs ! A trente-deux ans, un homme sait réagir contre cette faiblesse. Dans sa profession, devenir nerveux à trente-deux ans signifiait la cessation immédiate de cette profession, que ce fût volontairement ou involontairement, selon le cours de la chance, ou suivant le cours de la justice.

Assurément, l'apparition d'Higgins, surgi à l'improviste, était la cause de son inquiétude. Cette rencontre n'était-elle que le fait du hasard, ainsi que le prétendait Higgins, ou marquait-elle un dessein préconçu ? Si le policier le traquait depuis quelques jours, et s'il s'intéressait à son voyage

dans l'express de Seaport, alors il y avait une paille dans le diamant...

Higgins était sur le chemin de la célébrité, nul mieux que lui ne savait relever un indice, détruire un alibi, fournir une date, produire un document ; Scotland Yard le tenait en trop haute estime pour le charger de patrouiller les trains de bateaux et les maisons de jeu. Par conséquent, ce serait une singulière aberration de considérer l'incident comme un fait sans importance. Higgins avait-il voulu, en abordant Royal, donner à celui-ci un avertissement ?... Ce qui signifiait ?...

Bah ! ce qui ne signifiait rien du tout... Un seul homme savait la vérité, et cet homme avait tout à gagner à se taire, puisque c'était sur sa demande que Royal accomplissait ce voyage. A moins que cela ne fût un coup monté ?... Les mâchoires contractées, Royal regardait défiler le paysage, la colère bouillonnait en lui.

Au bout de quelques instants ses traits se détendirent. Le résultat de ses réflexions l'amenait à cette conclusion : être plus circonspect que d'habitude, si cela était possible.

Le train ayant ralenti de vitesse, il regarda son bracelet-montre. *Tempus fugit !* On allait arriver à Cliff Hights.

Royal plongea la main dans sa poche et prit le ticket qu'il avait fait voir à l'inspecteur Higgins : un billet simple de première classe pour Seaport. D'une autre poche, il sortit un second billet, également de première classe, à destination de Cliff Hights... C'était, sans doute, une façon de voyager

assez coûteuse, mais, en cas d'anicroche, ce second billet créerait un excellent alibi... Après de patientes recherches, la police finirait par découvrir, avec le concours des employés de la Compagnie, qu'un billet, délivré pour Cliff Hights, n'avait pas été remis au débarcadère de cette station. D'où perte de temps pour les limiers de la police...

Mais, à présent, l'intervention d'Higgins réduisait son plan à néant. Henry Royal soupira. Il lui fallait utiliser pour lui-même ce billet.

A l'aide d'un canif, et prenant pour modèle le billet de Seaport, il s'appliqua à perforer de la même manière le billet intact. Dieu merci, l'opération n'était pas compliquée.

Lorsque ce fut terminé, il prit un monocle, puis il ajusta l'un sur l'autre les deux billets et, avec un soin minutieux, contrôla son travail. Il remit dans sa poche le billet à destination de Seaport et glissa l'autre dans son gant.

Le train entrait en gare de Cliff Hights. Royal descendit vivement. Higgins, en annonçant l'arrivée de Royal à Seaport, avait bien pu signaler également le passage du voyageur à Cliff Hights. C'était tout à fait dans la méthode du subtil inspecteur. Et, dans ce cas, il avait dû préciser le numéro de la voiture dans laquelle Royal était monté. Ce serait gênant.

Un rapide coup d'œil aux alentours le convainquit que nulle réception officielle n'était préparée à son intention. Il se noya dans le flot qui se dirigeait vers la sortie et nota que l'employé, chargé de récupérer les billets, s'acquittait de sa tâche distraite-

ment. Ce détail lui fit envisager la situation avec optimisme.

Royal franchit le portillon, déboucha dans la rue et prit un taxi. Il avait l'oreille fine, et, quand il lança au chauffeur le nom du Grand Hôtel, il ne donnait pas une destination purement fantaisiste. Il venait d'entendre un personnage, d'apparence cossue, indiquer cette adresse au chauffeur de la voiture précédente.

Henry Royal pénétra dans le hall du Grand Hôtel avec la désinvolture d'un client regagnant sa chambre, l'absence de bagages lui facilita cette attitude.

Au fumoir il trouva une carte de la région. « Cliff House », le but définitif de son voyage, était situé à mi-chemin entre Cliff Hights et Seaport. Cela, il le savait depuis longtemps, mais la route qu'il avait étudiée était celle de Seaport à Cliff House, et non celle qui partait de Cliff Hights. Après cinq minutes la topographie de cette route était gravée dans sa mémoire. Une demi-heure plus tard, il quittait l'hôtel. La nuit tombait.

Cliff House ! Les renseignements qu'on lui avait fournis à ce sujet étaient d'une absolue précision. Devait-il y ajouter foi ? S'il en doutait, pourquoi ne pas regagner Londres immédiatement ? La réponse était claire. Un brusque retour à Londres, sans que fût accomplie sa mission, était un aveu de nervosité. Il lui fallait aller de l'avant, ou alors se décider à prendre sa retraite pour de bon.

Quelques années auparavant, Cliff Hights et Seaport étaient reliés par une route départementale et par un sentier de douane, taillé au flanc de la

falaise ; mais la falaise s'était effondrée sur une longue étendue, en emportant le sentier. Non loin du gouffre ainsi formé, se trouvait Cliff House.

Cette soirée de printemps était douce et calme. Henry Royal prit la route ; elle était bordée d'une épaisse haie qui, en cas d'alerte, offrirait une sûre cachette.

S'il fût parti de Seaport, il aurait eu comme point de repère un poteau indicateur placé sur la gauche. Faisant le trajet en sens inverse, il trouverait par conséquent le poteau sur sa droite. De ce point, il reprendrait la filière des indications qu'on lui avait données, bien que cela lui fît dépasser la maison et perdre un certain temps.

Enfin il aperçut le poteau vaguement dessiné dans l'ombre. Poursuivant prudemment son chemin il entendit, tout près, le ressac se brisant contre les rochers. Cent cinquante mètres plus loin, il atteignit une barrière de bois dressée en travers du sentier. Une pancarte indiquait :

DANGER

En dessous, suivait l'explication :

CHUTE DE LA FALAISE

Jusqu'à présent tout allait bien. Royal enjamba la barrière, compta vingt pas au delà, et se trouva devant une brèche pratiquée dans la haie ; l'emplacement de cette brèche lui avait été soigneusement indiqué. Non loin de cet endroit, il y avait un fil de fer qu'il ne fallait pas toucher. Ce fil actionnait une sonnerie et, au moindre frôlement, l'alarme était donnée.

Toute son attention absorbée par le souci d'éviter le piège, il se recroquevillait, se demandant quelles impressions pouvait ressentir un homme au contact d'un courant de 20.000 volts. Un malaise le raidit en lui ôtant, l'espace d'une seconde, la force d'avancer. Encore les nerfs ! Diable d'Higgins !

Tout à coup apparut Cliff House. Une construction massive, vieille de plusieurs siècles, présentant l'aspect d'une forteresse plutôt que d'une habitation de plaisance. Une bâtisse formidable et, sans doute, imprenable.

Henry Royal se sentit repris d'un doute angoissant. Enfin, il serait bientôt fixé. Si la chance était contre lui, tant pis ; du moins, il n'aurait pas failli à la réputation de payer toujours ses dettes... Un sourire sardonique tordit sa bouche.

Une minute plus tard, sa main gantée palpait le mur de Cliff House, à la recherche d'une entrée située à vingt-cinq pieds au delà du premier contrefort. Lorsqu'il l'eut trouvée, il prit dans la poche de son veston une clé qu'il avait façonnée lui-même, sur une empreinte en cire ; il l'introduisit dans la serrure et tourna doucement. La porte s'ouvrit.

Les renseignements qu'on lui avait fournis s'arrêtaient à cette porte. Il lui fallait maintenant jouer seul son jeu.

Il sortit sa lampe de poche et regarda autour de lui. Un étroit escalier de pierre montait dans l'épaisseur d'un mur de refend. Dix-sept marches plus haut s'ouvrait une autre porte qui, elle aussi, était fermée à clé. Royal allait prendre sa pince quand il réfléchit que les deux portes servant à un même

usage clandestin, il était peu probable que l'on eût pris la peine de fabriquer une clé pour chacune d'elles.

Son raisonnement était juste. La deuxième porte céda sans difficulté. Royal eut un petit sifflement satisfait. Sa lampe éclairait un couloir assez large, orné de peintures à l'huile dans de lourds cadres dorés. Le plancher, recouvert d'un épais tapis, était un peu plus bas que le seuil qu'il venait de passer et, en se retournant, le visiteur clandestin fit une curieuse remarque : la porte qu'il avait franchie était garnie d'un tableau représentant un cavalier. Le cadre s'emboîtait exactement dans le montant de la porte et dissimulait l'entrée. Très ingénieux, assurément !

Royal s'interrogea pour savoir s'il devait fermer la porte ou la laisser ouverte. La laisser ouverte risquait de le dénoncer. La fermer lui coupait la route du retour. Mais la maison était vaste, il trouverait bien un coin où se dissimuler. Il se rallia décidément à ce dernier parti.

Par prudence, il éteignit sa lampe et demeura quelques instants au milieu d'une complète obscurité, s'efforçant de retrouver son sens de direction. Il avait monté dix-sept marches ; il était redescendu de deux pieds ; par conséquent il était arrivé au niveau du studio où se trouvait le coffre-fort du maître de la maison.

Après quelques minutes de tâtonnements, une porte s'ouvrait sous sa pression. Dans la pièce où il pénétra, le principal objet qui frappa ses regards, en face de lui, fut le coffre-fort encastré dans le mur.

D'un pas rapide il traversa la pièce, se dirigeant vers la fenêtre qui donnait sur la pelouse. Son premier soin fut de l'ouvrir, excellente précaution pour fuir, si c'était nécessaire. Puis il concentra son attention sur le coffre-fort et, soudain, il fronça les sourcils. Le coffre s'ouvrait sur une combinaison.

Il tourna les cadrans avec une lenteur attentive, l'oreille collée à la paroi du coffre, dans l'espoir d'entendre un déclic, avertisseur de la chute d'une gâche.

Brusquement, la pièce fut inondée d'une blanche clarté, et dans le silence tombèrent ces mots :

— Haut les mains, Royal, ou je te brûle !

CHAPITRE II

L'INSPECTEUR HIGGINS ALERTÉ !

Henry Royal demeura dans la position où il était, l'oreille appuyée à la paroi du coffre-fort, il semblait pétrifié.

« Trahi ! »

Rapide comme l'éclair, cette pensée lui traversa l'esprit, des preuves indéniables l'obligeaient à l'admettre.

Il tournait le dos à la porte ! Celui qui était entré n'avait pu voir son visage, et pourtant cet homme l'avait appelé par son nom !...

Nul être humain, il en était certain, ne l'avait aperçu depuis qu'il avait quitté le Grand Hôtel. L'entrée à Cliff House s'était effectuée avec bonheur... Tout avait marché à souhait. On eût dit qu'une invisible main, guidant ses pas à travers l'obscurité et le silence, l'avait conduit jusqu'au but qu'il s'était fixé. Et tout cela pour aboutir à cette minute brutale !... Aucun indice révélateur n'ayant signalé sa présence, comment avait-on pu le découvrir ?

Ces réflexions se bousculèrent dans son esprit,

un seul mot les résuma : « trahi ! » Fallait-il établir une relation entre cette trahison et la surveillance antérieure de l'inspecteur Higgins ?

Sans hâte, avec une lenteur prudemment calculée, Royal tourna la tête.

Tout aussitôt une fulgurante clarté l'éblouit et il eut un involontaire sursaut.

— N'ayez pas peur, Royal. Ce n'est que l'effet du magnésium... Je m'excuse d'être obligé de vous photographier dans cette position plutôt compromettante.

Royal respira profondément et regarda son adversaire.

C'était un personnage épais et lourd, ramassé sur jambes ; le front têtu était garni de cheveux gris plantés bas ; les traits étaient vulgaires. Royal se rappela avoir déjà vu cette figure, mais pour l'instant il n'arrivait pas à l'identifier.

Malgré l'heure avancée de la nuit, le personnage était tout habillé, donc il n'avait pas été dérangé en plein sommeil. Détail qui confirmait la trahison.

L'homme était armé d'un pistolet automatique et tenait à la main gauche un fil électrique. Les yeux de Royal suivirent la direction de ce fil et s'arrêtèrent à un vase garni de fleurs au milieu desquelles était dissimulé un minuscule appareil photographique.

Royal s'en voulut de son imprudence. Que n'avait-il inventorié la pièce avant de se mettre à l'œuvre ? Il eut honte de sa négligence.

— C'est assez humiliant, n'est-ce pas ? dit l'ad-

versaire, qui semblait pénétrer les secrètes pensées de Royal... Mais, avancez donc.

Et la voix, jusque-là railleuse, se durcit.

Royal s'adossa au coffre-fort et ne bougea pas.

— Je crains que vous ne réalisiez pas exactement la situation où vous êtes placé. Mais, répondez donc, Royal.

L'adversaire s'arrêta un moment, puis ajouta :

— Je peux vous tuer. Si demain l'on vous trouve mort au pied de ce coffre-fort, la justice ne pourra m'inquiéter. J'aurais usé du droit de légitime défense.

— Eh bien ! tirez donc et soyez damné ! lança Royal sur un ton de défi.

Une flamme courte jaillit sur-le-champ. Royal sentit une douleur aiguë au lobe de l'oreille. Il entendit la balle s'écraser sur la porte du coffre-fort ; puis un éclat de vitres l'avertit que le projectile avait ricoché sur les carreaux de la fenêtre.

Le tireur s'écria :

— Seigneur ! je l'ai manqué ! Pareille maladresse ne m'arrive pas souvent...

Henry Royal demeurait toujours immobile, mais un frisson le parcourait de la tête aux pieds. Encore les nerfs !

— Assez mal visé, dit-il nonchalamment.

Et touchant son oreille, il la sentit tout humide. Il fit le geste de porter la main à une poche.

— Attention ! prévint le gros homme dont le regard luisait d'une flamme méchante.

Royal eut un sourire de mépris :

— Je cherche mon mouchoir, répondit-il, ne crai-

gnez rien — pas de revolver. Je n'en porte jamais. On est parfois naturellement enclin à s'en servir, et alors...

L'homme haussa les épaules :

— Moi, persifla-t-il, je n'ai pas de tels scrupules.

— En effet, répliqua Royal qui, ayant maintenant reconnu dans son adversaire Michael Randall, le député de Seaport, ne doutait plus d'être tombé dans un traquenard.

Un silence passa entre eux, mais leurs yeux restaient vigilants. Royal guettait l'instant où il pourrait s'évader par la fenêtre.

— Ne bougez pas, dit tout à coup Randall en marchant à reculons sans perdre de vue son adversaire — je vais fermer la fenêtre... Voilà qui est fait... C'est mieux ainsi. La tentation de fuir était trop forte, n'est-ce pas, Royal ?

Royal crispa les poings. Que cet homme était irritant ! Cependant ce fut d'un ton tranquille qu'il répliqua :

— Pas du tout ! Je n'y songeais point, car, si je ne me trompe, vous avez quelque chose à me demander... Je vous écoute, Michael Randall.

Ce dernier avait eu un tressaillement.

— Vous êtes perspicace, dit-il ; asseyez-vous donc.

Du canon du revolver, il désigna une chaise.

Royal s'assit. Il était redevenu calme. Il se pencha en avant, l'air curieux et goguenard.

Michael Randall parut hésiter. Enfin, il parla :

— Voulez-vous travailler avec moi, Royal ? J'ai-

merais collaborer avec quelqu'un tel que vous.

— Je ne travaille pour personne.

— Jusqu'à présent, sans doute, mais vous serez forcé d'y arriver.

— N'y comptez pas.

— Il faut vous plier à cette nécessité.

Royal releva le front ; sur ses lèvres paraissaient un sourire ambigu, et avec une ironie que Randall ne perçut pas tout de suite il s'enquit :

— Est-ce un pacte que vous me proposez ?

— Oui, soyons alliés.

— Votre allié ?... Bon. Mais si j'accepte, ne craignez-vous pas que je me retourne contre vous à la première occasion ?

Michael Randall secoua la tête :

— Veuillez suivre mon raisonnement, dit-il. Si j'avais dans ce coffre la confession de votre faute, dûment écrite et signée de votre main, cela vous donnerait à réfléchir, je pense ?

Royal se redressa, vivement intéressé.

— Ainsi, répondit-il, vous désirez que je vous signe un aveu de cambriolage ! Mais ce n'est point, j'imagine, par simple divertissement. Vous avez des exigences à formuler. Lesquelles ?

— Nous y viendrons. Mais, auparavant, comprenez-moi bien, Royal. Cette confession, épinglée à certaine photo, me serait un sûr garant de votre docilité.

— Riche idée ! De cette façon, jusqu'à la fin de ma vie, vous me tiendriez à votre merci ?

— C'est cela même.

Randall ouvrit le tiroir d'un bureau, prit une plume et du papier qu'il placa devant Royal.

— Ecrivez : « Je, soussigné, Henry Royal, reconnais... » Mais vous n'écrivez pas ?... Vous ne voulez pas écrire ?... Oh ! vous avez le choix : obéir ou mourir.

Son revolver braqué sur la poitrine de l'adversaire désarmé, Randall se mit à rire.

Royal sentit de nouveau courir le long de son échine ce désagréable frisson inconnu jusqu'à ce jour. Cependant, il répliqua froidement :

— Prenez bonne note de cet avertissement, Randall. A la première occasion je vous tuerai.

L'autre haussa les épaules.

— Les occasions de vous débarrasser de moi seront rares si vous n'écrivez pas sur-le-champ. Et ma mort, quoi qu'il arrive, vous causera de graves ennuis, car, je vous le déclare, j'aurai soin de faire suivre votre confession d'une petite note destinée à vous envoyer à la potence. Si je meurs dans des circonstances étranges, l'on saura que l'auteur de ma mort n'est autre que Henry Royal. Saisissez-vous ?

Royal prit la plume entre ses doigts gantés. Il acceptait son destin.

— Allons ! dit-il d'un ton abattu.

— C'est le parti le plus sage. Arrêtez-moi si je dicte trop vite : « Moi, Henry Royal, reconnais que, dans la nuit du 20 mai 19... (vous pouvez écrire l'année en chiffres), j'ai essayé, sans succès, de forcer le coffre-fort de Cliff House, près de Seaport, mais que je fus surpris par Mr. Michael Randall. Comme c'était ma première faute... (je suis magnanime, vous le voyez, Royal) et en considération de ma pro-

messe de marcher droit à l'avenir, Mr. Randall me laissa libre, quoiqu'il sût très bien qu'il se faisait complice d'une félonie et risquait ainsi d'entraver sa carrière politique. Je lui en suis très reconnaissant... »

— C'est tout. Vous pouvez signer.

Royal releva la tête et dévisagea longuement le député. Puis il abaissa les yeux et dans le silence on n'entendit plus que le grincement de la plume sur le papier. Il tendit le document à Randall. Celui-ci l'examina soigneusement.

— Il y a des fautes d'orthographe, mais cela ne fait rien... Maintenant, donnez-moi l'empreinte de votre pouce.

Henry Royal eut un ricanement :

— Vous n'oubliez rien. Parfait.

A ce moment, un coup timide fut frappé à la porte. D'un geste rapide Randall enfouit le document dans la poche intérieure de son veston.

— Qui est là ? demanda-t-il d'une voix courroucée en se retournant instinctivement vers la porte.

Cette inattention ne dura qu'une seconde, mais Royal en profita. Son poing se détendit comme un ressort et atteignit Randall en pleine mâchoire. Le coup eût assommé un bœuf.

Le domestique qui avait frappé entr'ouvrit la porte. Ne voyant personne, il promena un regard circulaire autour de la pièce. Tout de suite il remarqua la fenêtre ouverte et aperçut une longue jambe qui disparaissait par-dessus la balustrade. Il s'élança de ce côté et aussitôt poussa un cri d'épouvante, car il venait de buter sur le corps de son

maître, étendu sur le plancher et privé de connaissance.

Que faire ? Il chercha de l'eau, mais il n'y avait de carafe nulle part. Ayant avisé une cave à liqueurs, il versa du whisky dans un verre puis, s'agenouillant, il souleva délicatement la tête de son maître et lui fit avaler la liqueur.

Un moment plus tard, Michael Randall ouvrit les yeux et se redressa. Il porta la main à son visage puis à ses poches... Un sourire de contentement parut sur ses lèvres. Sous ses doigts il avait senti le précieux document. Rien n'était perdu.

— Comment vous sentez-vous, monsieur ?

— Mieux, merci, Winston.

— Dois-je alerter la police ?

En guise de réponse, Michael Randall questionna :

— Avez-vous vu le malfaiteur, Winston ?

— Non, monsieur, je suis désolé, mais...

— Tant pis, c'est regrettable. Il devait être caché dans la maison ; j'ai entendu du bruit.

— Moi aussi, et c'est pourquoi je suis venu.

— Vous avez montré beaucoup de courage, Winston, en descendant tout seul et je n'oublierai pas cela. Avez-vous réveillé les autres domestiques ?

— Non, monsieur.

— Bon. Maintenant, remontez dans votre chambre et couchez-vous.

— Bien, monsieur. Et la police ?

— J'attendrai pour l'avertir.

— Très bien. Bonsoir, monsieur.

— Allez, Winston. Si vous entendez encore du bruit, ne vous inquiétez pas. J'ai encore à faire ici.

Je dois prendre la parole demain à Manchester, et il me faut mettre mon discours au point.

Michael Randall soupira d'aise lorsqu'il fut délivré de l'importun domestique. Il laissa s'écouler une ou deux minutes, puis il alla ouvrir la porte et jeta un coup d'œil au dehors. Winston, arrivé sur le palier du premier étage, éteignit l'électricité ; brusquement, le corridor fut plongé dans l'obscurité !

Le député revint dans le studio. Il alla refermer la fenêtre et se dirigea vers le coffre-fort. Il manipula les cadrans et fit jouer la poignée. Le lourd battant tourna sur ses gonds.

Randall tira de sa poche la confession qu'avait signée Henry Royal et la relut encore posément ; ensuite, à l'aide d'une clé spéciale, il ouvrit un tiroir intérieur et y déposa le document.

⁂

— Allo, allo ! Est-ce le poste de police de Seaport ? Oui... ici, c'est Winston, le maître d'hôtel de Cliff House. Mr. Randall a été assassiné... Oui, assassiné... étranglé... Envoyez un médecin et un policier. C'est horrible !

⁂

— Allo ! Scotland Yard ? Je demande l'inspecteur en chef... Merci... Inspecteur Dryan ?... Ici, le sergent Petter. On me téléphone à l'instant de Cliff House. Mr. Randall vient d'être assassiné... Cliff

House, à mi-chemin entre Seaport et Cliff Hights... Merci, au revoir, monsieur.

⁂

— Allo ! C'est vous, Higgy ?

— Oui, chef.

— Occupé ?

— A ne pas savoir où donner de la tête.

— Tant pis. J'ai du travail pour vous. Un assassinat à Cliff House, près de Seaport... Vous connaissez l'endroit ?

— Je n'y suis jamais allé, mais j'en ai entendu parler.

— Eh bien ! tant mieux. Partez sur-le-champ et bonne chasse.

L'inspecteur Higgins raccrocha le récepteur en maugréant. Pas de tranquillité possible dans ce métier ! Il eût été si agréable de se reposer encore quelques heures en compagnie d'un bon livre et d'une pipe ! Etre dérangé de si bon matin pour aller à Seaport ! Seaport ?... Mais douze heures plus tôt, Royal l'y avait devancé !...

Troublante coïncidence !

CHAPITRE III

PREMIÈRES CONSTATATIONS

L'inspecteur Higgins se pencha sur le cadavre de Michael Randall et, bien que la vue de pareils spectacles lui fût familière, il ne put réprimer un mouvement de répulsion : la face hideuse et boursouflée, les yeux exorbités, la gorge affreusement broyée ne laissaient aucun doute sur la façon dont l'infortuné député avait trouvé la mort.

Higgins évoquait le drame : Randall avait un cou de taureau et paraissait d'une complexion robuste. Pour maîtriser un tel adversaire, il fallait que le meurtrier eût des mains puissantes et qu'il fût doué d'une force peu commune. Cette certitude écartait tout de suite l'hypothèse d'une culpabilité féminine.

Ce crime, d'une sauvage férocité, semblait inspiré par un esprit de vengeance. Pour le perpétrer, l'assassin n'avait eu recours ni à une corde ni à un foulard, comme si sa haine ne pouvait être assouvie que de ses propres mains.

— N'a-t-on rien dérangé dans cette pièce, ser-

gent ? questionna Higgins en se retournant vers le détective de la police locale.

Le sergent Petter, quelque peu jaloux de la prompte intervention de Scotland Yard dans une affaire où il eût souhaité jouer un rôle important, répondit avec froideur :

— Non, certes, du moins depuis que j'y suis entré.

— A quelle heure êtes-vous arrivé ?

— Winston, le maître d'hôtel, a téléphoné à 8 h. 15. Dix minutes plus tard, j'étais à Cliff House.

— Que conclut le rapport médical ?

— Peu de chose. Le médecin s'est contenté d'un examen superficiel, après quoi il a déclaré que, selon toute probabilité, Mr. Randall était mort depuis six ou huit heures.

— Autrement dit, le crime a été commis entre minuit et deux heures du matin.

— Oui, si nous nous en tenons aux déclarations du médecin ; mais le maître d'hôtel certifie que Mr. Randall était encore vivant à deux heures du matin.

— Bon. Je verrai plus tard le maître d'hôtel. A-t-on fait photographier l'emplacement du crime ?

— Assurément. Les photographes ont tout relevé. J'ai même demandé à l'un d'eux de vous attendre, afin de prendre en votre présence la photo des empreintes digitales.

— Très bien, c'est une excellente idée. Avant d'aller plus loin, je vous prierai, sergent, de me dire tout ce que vous savez concernant la victime, Mr. Randall.

Le sergent toussota et prit un temps pour clarifier ses idées :

— Mr. Randall, commença-t-il, était député de Seaport. Habituellement, il résidait à Londres, mais bien qu'il ne vînt ici que fort rarement, il y était cependant connu. Il se montrait très généreux et très large pour les œuvres de charité. Il avait acheté Cliff House il y a une dizaine d'années afin d'avoir un domicile dans sa circonscription. J'ignore tout de sa vie avant cette époque. Il avait un talent d'orateur que j'ai pu apprécier au cours de ses campagnes électorales. Il voulait obtenir la réforme des maisons d'arrêt et l'amélioration du sort des prisonniers, se basant sur cette théorie que les criminels sont des malades et doivent être traités comme tels... Moi, je n'ai jamais cru à l'efficacité des médicaments pour guérir les voleurs.

— Michael Randall se préoccupait du soulagement des prisonniers, répéta lentement Higgins.

— Oui, dit le sergent Petter. Il s'occupait surtout de ceux qui, ayant purgé leur peine, allaient rentrer dans la vie civile. Il leur cherchait du travail. Il en a employé plus d'un ici même dans sa propriété.

— Et réussissait-il dans cette tâche ingrate ? combien de dévoyés a-t-il ramenés dans le droit chemin ?

Le sergent ricana :

— Ses protégés le payaient assez mal de sa sollicitude. Parmi ceux qu'il gardait à son service, deux ou trois ont pris la fuite. Ainsi...

Et Petter allait se lancer dans de longues explica-

tions, mais l'inspecteur lui coupa la parole.

— Vérifions à présent le contenu des poches de la victime.

Le pistolet automatique fut le premier objet qu'examina l'inspecteur. L'arme était d'un modèle perfectionné et tout récent.

Higgins fit entendre un petit sifflement et remarqua :

— Comment, diable, cet homme ne s'est-il pas défendu avec un pareil joujou dans la poche ?

Il examina le barillet, puis ouvrit la culasse. Il manquait une balle. Sans mot dire, il tendit l'arme au sergent.

— Mais, s'exclama ce dernier, Mr. Randall a tiré!

— Oui, c'est ahurissant. Il a tiré, puis il a remis le pistolet dans sa poche pour se laisser étrangler... Je veux interroger ce Winston. Voyez où il est, sergent, et venez me prévenir.

— Vous ne voulez pas que je l'amène dans cette pièce ?

— Non.

Lorsque le sergent eut quitté le studio, Higgins se sentit soulagé. Ce sous-ordre, qui avait l'air de contrôler ses actes, l'agaçait.

Méthodiquement, il continua l'examen des poches de la victime : un mouchoir, un trousseau de trois clés, un briquet, un étui à cigarettes à demi plein, un portefeuille bourré de billets de banque, un passeport et un bloc-notes. C'était tout.

Le passeport n'était pas établi au nom de Michael Randall et la photographie d'identité était celle d'un homme à moustache épaisse qui...

L'inspecteur Higgins recouvrit de sa main le bas de la photo et compara le haut du visage ainsi obtenu à celui du cadavre étendu sur le plancher.

La photo et le cadavre se ressemblaient trait pour trait. Le cadavre était dépourvu de moustache ! mais une moustache !... Ah ! le député s'intéressait au sort des détenus libérés !... Et il avait en poche pas mal de monnaie étrangère...

Higgins se livra à un rapide calcul mental. Cette monnaie représentait environ 250 livres. Si le vol avait été le mobile du crime, le meurtrier ne se serait pas fait faute de tout rafler. Mais... sapristi ! ces billets... oui, oui, ces billets ! leur allure était plutôt suspecte !

Tout en les palpant, l'inspecteur se dirigea vers la fenêtre et écarta le lourd rideau qui masquait en partie la lumière. Il resta interloqué. Le haut de la fenêtre était un vasistas formé de petites vitres taillées en losange et serties de plomb. Chose singulière, l'une de ces vitres, à droite, était brisée et la plupart des carreaux avoisinants étaient striés de fêlures...

Higgins, avant de s'arrêter à ce détail, examina attentivement l'un des billets de banque trouvé sur le mort. Le filigrane était parfait. La tête de la Britania était la meilleure imitation qu'il eût jamais vue. Pas étonnant que Randall se fût laissé prendre... Mais s'était-il laissé prendre ?...

Higgins remit le faux billet avec le reste de l'argent et considéra la vitre brisée. C'était sans doute par là qu'était sortie la balle du pistolet.

Il mesura de l'œil les distances. Randall avait à

peu près cinq pieds et demi de haut ; le trou était environ à neuf pieds au-dessus du plancher. Entre la fenêtre et le coffre-fort, il y avait une table ; par conséquent, il était impossible que quelqu'un se trouvât sur la ligne de tir de l'autre côté de la table, à moins qu'il ne fût placé près de la fenêtre. S'il s'était tenu entre la table et le coffre, Randall n'aurait pu le manquer. Tout ceci, bien entendu, en supposant que le coup fût parti de l'endroit où l'on avait découvert le cadavre.

Higgins examina le tissu du rideau ; il n'y avait pas la moindre déchirure. Le rideau était donc ouvert au moment où le coup avait été tiré, on l'avait rabattu par la suite pour dissimuler le bris du vasistas.

Higgins se félicita de n'avoir pas eu le sergent Petter pour témoin de ces constatations. Il laissa retomber la pesante étoffe dans sa position première et donna libre cours à ses réflexions. Le pistolet appartenait-il à Randall ? A quel moment l'arme avait-elle fonctionné ?... La vitre avait-elle été brisée par la balle ?

Le retour de Petter lui rappela qu'il devait poursuivre son interrogatoire.

— Winston est là, dit le sergent. Je l'ai conduit dans la bibliothèque.

— Très bien, merci. Je vais le voir.

Winston témoignait d'un grand trouble, mais pouvait-on s'en étonner dans les circonstances présentes?

— Asseyez-vous, Mr. Winston, lui dit le sergent avec bienveillance, et redites à l'inspecteur tout ce que vous m'avez déjà raconté.

Winston obéit sans se faire prier. Il semblait possédé d'une volubilité nerveuse. Higgins l'écoutait en silence et avec attention. Puis il eut un regard vers le sergent et dit au maître d'hôtel :

— Avez-vous cru, Winston, que nous ajouterions foi à cette histoire ?

— Franchement, inspecteur, je ne l'ai pas cru — mais, si invraisemblable que cela vous paraisse, c'est la vérité même.

— Mr. Randall, dites-vous, n'a pas voulu appeler la police pendant la nuit. Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne peux l'expliquer. Lorsqu'il me congédia, j'eus l'impression qu'il avait changé d'avis et qu'il allait lui-même avertir aussitôt la police.

— N'essayez pas de compliquer la situation par un surcroît de mensonges. Du mystérieux individu dont vous parlez, vous n'avez vu qu'une jambe... Comment était cette jambe ?

— Mais comme toutes les jambes. Je n'ai rien remarqué de particulier, d'ailleurs elle a disparu avec tant de rapidité !

— Pas si vite pourtant que vous n'ayez vu si le pied était chaussé de bottines ou de souliers bas ?

— De bottines, il me semble, inspecteur.

— Et le pantalon ? était-il fait de flanelle ou de drap ? était-il gris, marron ou bleu ? était-ce un vêtement de sport ? Il y avait tant de choses à voir dans une jambe de pantalon si vous aviez su regarder !

— Je suis désolé, inspecteur, mais j'ai à peine

eu le temps de regarder... La seule chose qui m'ait frappé, c'est la longueur de cette jambe, l'homme devait être très grand.

— Grand, dites-vous ?... Et à quel moment Mr. Randall était-il rentré hier soir ?

— Vers sept heures, pour le dîner.

— Avait-il des invités ?

— Non, inspecteur. Il dîna seul.

— A quelle heure alla-t-il se coucher ?

— Je n'en sais rien, mais il n'avait pas dû se mettre au lit puisque, ainsi que vous avez pu le voir, il ne s'était pas encore déshabillé.

Higgins eut une moue d'impatience. Le maître d'hôtel, en dépit de son trouble apparent, conservait du sang-froid.

— Quel est le serviteur chargé de la fermeture des portes ?

— C'est moi qui en ai la responsabilité. Tous les soirs, à dix heures, je barricade les ouverures du rez-de-chaussée et celles du bureau. Mr. Randall craignait les voleurs.

— L'aviez-vous fait, hier ?

— Oui.

— Et n'avez-vous rien remarqué d'anormal ?

— Non.

— Quel est le domestique qui s'occupait de l'entretien des portes et des fenêtres ?

— Tout ce qui touchait le nettoyage intérieur des ouvertures était dans mes attributions ; pour le côté extérieur, le jardinier s'en chargeait.

— Quand vous êtes-vous acquitté de ce soin pour la dernière fois ?

— Hier, juste avant le dîner. Mr. Randall avait passé l'après-midi dans son bureau. Il est sorti. J'en ai profité pour faire mon service. Je n'avais pas osé déranger mon maître avant.

— N'y avait-il rien de brisé ? pas de serrure démontée ?

— Absolument pas, inspecteur.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Le jardinier peut vous le dire, inspecteur. Il nettoya les vitres extérieurement avant la tombée complète de la nuit.

— Allez me chercher le jardinier, sergent.

Le sergent Petter quitta la pièce. Higgins reprit son interrogatoire :

— Vous avez été réveillé par un bruit insolite. Quelle était la nature de ce bruit ?

— Je n'ai pu l'analyser. Je me suis réveillé en sursaut. Puis, j'ai entendu qu'on ouvrait et refermait la fenêtre du rez-de-chaussée. Fort intrigué, je n'ai pas hésité à descendre.

— L'heure exacte ?

— Une heure trois quarts, à quelques secondes près.

— Votre maître avait-il des ennemis ?

— Il les comptait par douzaines.

— La raison ?

Il était membre du Parlement.

L'inspecteur Higgins toisa le maître d'hôtel, comme s'il voulait jauger sa force musculaire. Cet homme pouvait-il être l'étrangleur ?

Puis, brusquement, sur un ton de commandement :

— Montrez vos mains, Winston !

Le maître d'hôtel étendit les mains. Les doigts étaient longs, fins et soignés.

— Retournez-les.

Les paumes apparurent blanches et lisses. Ce n'étaient pas les mains d'un domestique occupé à de grossiers travaux...

Ce détail fut, pour Higgins, un trait de lumière. Il prit l'une des mains de Winston et eut l'air de l'étudier :

— Tiens, dit-il, avec une froide indifférence, la ligne de vie est rompue en trois endroits...

Et il resserra la pression de ses doigts autour du fin poignet.

Winston comprit aussitôt ce que pensait le policier.

— Enfin, questionna-t-il, de quoi m'accusez-vous, inspecteur ?

— De faire de la fausse monnaie, répondit tranquillement Higgins.

CHAPITRE IV

DÉDUCTIONS PLAUSIBLES

L'inspecteur Higgins, les mains dans les poches, toisait le placide Winston, tout en refrénant une forte envie d'infliger une correction à ce parfait comédien.

Le maître d'hôtel avait une attitude irritante. Sa nervosité simulée avait fait place à un flegme habilement calculé. Cela entrait sans doute dans son plan de défense.

Evidemment, sa qualité d'ancien repris de justice, dans cette maison où un crime venait d'être commis, le mettait en périlleuse posture. Toutefois, il fallait bien admettre que le fait d'avoir été condamné comme faussaire ne prouvait pas que le maître d'hôtel fût capable d'un meurtre.

— Randall était-il instruit de votre passé ? interrogea Higgins après un temps de réflexion.

— Je ne pourrais vous l'affirmer.

— Ce qui veut dire qu'il ignorait votre condamnation antérieure.

— Je ne suis pas fixé sur ce point. Mais je le servais avec zèle et il n'avait rien à me reprocher.

Ma conduite a été régulière depuis nombre d'années. Vous voudrez bien croire, je l'espère, que le double emploi de valet de chambre et de maître d'hôtel que je remplissais ici m'enlevait toute possibilité d'exercer les talents spéciaux que je pouvais posséder par ailleurs. Si j'ai commis une faute de jeunesse, je l'ai chèrement payée.

Ces derniers mots furent prononcés sur un ton plein de dignité et de contrition.

— Ça va, ça va, trancha l'inspecteur, agacé.

Winston jouait son rôle en comédien consommé ; cependant, jusqu'à preuve du contraire, il fallait lui accorder le bénéfice du doute.

Higgins se fit plus amène :

— Voyons, dit-il, parlez-moi du personnel de la maison.

— Le personnel est tout entier masculin.

— Quoi ! pas même une servante ?

— Non. Le maître n'en voulait à aucun prix... C'était un maniaque. Ainsi, par exemple, il n'eût jamais consenti à se faire raser par l'un de ses serviteurs, tant il craignait d'avoir la gorge tranchée.

— Fichtre !... s'exclama Higgins, ahuri.

— Mr. Randall manquait de distinction, ajouta Winston, il jugeait les autres à sa propre mesure.

— Il me semble que vous n'aimiez guère votre maître !

— Votre perspicacité est remarquable, inspecteur.

Higgins ne releva pas le propos ; il ne savait s'il fallait s'en amuser ou s'en fâcher. Winston, en son genre, était un caractère.

— Maintenant que nous sommes sur ce terrain, vous voudrez bien compléter vos déclarations au sujet des événements de la nuit dernière, dit l'inspecteur.

— Je ne puis rien ajouter de plus, je vous l'assure. J'ai dit toute la vérité.

— De ce fugitif, vous n'avez rien d'autre à déclarer ?

— Non, fort heureusement.

— Heureusement... Pourquoi ?

— Parce que je n'aurais rien révélé, quand bien même j'aurais reconnu cet homme.

— Vous approuvez le meurtre, alors ?

— En règle générale, je le désapprouve... mais, dans le cas présent... Winston haussa les épaules. Ce qu'il y a de certain, reprit-il, c'est que Mr. Randall était vivant lorque l'homme s'est enfui.

— D'après votre récit, une tentative de cambriolage ne serait pas dénuée de fondement.

— Je n'ai pas d'opinion là-dessus.

— Il est prouvé que vous êtes la dernière personne ayant vu Mr. Randall avant l'assassinat. Envisagez-vous bien toutes les conséquences de cette particularité ?

— Oh ! je me rends bien compte de la situation où je me trouve, inspecteur. Mais je ne chercherai pas à fuir, soyez-en certain.

— Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet. Vous n'iriez pas loin sans être rattrapé, déclara l'inspecteur en congédiant le maître d'hôtel.

Du studio montait une rumeur faite d'un martèlement de pas et de voix assourdies. Le service de

l'ambulance était arrivé, on allait emporter le cadavre au dépôt mortuaire.

Lorsque tout bruit eut cessé, l'inspecteur revint dans le studio. Il pourrait maintenant travailler à l'aise.

Sur le tapis, devant le coffre-fort, un tracé fait à la craie indiquait la position dans laquelle on avait trouvé le corps.

Higgins fit de la tête un mouvement approbateur.

Toute son attention se porta sur le coffre-fort. Il fallait ouvrir ce meuble d'une façon ou d'une autre. La serrure fonctionnait sur une combinaison de cinq lettres, formant un mot susceptible d'être changé à volonté.

Lorque l'on se défie de sa mémoire, raisonna Higgins, la manière la plus simple de former une combinaison est de choisir un mot facile à se rappeler. En l'occurrence, quel pouvait être ce mot de cinq lettres ?... Cliff, peut-être... ou House...

Higgins en fit, sans grand espoir, l'essai qui fut vain.

Comme le choix d'une combinaison pouvait s'exercer sur un vocabulaire de quarante-cinq millions de mots, l'inspecteur ne jugea pas nécessaire de pousser plus loin l'expérience. Il n'allait point passer le reste de ses jours à manipuler ce cadran, dans l'espoir qu'un coup à l'aveuglette fît mouche. Il lui faudrait se mettre en relation avec les fabricants, mais tout aussitôt il songea que, sans le mot de la combinaison, les fabricants seraient probablement dans un embarras égal au sien, et qu'ils réclameraient une indemnité officielle pour

faire sauter la serrure. Un seul homme était capable d'ouvrir ce coffre, à condition qu'il eût tout le temps désirable, Henri Royal !

Higgins sourit. Henri Royal était certainement à Seaport, mais...

Tout à coup, en fixant machinalement la porte du coffre-fort, l'inspecteur remarquait un détail qui lui avait échappé jusqu'alors. Sur un espace de quelques centimètres, la peinture était entamée, comme si un violent coup de marteau avait été asséné à cet endroit.

Un marteau !... c'était peu vraisemblable.

Higgins gratta avec un canif la peinture qui adhérait encore à la partie endommagée et, au fur et à mesure que se détachaient ces débris, il les recueillait sur une feuille de papier blanc. Les débris étaient parsemés de parcelles d'un métal brillant, de composition mal définie, et qui méritaient d'être soumises à l'analyse. Etait-ce de l'acier ou du nickel ?... L'acier d'un marteau, ou le nickel d'une balle !

Une subite intuition lui souffla qu'il existait un rapport entre cette éraflure et le trou percé dans le vasistas. Il revint vers la fenêtre, considéra le carreau brisé, et ses suppositions prirent corps.

Mais son imagination ne l'entraînait-elle pas à des conclusions trop précipitées et hasardeuses ? Rien ne prouvait que la balle provenait du pistolet de Randall, le coup avait pu être tiré du dehors.

Retournant près du coffre, il fléchit les genoux de manière à placer sa tête au niveau de l'éraflure et, dans cette position, il dirigea son regard vers

la vitre brisée... Il poussa un soupir de soulagement. Aucune équivoque ne subsistait, la trajectoire était directe entre ces deux points. L'inspecteur se redressa, triomphant.

Très bien ! mais qu'était devenue la balle ? elle n'était pas dans la pièce, par conséquent elle avait été projetée au dehors, pas bien loin assurément, car le fait d'avoir ricoché du coffre au vasistas lui avait enlevé une partie de sa force première.

Higgins alla ouvrir la fenêtre. Dans le jardin, des policiers recherchaient les empreintes des pas du fugitif dont Winston avait donné le vague signalement.

Higgins héla un agent.

— Vous voyez ce rouleau de jardinage, lui dit-il, eh bien ! la balle que nous cherchons se trouve quelque part dans la ligne droite allant de l'endroit où vous êtes à ce rouleau. Allez, et faites vite.

L'agent, ahuri, n'avait pas l'air de comprendre. L'inspecteur voulait-il se moquer de lui ? Toute la matinée s'était passée en investigations dans ces parages, comment la balle n'eût-elle pas été découverte, si vraiment elle s'y trouvait ?

L'agent s'éloigna lentement et, par obéissance, fouilla le gazon en bordure des allées.

Higgins surveillait cette recherche, anxieux de savoir s'il avait deviné juste. Tout à coup, l'agent s'arrêta et revint sur ses pas. Son visage exprimait une telle stupéfaction que l'inspecteur se retint de sourire et tendit seulement la main. L'agent, tremblant d'une crainte superstitieuse, y déposa un petit objet brillant.

— Je vous remercie, dit simplement Higgins. Puis il referma la fenêtre.

Durant quelques minutes, l'agent resta figé sur place. Cela, c'était de la magie !

Pendant ce temps, Higgins examinait la balle, complètement déformée. A quelle conclusion s'arrêter ? Cette découverte ne lui apportait aucune précision sur l'endroit d'où le coup était parti — pour être fixé, il eût fallu tenter une expérience plutôt dangereuse — tout au plus prouvait-elle que la porte du coffre était fermée au moment du tir. Et cela n'était pas sans importance.

Higgins était à présent certain de ne pas prendre un faux point de départ. Tenant ainsi l'une des extrémités du fil, il était sûr d'arriver à l'autre extrémité, c'est-à-dire au meurtrier lui-même.

Sur le plancher, à deux pieds du meuble, il observa une tache qui pouvait bien être du sang coagulé.

Ainsi Mr. Randall n'avait pas tout à fait manqué son coup et le meurtrier — si meurtrier il y avait — bien qu'atteint légèrement, ne s'était pas échappé indemne de toute blessure.

Pour déterminer la nature de cette tache, une analyse s'imposait. Mais cette analyse ne pouvait être faite sur l'heure. L'inspecteur prit un morceau de craie, laissé par les employés de l'ambulance, et entoura d'un cercle la tache suspecte.

Ayant terminé, il se redressa et regarda à nouveau la feuille de papier où reposaient les débris de peinture. Soudain il remarqua des hachures, ayant l'aspect d'un décalquage. Evidemment, cette feuille

se trouvait placée sous une autre où l'on avait écrit en appuyant fortement. Qu'est-ce que cela signifiait ? Higgins, vivement intéressé, se mit à déchiffrer ces hachures incolores et révélatrices ; mais il eut un tressaillement. Sur ce papier, il devinait un nom : « Henry Royal... »

Pour bien se convaincre qu'il ne s'abusait pas, l'inspecteur appuya le feuillet contre la vitre de la fenêtre, et repassa sur le décalque la pointe d'un crayon. Nulle méprise n'était possible. A présent, il lisait nettement : « Henr... Roy... »

Longtemps il demeura pensif, l'esprit accroché à ces mots incomplets.

En supposant que Randall les eût lui-même écrits, cela devait avoir une signification quelconque. Mais où trouver, pour base de comparaison, un spécimen de l'écriture du député ?... Mais oui !... Le bloc-notes !... Il n'y songeait plus ! Qui sait si le bloc-notes ne recélait pas le secret permettant d'ouvrir le coffre-fort ?

Le bloc-notes, en effet, se révéla tout de suite un précieux auxiliaire. En graphologue averti, l'inspecteur observa de notables différences entre l'écriture du député et celle du problématique « Henr... Roy... »

Il était bien difficile de démêler ce mystère. Quel homme, autre que Randall, s'était assis à cette table et avait fait usage de ce papier ?

A la rigueur, l'on pouvait envisager l'hypothèse d'un visiteur se présentant à Cliff House en l'absence du maître de la maison et laissant une note écrite pour exposer le motif de sa venue. La chose

serait facile à vérifier. Mais que diable venait faire là le nom de Royal !

Higgins poursuivit l'examen du bloc-notes.

Les feuillets étaient couverts de chiffres, entremêlés de formules totalement incompréhensibles.

Des rendez-vous s'inscrivaient à chaque jour du mois présent. Higgins lut :

« 21 mai — Manchester — New speed limit — 2 p. m. »

Ainsi se confirmait la déposition de Winston ; sur ce point le maître d'hôtel n'avait pas menti.

Voyons un peu, se dit Higgins, comment Randall employa la journée d'hier ?

Tiens ! absolument rien — une page intacte. Cette interruption dans la suite des rendez-vous était-elle préméditée ?

Le policier étudia le papier à la loupe — il n'y découvrit rien d'anormal ; non, assurément, Randall n'attendait aucun visiteur à la date du 20 mai. L'inspecteur fronça les sourcils, il y avait là une bizarrerie qu'il ne pouvait élucider.

Le député de Seaport, dans l'attente d'un événement d'ordre intime, avait-il voulu garder ce jour-là une complète liberté d'action ? Avait-il un rendez-vous de nature si délicate qu'il n'avait pas voulu le confier à ce bloc-notes ?

Avisant un annuaire parlementaire, l'inspecteur eut l'idée de consulter les notes biographiques du député de Seaport.

L'information était insignifiante en soi — mais Higgins fut aussitôt éclairé : « Randall, né le 20 mai 18... »

Eh bien ! le 20 mai, anniversaire de sa naissance, était un jour sacro-saint pour le député de Seaport. Là, résidait l'explication bien simple du mystère.

Assurément, le malheureux n'avait pas prévu que la mort, redoutable visiteuse, s'était inscrite d'office pour un ultime rendez-vous sur cette page respectée.

L'inspecteur allait quitter le studio, quand un agent arriva précipitamment.

— Il y a là un gentleman qui demande à voir Mr. Randall, inspecteur. Que dois-je lui dire ?

— Qui est-ce ?

— Il n'a pas voulu se nommer. Sa surprise a été grande de rencontrer ici la police. Il paraît que Mr. Randall l'avait convoqué. Je lui ai raconté que nous faisions partie de la police attachée au service personnel des parlementaires. Je ne sais s'il l'a cru. Je n'ai pas voulu lui annoncer la mort de Mr. Randall sans vous avoir consulté.

— Vous avez raison. Ne l'informez de rien et conduisez-le ici. Ensuite, vous téléphonerez au quartier général pour avoir le numéro de Henry Royal. Je voudrais parler à cet homme.

— Bien, inspecteur.

Une minute passa. Puis, l'agent revint, accompagné d'un personnage de haute taille, plein d'aisance et fort élégant.

L'inspecteur Higgins cligna les paupières.

Le visiteur s'avança la main tendue, un large sourire éclairant son visage :

— Eh bien ! mon cher ami, dit-il sur un ton

jovial, est-ce moi qui vous ai à l'œil, ou est-ce vous qui me suivez ?

Higgins se tourna vers l'agent qui attendait :

— Inutile de téléphoner au quartier général, je n'ai plus besoin du renseignement.

Le policier se retira. L'inspecteur demanda d'un ton sec au visiteur :

— Que venez-vous faire ici, Royal ?

CHAPITRE V

ESCARMOUCHES

L'inspecteur Higgins, malgré une certaine répugnance, ne refusa pas la main tendue vers lui.

Les doigts de Royal avaient une force prodigieuse et l'inspecteur eut un léger recul.

De telles tenailles se nouant sur une gorge !...

Henry Royal souriait toujours.

— Désolé, Higgy ! J'ai serré un peu trop fort. Excusez-moi. Mais, dites-moi, devez-vous prendre part à la conférence ?

— Quelle conférence ?

— Mais celle qu'a organisée notre ami commun, Michael Randall, esquire, membre du Parlement, etc..., etc...

— Randall vous a-t-il convoqué ?

— Oui.

— Et la preuve ?

Royal parut étonné.

— Je suis ici. Quelle preuve voulez-vous de plus ?

Higgins, sans répondre, dévisagea longuement son interlocuteur ; son coup d'œil descendit sur les vêtements de bonne coupe, effleura les chaussures.

Royal restait là, silencieux, attendant que fût terminé cet examen. Enfin il demanda, sur un ton de surprise non feinte :

— Voyons, Higgy, que se passe-t-il ?

Le regard du policier sembla transpercer l'homme debout en face de lui, puis il déclara :

— Michael Randall est mort. Une mort assez soudaine, n'est-ce pas ?

— En effet, acquiesça Royal sans la moindre émotion. Il a fallu que ce fût rapide. Il voulait me voir aujourd'hui, et quand j'arrive il est mort !

— Vous ne paraissez pas en être beaucoup frappé ?

— Frappé ? répéta Royal en riant. Mais je ne le connaissais pas.

— Comment se fait-il, alors, qu'il ait désiré vous voir ?

Le ton glacial et l'expression sévère de l'inspecteur ne démontèrent point son interlocuteur.

— Je me le demande, Higgy. Il paraît que Randall se vouait au redressement des consciences ; c'était une sorte d'apôtre... Je suppose qu'il voulait étendre son apostolat jusqu'à moi, ajouta Royal avec componction... Et quel est le mal foudroyant qui l'a si vite emporté ?

— Il a été tué !

— Ah ! ah ! fit Royal d'une voix sans timbre qui ne laissait aucun sens à son exclamation.

— Assassiné ! compléta Higgins.

— Eh bien ! c'est dommage ! J'avais espéré avoir moi-même le privilège de lui faire rendre l'âme.

— A quel propos, puisque vous ne le connaissiez pas !

— Je ne le connaissais pas, c'est exact, mais j'avais entendu parler de lui.

— Qu'aviez-vous appris à son sujet ?

Dans ce questionnaire serré, Royal sentait une subtile escrime, il répliqua sans sourciller :

— Mais ce que vous-même ne devez pas ignorer, inspecteur.

— C'est-à-dire ?

— Que c'était un louche et malpropre bonhomme.

Higgins fronça les sourcils. Une conviction confuse se faisait en lui.

— Cela ne colle pas, Royal, dit-il ; cela ne colle pas du tout... Où étiez-vous la nuit dernière ?

— Indiscrète question à laquelle je n'ai pas à répondre si vous ne m'expliquez pas les raisons qui la motivent.

— Je n'ai rien à expliquer. J'exige une réponse précise.

Royal répliqua calmement :

— Je pense, alors, que le moment est venu pour vous, inspecteur, de m'avertir que toutes mes déclarations peuvent être retenues à ma charge.

— Je n'en sais rien encore. Mais prenez-le ainsi si cela vous plaît.

— Fort bien. Dans ce cas, je deviens sourd et muet.

L'inspecteur haussa les épaules et, après un silence, s'informa :

— Qu'était pour vous Michael Randall ?

— Ne vous ai-je point affirmé que je ne le connaissais pas ! répondit Royal d'un ton de reproche attristé.

Leurs yeux se croisèrent ; ceux du visiteur décelaient un calme qui dérouta l'inspecteur. Celui-ci se demandait pourquoi Royal était venu à Cliff House ? N'était-ce pas en vertu de cette irrésistible impulsion qui, fort souvent, ramène le meurtrier sur la scène de son crime ?...

— Je souhaiterais vous montrer le cadavre, Royal. Venez donc jusqu'au dépôt mortuaire.

— Avec plaisir. J'aime les distractions.

Higgins releva rudement cette réflexion cynique.

— Ce propos n'est pas à votre honneur, Royal. Il est mort, laissez-le en paix.

Royal fit entendre un petit rire bref :

— C'est la première bonne chose que j'aie jamais entendu dire de lui : Il est mort !

Changeant de sujet, l'inspecteur Higgins, désignant d'un geste le coffre-fort, demanda sans artifice :

— Pensez-vous pouvoir ouvrir ce meuble ?

— C'est ce qui s'appelle une question d'importance, Higgy.

Royal traversa la salle et s'en fut examiner la porte du coffre-fort avec un visible intérêt.

— Ce serait une bagatelle de l'ouvrir, suggéra l'inspecteur, sous garant officiel, bien entendu.

— Assurément. Et si je l'ouvrais, ce ne serait pas la seule bagatelle enregistrée à mon actif, ajouta Royal d'un air mystérieux.

— Vous vous vantez, je crois. Ce travail dépasse

vos moyens, dit Higgins, pensant le piquer dans son amour-propre et hâter sa décision.

Royal éclata de rire.

— Voyons, Higgy ! suis-je un écolier pour accepter un défi ?

— Si vous êtes capable d'ouvrir ce coffre, faites-le sur-le-champ.

— J'ai besoin d'y réfléchir.

— Pas une minute de réflexion.

Royal, à nouveau, considéra la porte du coffre-fort comme si quelque particularité attirait son attention ; il semblait regarder des choses que lui seul pouvait voir. Au bout d'une minute, il déclara :

— C'est entendu, mais à la condition que j'opérerai sans témoins. Je veux être tout à fait seul. Mes méthodes m'appartiennent, je n'entends pas les divulguer.

L'inspecteur fit de la tête un geste négatif :

— Impossible, Royal.

— Vous vous méfiez de moi ?

— M'en blâmeriez-vous ? ricana Higgins.

Royal prit un air offensé :

— Certes. Dans ce cas, ne comptez pas sur mon aide.

Il fit un pas pour s'éloigner du coffre-fort.

— Attention ! rugit l'inspecteur.

L'avertissement arrivait trop tard. Royal avait déjà marché sur la tache de sang encerclée de craie ; sous son large pied toute trace en avait disparu.

— Je suis navré, Higgy, mais comment aurais-je

pu le savoir ? s'excusa-t-il en se courbant pour examiner la semelle de sa chaussure.

L'ironie, que la voix tranquille ne parvenait pas à dissimuler, mit l'inspecteur en éveil. Il se demanda si la maladresse n'avait pas été volontaire.

Soudain, d'un endroit imprécis de la pièce, s'éleva une sorte de sifflement, suivi d'un sourd bourdonnement qui grossit, puis s'atténua.

Les deux hommes échangèrent un regard surpris, puis, d'un commun accord, leurs yeux cherchèrent le point d'où venait le son bizarre.

L'intuition guida Higgins vers la cheminée. C'était une immense cheminée ancienne. La grille en fer forgé était ornée de dessins en spirales. Les tisonniers de cuivre s'appuyaient sur les chenets qui figuraient des chiens à gueule grimaçante avec des yeux de verre.

L'inspecteur se pencha sur le foyer. Le conduit intérieur, de vaste dimension, entièrement cimenté et garni d'échelons sur toute la hauteur, se terminait à ciel ouvert. Ce tuyau était une véritable cachette où deux hommes auraient facilement trouvé place.

De nouveau la sonnerie retentit, mais, cette fois, toute proche, et Higgins eut un brusque sursaut. Le timbre résonnait sous ses pieds.

Il observa les chenets à tête de chien. Et voici que la sonnerie se répétant, l'œil du chien de droite se mit à clignoter doucement. Sans nul doute c'était un signal convenu. Mais que signifiait-il ?

— Savante combinaison ! murmura l'inspecteur.

— Maison bien organisée ! ajouta Royal.

— Certes, approuva Higgins, et ses occupants ne me paraissent pas des êtres inoffensifs... Pourquoi avez-vous effacé cette tache de sang ? ajouta-t-il brusquement.

— Quoi ! c'était du sang ? Je suis vraiment désolé de ma maladresse... Suis-je sous mandat d'arrêt ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— Ma foi, votre ton me le laisserait supposer... Alors, comme je n'ai plus rien à faire ici, permettez que je me retire, inspecteur.

— Pas encore, Royal. Je peux avoir besoin de vous.

Higgins marcha vers la porte. Deux agents en uniforme montaient la garde dans le vestibule. Il fit signe à l'un d'eux :

— Conduisez Mr. Henry Royal dans le hall et servez-lui à boire. Vous lui tiendrez compagnie jusqu'à ce que vous soyez relevé de votre faction. Je vous autorise à trinquer avec lui. Quant à vous, ordonna l'inspecteur au second policier, il faut que vous trouviez le sergent Petter. Je l'ai envoyé, voici une demi-heure, à la recherche du jardinier. Surtout que je ne sois pas obligé de dépêcher un troisième agent à votre recherche, n'est-ce pas ?

— Oui, inspecteur.

L'agent s'éclipsa aussitôt et son camarade emmena Henry Royal.

Higgins les regardait pensivement s'éloigner. Quel était au juste le motif qui avait conduit Royal à Cliff House ? Et pourquoi la haine, ouvertement déclarée, qu'il nourrissait envers Michael

Randall ? Où avait-il passé la nuit ? Etait-ce sciemment qu'il avait effacé la trace de sang sur le tapis ? Dans ce cas, il en savait long sur la nuit tragique, et l'acte en soi constituait une accusation.

Pourtant Higgins n'avait rien remarqué d'anormal en sa personne, si ce n'était un petit tampon d'ouate adhérent au bas de l'oreille, mais une coupure maladroite, faite en se rasant le matin, pouvait expliquer cet insignifiant détail. Sa tenue était impeccable, ses vêtements nets de tout signe de lutte ou de violence. C'est vrai qu'il aurait pu changer de costume, mais il était parti de Londres, la veille, sans valise. De cela Higgins en était sûr.

Le projectile retrouvé était une excellente pièce à conviction, la question était de savoir si cette balle provenait effectivement du pistolet de Randall. Les experts auraient à se prononcer là-dessus, malheureusement la déformation de la balle ne faciliterait pas leur tâche.

Tout entier à ce travail de regroupement, Higgins méditait, figé à la même place.

A ce moment l'agent qu'il avait envoyé à la recherche du sergent Petter revint en poussant devant lui un individu rétif, débraillé, d'allure gauche et apeurée.

— Je n'ai pu rencontrer le sergent Petter, monsieur, mais je vous amène ce gaillard qui se dit le jardinier.

— Je vous remercie.

— Savez-vous à quoi il s'occupait quand je l'ai pincé ? continua l'agent.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Dites-le.

— Eh bien ! ce type, à genoux, effaçait soigneusement des empreintes de pas au milieu d'un parterre.

— Qu'avez-vous à répondre ? dit l'inspecteur au pseudo-jardinier.

L'homme avait l'air sournoisement hostile.

— D'abord, qui êtes-vous ? interrogea-t-il à son tour.

Higgins fut frappé de la voix harmonieuse répondant mal à l'aspect de l'individu.

— C'est l'inspecteur Higgins, délégué de Scotland Yard, déclara l'agent sur un ton d'importance.

— Ah ! et que fait-il ici ?

L'inspecteur Higgins, du geste, imposa silence à l'agent et demanda :

— N'avez-vous rien entendu dire ?

— A quel sujet, monsieur ?

— A propos de Mr. Randall.

— Non. Que lui est-il arrivé ?

— Il est mort.

— Mort ? répéta l'homme, incrédule.

— Oui, assassiné.

— Oh !

Comme pris de vertige, l'homme chancela et s'affaissa, plié en deux.

L'inspecteur Higgins se porta à son secours et l'étendit sur le plancher. Sans couleur, sans regard, sans mouvement, l'individu avait l'air d'un cadavre.

— Grands dieux ! murmura Higgins, quelle maison de fous !

CHAPITRE VI

LE JARDINIER SUR LA SELLETTE.

Bien que revenu de son évanouissement, l'homme demeurait hébété ; de sa bouche entr'ouverte s'échappait un filet de salive, il semblait vraiment malade.

Une mèche de cheveux blancs, plaquée sur la tempe, et tranchant sur le noir de sa chevelure, donnait à son visage un caractère bizarre. Sous les habits lourds et grossiers, les membres gardaient leur élégance ; les mains souillées de terre ne paraissaient pourtant point faites pour les besognes obscures.

Higgins observait tous ces détails.

— Vous sentez-vous mieux ? s'enquit-il avec bienveillance.

L'homme secoua tristement la tête :

— Quelle terrible secousse ! dit-il, d'une voix que l'émotion altérait.

— Vous étiez sans doute très attaché à Mr. Randall.

L'homme soupira sans répondre.

— S'il en est ainsi, reprit Higgins, je regrette de

ne pas vous avoir annoncé la nouvelle avec plus de ménagement, mais je pensais qu'à cette heure le pays entier était au courant du drame. Où étiez-vous donc pour l'ignorer ?

— Chez moi, monsieur.

— N'habitez-vous donc pas ici ?

— Non.

— Alors, comment êtes-vous entré ce matin ? Dès huit heures la consigne a été donnée et personne n'a pu franchir les grilles sans l'autorisation de la police.

— J'étais là bien avant huit heures. Ma maison est située à la lisière du parc.

— Avant huit heures ! Et qu'avez-vous fait depuis ?

— J'ai travaillé dans la serre la plus grande partie du temps ; j'ai même fait cuire mon déjeuner sur le fourneau qui s'y trouve

— A cette époque de l'année, je ne vois pas trop quels soins peut nécessiter une serre.

— C'est ce qui vous trompe, répliqua le jardinier. En quelque saison que ce soit, une serre demande à être entretenue. Celle de Mr. Randall, où dominent les plantes tropicales, exige plus que toute autre des soins spéciaux.

Le jardinier, sa défaillance à présent dissipée, montrait une parfaite quiétude. Ses réponses étaient fermes, et il s'exprimait en termes choisis qui correspondaient mal avec sa condition. Higgins entrevit aussitôt la possibilité d'obtenir de ce gaillard d'intéressantes révélations et jugea opportun d'être net.

— Tout cela c'est très bien, mon brave, cependant je dois prendre note que vous avez été saisi au moment où vous effaciez des traces de pas foulant les plates-bandes.

— Je ne le nie pas, répondit l'homme.

— Dans quel but le faisiez-vous ?

— Quelque domestique avait traversé mes plates-bandes en les piétinant à plaisir. Mr. Randall en eût été furieux et je me félicitais d'avoir remarqué le dégât avant lui. C'est alors que l'agent arriva et...

— Bon, bon, je sais.

L'explication était si plausible que l'inspecteur fut tenté de l'accepter pour vraie.

— Quel est votre nom ?

— Je m'appelle John Smith.

— Bien. J'ai arrêté tant de John Smith que je ne serais pas capable d'en calculer le nombre. Avez-vous un pseudonyme ?

— Non, monsieur, répondit John Smith sans hésitation.

L'inspecteur Higgins fronça les sourcils. Décidément cet homme l'étonnait. Le mot « pseudonyme » n'entrait pas dans le vocabulaire courant des jardiniers.

— Qu'étiez-vous avant de devenir disciple de Flore, Mr. Smith ?

— Rien.

Ce fut dit d'un ton sec.

— Je me suis sans doute mal expliqué et vous ne m'avez pas compris. En d'autres termes, depuis combien de temps êtes-vous jardinier professionnel ?

— Depuis deux ans.

— A quelle époque êtes-vous entré au service de Mr. Randall ?

— Voici deux ans exactement.

— Pour quel motif avez-vous été condamné ? demanda brusquement le policier.

Le jardinier, pris de court, blêmit :

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

— Je vous demande pourquoi vous avez été en prison.

Un peu de sang revint aux joues de l'homme.

— Je n'ai jamais été en prison... Cependant, je dois avouer que bien des fois m'est venue la tentation de m'y faire hospitaliser. La vie est dure. Dans la société actuelle, l'honnête homme est le seul à mourir de faim. Le criminel est assuré du logement et d'une bonne table.

— Vous professez une singulière philosophie, Mr. Smith.

— C'est possible, mais ce n'est que la vérité.

— Si je vois juste, votre existence a dû être fertile en aventures, hein ? pas mal de bon temps... le jeu, les plaisirs... que sais-je ?...

— C'est vrai, monsieur l'inspecteur.

— Comment avez-vous trouvé cet emploi de jardinier ?

— M. Randall me l'a offert. — Le jardinier baissa la voix et ajouta : Mr. Randall venait en aide aux égarés.

— Comment avait-il entendu parler de vous ?

— Je ne l'ai jamais su, et pourtant j'aurais donné beaucoup pour le savoir.

— Pour quelle raison ?

— J'eusse été heureux de remercier son correspondant.

Ce n'étaient pas tant ces phrases, mais la façon dont elles étaient prononcées qui semblait bizarre à l'inspecteur. Les yeux du jardinier flambaient, durs et fixes.

L'inspecteur Higgins changea de tactique :

— Vous êtes chargé du nettoyage des vitres, n'est-ce pas ?

John Smith, l'espace d'une seconde, demeura interloqué. Il ne s'attendait pas à cette question, mais comprit que, l'inspecteur étant déjà renseigné, il serait inutile de nier l'évidence. Aussi sa réponse fut-elle affirmative.

— A quel moment vous êtes-vous acquitté de cette besogne pour la dernière fois ?

— Hier soir, avant la tombée de la nuit. Je n'étais chargé de ce soin que pour la partie extérieure.

— Aucune vitre n'était brisée ?

Nouvelle hésitation. Higgins la nota.

— Je crois qu'il y avait un carreau cassé, dit l'homme en jetant vers la fenêtre un rapide coup d'œil.

Higgins sourit intérieurement, car les rideaux étaient tirés de façon à laisser John Smith dans l'incertitude.

— En êtes-vous bien sûr ? persifla l'inspecteur.

Second regard inquisiteur du côté de la fenêtre. Les grands panneaux, assurément, étaient intacts.

Une expression rusée anima la face du jardinier. Après un temps il affirma vigoureusement :

— Absolument certain. C'est un des petits carreaux.

— Vous avez raison. Le haut du panneau de gauche a été brisé.

Le jardinier eut une grimace.

— C'est bien cela. J'avais l'intention d'en prévenir Mr. Randall ce matin, mais d'autres occupations m'ont fait oublier ce détail. C'est bien cela... le haut du panneau de gauche.

L'inspecteur Higgins toussota :

— Où diable ai-je donc la tête ? dit-il. Je me suis trompé. C'est le haut du panneau de droite qui est brisé.

Le jardinier perdit un instant contenance.

— Eh bien ! reprit Higgins sur un ton indulgent, avons-nous fait tous les deux une erreur ?

— Je ne sais pas, répondit le jardinier. Je vous ai dit que je faisais les vitres extérieurement. Et, de l'extérieur, le carreau brisé se trouve bien à gauche.

Tout à coup l'inspecteur Higgins interpella l'agent resté en faction dans la salle.

— Eh quoi ! gronda-t-il, vous n'avez pas pris note des dépositions de cet homme ! Seriez-vous donc passé à l'état d'ornement décoratif ? Relevez-moi les empreintes de cet individu.

— Tout de suite, inspecteur.

— Et faites-lui subir l'interrogatoire réglementaire.

Docilement, l'agent commença l'interrogatoire.

Higgins, que cela n'intéressait point, brusquement ouvrit la porte. Le maître d'hôtel Winston, qui écoutait l'oreille collée à la serrure, trébucha et s'affala sur les genoux à l'intérieur du studio.

Higgins referma la porte :

— Est-ce que j'avais sonné ? demanda-t-il avec calme.

Le maître d'hôtel, embarrassé, passait du rouge au verdâtre.

— « Faussaire » ? — je crois. C'est cela que vous m'avez avoué. Il eût fallu ajouter : « espion », commenta durement Higgins. A quel mobile obéissiez-vous ?

— Je voulais savoir comment tournait l'affaire, répliqua effrontément le maître d'hôtel.

— Très naturel, étant données les circonstances actuelles. Y a-t-il quelque chose que vous n'ayez pas entendu et que je puisse vous rapporter ?

Le maître d'hôtel ne répondit pas. L'inspecteur s'avança, le saisit par l'oreille, ouvrit la porte et le jeta dans le couloir. Winston alla rouler quatre mètres plus loin.

— Décampez et tenez-vous tranquille, lui conseilla Higgins.

« Après tout, songeait-il, c'est un peu ma faute si cette fripouille est venue là. Je n'aurais pas dû distraire de leur service les deux agents qui montaient la garde. »

Winston se releva péniblement et s'éloigna.

L'inspecteur n'avait pas encore interrogé tout le personnel. Il fallait se hâter afin d'envoyer à

Scotland Yard, avant le soir, un rapport précis accompagné du relevé des empreintes.

L'infériorité de la police locale s'avérait sans conteste. Higgins ne pouvait compter que sur lui-même ; aucun des agents qu'on lui avait donnés pour auxiliaires n'était intelligent.

L'inspecteur vint retrouver le policier qui conduisait l'interrogatoire de John Smith.

— Est-ce fini ? demanda-t-il. Très bien. Vous pouvez retourner à votre jardinage, Mr. Smith. Mais ne vous éloignez pas. Il est possible que nous ayons encore besoin de vous. Et ne ratissez plus les plates-bandes foulées. Est-ce compris ?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— C'est bien. Allez.

L'inspecteur Higgins avait des êtres une notion intuitive. Lorsque le jardinier eut quitté la pièce, il se tourna vers l'agent :

— Le compère est un peu trop rusé, à mon avis. C'est un homme à surveiller. Recommandez à l'un de vos collègues de ne pas le perdre un seul instant de vue et qu'on me rapporte ses moindres faits et gestes. Maintenant, allons voir les empreintes dont vous m'avez parlé.

Dix minutes plus tard, l'inspecteur initiait l'agent à l'art délicat de prendre des empreintes avec du plâtre. La tâche était relativement facile, car les foulures étaient profondes. Le jardinier, fort heureusement, avait été interrompu avant de les avoir fait disparaître toutes.

Pendant ce temps, un autre policier s'évertuait à

percer le troublant mystère de la sonnerie invisible. Pour cela, il fallait découvrir d'où partait le signal en liaison avec les chenets.

Besogne plutôt difficile.

CHAPITRE VII

L'ARRESTATION

— Quelle pointure chaussez-vous, agent ?

A cette question narquoise, l'assistant de l'inspecteur se renfrogna. Ses pieds pouvaient être grands, mais il ne reconnaissait à personne le droit de critiquer cette disgrâce.

— Quarante-deux, inspecteur, répondit-il d'un ton sec.

— Moi, je chausse du trente-neuf, dit Higgins avec humour, en mettant son pied dans l'une des empreintes du terrain. Le pied était de beaucoup plus court et plus étroit.

L'agent, invité à répéter l'expérience, resta tout déconfit en constatant que son pied remplissait exactement l'empreinte.

Higgins se mit à rire.

— Vous le voyez, dit-il, c'est concluant : notre fugitif chaussait du quarante-deux et pôrtait des souliers fins. Je ne relève aucune trace de clous aux semelles.

— Quel est cet individu qui, tout à l'heure, de-

mandait à voir Mr. Randall ? D'après sa taille, il se pourrait...

— Très juste observation, agent, coupa Higgins. Mais continuons nos recherches.

L'inspecteur marcha vers la fenêtre du studio, en suivant la ligne tracée par les empreintes des pas.

A peine avait-il avancé d'une quinzaine de mètres qu'il remarquait, au centre d'une autre plate-bande, un bouquet de plantes dont les feuilles étaient froissées. Entre cette plate-bande et la maison s'étendait une large pelouse.

Higgins s'arrêta et se livra à un minutieux examen. Quelqu'un avait traversé ce terrain. Evidemment, ce ne pouvait être que le fugitif signalé par Winston. Seul, un homme de haute stature avait pu faire des enjambées de cette ampleur.

Cela confirmait les assertions du maître d'hôtel. Mais quel rapport pouvait-il exister entre le meurtrier de Mr. Randall et ce fugitif puisque, en admettant la version de Winston, Mr. Randall vivait encore après la fuite de l'intrus ? Ce dernier était-il revenu plus tard ? Hypothèse pour le moins inadmissible. Le médecin situait l'assassinat entre deux heures quinze et deux heures vingt. En l'espace de cinq minutes, le fugitif n'aurait pas eu le temps d'accomplir une telle manœuvre. D'ailleurs, Winston assurait que la fenêtre était fermée lorsqu'il avait découvert le meurtre.

L'inspecteur Higgins, le front soucieux, revint vers la maison. Tout à coup il s'arrêta. Ses yeux de lynx venaient d'apercevoir, tranchant sur le vert du gazon, un bout de carton boueux et fortement pié-

tiné. Il le ramassa et, de l'ongle, gratta avec précaution la terre qui le souillait.

C'était un ticket de chemin de fer, un ticket de première classe pour le trajet de Londres à Seaport, et dûment poinçonné au départ.

Un souvenir net, précis, surgit dans la mémoire de l'inspecteur. Il se retrouvait sur le quai de la gare des Chemins de fer du Sud, appuyé au rebord d'un compartiment de première classe, attentif à considérer un ticket blanc que lui présentait une forte main soignée. Le ticket était numéroté. Il revoyait une suite de chiffres : 2-4-6.

Le billet qu'il examinait en ce moment portait le numéro 369. Non, ce n'était pas le même... Et pourtant la date !... 20 mai 19... la date de la veille !

« Raisonnons, se dit Higgins, en partant d'un fait supposé certain : Royal est l'assaillant du député. Il se sauve par la fenêtre... le billet glisse à ce moment de sa poche. Il ne s'en rend pas compte et fuit éperdument... Très bien.

« Mais alors, comment expliquer qu'il ait pu piétiner le billet, qui ne flottait pas dans l'air à l'égal d'un léger papier et ne tombait pas non plus comme une pierre pesante ? »

Pour se persuader qu'il ne s'égarait pas dans le domaine de la pure fantaisie, Higgins, procédant à une démonstration, laissa tomber le billet. La descente fut relativement lente. Le mince carton tourna deux fois sur lui-même avant d'atteindre le sol. Pendant ces quelques secondes, l'inspecteur avait eu le temps de parcourir cinq mètres.

Ainsi — à moins que Royal ne fût revenu sur ses

pas — quelqu'un d'autre avait marché sur le ticket, sans doute le meurtrier... Mais ne serait-ce pas plutôt le policier qui avait fouillé cette partie du jardin à la recherche du projectile introuvable ?

Higgins étouffa un juron.

— Venez, agent, ordonna-t-il d'une voix brève.

L'agent obéit sans enthousiasme. Les méthodes de l'inspecteur lui semblaient bizarres et, à part soi, il n'épargnait pas les critiques au délégué de Scotland Yard.

L'esprit ailleurs, Higgins évoquait les détails de sa rencontre avec Royal sur le quai de l'express Londres-Seaport. A son départ de Londres, Royal n'avait pas de valise, par conséquent les habits qu'il portait aujourd'hui devaient être les mêmes que la veille ; pourtant Higgins n'avait à cet égard aucune certitude. Il revoyait le coin du wagon où Royal avait déposé son pardessus. Mais, au fait, qu'était devenu ce pardessus ?

Ah ! maître Royal aurait à fournir pas mal d'explications sur tant de points obscurs. Aussi, décidé à l'interroger à fond, l'inspecteur se hâta du côté de la maison. L'agent le suivait, portant les plâtres des empreintes.

Dès son entrée dans le hall, l'inspecteur s'arrêta court.

— Holà ! gronda-t-il en apostrophant rudement le policier de garde. Où donc est votre collègue ? qu'a-t-il fait de Royal ?

— Ils sont tous les deux à la bibliothèque, inspecteur, c'est là que se trouve la cave à liqueurs.

— Ah ! vous savez cela ? C'est bien. Allons-y.

Dans la bibliothèque, un étrange spectacle les attendait. L'agent préposé à la surveillance de Royal, affalé sur un fauteuil, les cheveux ébouriffés, le visage rouge, somnolait lourdement. Près de la fenêtre, placide et souriant, se tenait Henry Royal. Il sifflotait une chanson à la mode, et l'entrée des policiers ne le fit point taire. L'indifférence était trop exagérée pour être sincère.

Mais l'arrivée de l'inspecteur produisit un tout autre effet sur l'agent pris en faute. Réveillé en sursaut, le malheureux essaya de se lever, ses jambes refusèrent d'obéir.

Higgins, apercevant la bouteille de whisky à moitié vide, fixa sur l'agent un regard sévère.

— Eh bien ? demanda-t-il seulement.

Un grognement inarticulé fut tout ce qu'il entendit de la réponse.

Se tournant alors du côté de Royal, l'inspecteur interrogea :

— Que s'est-il passé ?

— Rien, Higgy. Nous avons bu ainsi que vous nous l'aviez permis, et Horace s'est endormi. Pauvre garçon ! Il m'eût été facile d'en profiter pour disparaître. Mais, vous le voyez, je n'ai pas voulu m'en aller sans vous dire au revoir.

Pendant ce petit discours, le nommé Horace essayait en vain de se mettre sur pied ; à peine debout il s'écroula de nouveau.

Sur la table, il y avait deux verres. Higgins les renifla l'un après l'autre et hocha la tête.

— J'ai eu la même idée que vous, avoua Royal...

mais ce brave Horace ne s'est pas endormi sous l'effet d'un soporifique.

— Ah ! vous croyez cela ? moi, je n'en suis pas aussi sûr, répliqua Higgins soupçonneux. Je vous ai demandé ce qui s'était passé ?

— Et je n'ai rien répondu ! lança Royal, dont l'attitude devint moins détachée.

— Je vous arrête, au nom de la loi.

— Pour quel motif ?

— Vous l'apprendrez le moment venu.

— Je l'apprendrai !... nous verrons bien !...

Henry Royal, prenant son élan, se précipita vers la fenêtre. Il l'avait à moitié escaladée lorsque l'inspecteur bondit et lui saisit la jambe. Royal perdit l'équilibre et retomba dans la pièce en entraînant Higgins. Les deux hommes, enlacés, roulèrent sur le plancher.

Une lutte terrible s'engagea. Ce fut un désordre indescriptible. La table chavira dans un fracas de verres brisés et Higgins se rendit compte qu'il n'aurait pas le dessus. Fort heureusement, les policiers témoins de la scène lui prêtèrent main forte. Quelques minutes plus tard, Henry Royal était maîtrisé.

— Mettez-lui les menottes, agent, ordonna l'inspecteur tandis qu'il se redressait meurtri et mortifié.

L'agent blêmit. Il avait laissé les menottes au poste de police de Seaport. Royal sauva la situation.

— C'est tout à fait inutile, Higgy. Fiez-vous à ma parole.

Tant de tranquille désinvolture déconcerta l'inspecteur. Mais le soupçon persistait en lui que Royal avait préparé cette grotesque mise en scène afin

d'éviter un examen approfondi de sa personne. Justement, en cet instant, par un geste ostensible, il essuyait le sang qui perlait à son oreille, comme s'il venait d'être blessé dans ce corps à corps. « Quel homme diabolique ! » songea Higgins, qui, se décidant brusquement, commanda :

— Agent ! apportez les empreintes.

Puis, s'adressant à Royal :

— Déchaussez votre pied droit.

Henry Royal obéit docilement.

Le soulier placé dans le moule s'y adapta exactement.

Higgins soupira d'aise. Il était fixé sur un point important de son enquête.

CHAPITRE VIII

PERPLEXITÉS DE L'INSPECTEUR HIGGINS

Henry Royal, ne témoignant nul émoi du fait qui l'accablait, était attentif seulement à considérer sa chaussette percée au talon. Détail irritant pour un homme soigneux comme lui de sa toilette.

— Ce trou n'existait pas hier matin, grommela-t-il avec dépit.

— Et, ce matin, existait-il ? interrogea Higgins, persifleur.

Royal releva la tête. Une légère crispation du visage indiqua combien la remarque avait touché juste.

— Je parle trop, observa-t-il seulement.

— Ainsi, reprit Higgins railleur, « nous » avons été debout toute la nuit, hein ? Vous avez tort de vouloir jouer au plus fin, croyez-moi. Pourquoi retrouve-t-on dans le jardin les empreintes de vos pas ?

— C'est tout simple. N'ai-je pas traversé ce jardin pour entrer ici ?

— Et vous marchiez à travers les parterres ?

— J'étais pressé, j'ai coupé au plus court.

— Parfait. Vous étiez si pressé que vous alliez à l'opposé de la maison... Après tout, marcher en arrière quand vous voulez aller en avant est sans doute l'une de vos originalités ?

Royal se mit à rire doucement.

— Vous pouvez rire, dit Higgins que la colère gagnait. Emmenez-le, agent.

— Dois-je l'inculper de meurtre ?

— Non, non ! fit l'inspecteur en marquant un certain embarras.

Et comme le regard du policier l'interrogeait.

— Cet homme est arrêté pour résistance et outrage à la police.

Royal sourit.

— Tâchez de me donner au plus vite un bon avocat, Higgy. Je détesterais passer la nuit en cellule. Et, tenez-vous bien, j'entends me défendre contre vos prétendus griefs.

Et, promenant ses regards autour de lui, Royal ajouta :

— Je parie cent contre un qu'avant ce soir je serai libéré. Qui tient le pari ?

Le policier escorta le prévenu avec une sorte de déférence. Higgins, agité de sentiments complexes, les regarda s'éloigner sans mot dire.

Après quelques instants de profonde méditation, il interpella l'agent qui s'était tout à l'heure endormi.

— Voyons, dit-il sans brusquerie, tâchez de vous reprendre. Combien de whiskies avez-vous bu?

— Deux ou trois, inspecteur, bégaya le malheureux.

— Leur avez-vous trouvé un goût inusité ?

— Non, inspecteur.

— Royal en a-t-il bu ?

— Oui, je crois.

— Est-il sorti de cette salle ?

— Non, inspecteur.

— Comment pouvez-vous l'affirmer puisque vous avez dormi ?

Le coupable courba le front, plein de repentir.

— C'est une grave affaire pour vous, agent. Vous avez failli à votre devoir.

— Je le reconnais, dit le policier humblement.

— Est-ce Royal qui vous a versé le whisky ?

— Non. Il a seulement dosé le soda-water.

— C'est bien.

Higgins examina les débris qui jonchaient le sol. Sans aucun doute l'agent avait été drogué, mais était-ce utile d'envoyer au laboratoire ces fragments de verres ? Royal était trop malin pour n'avoir pas fait disparaître toute trace révélatrice. Le sommeil léthargique du policier était le seul indice digne de retenir l'attention.

Royal ne faisait rien sans de bonnes raisons. Dans quel but avait-il endormi son gardien, et quels tours de passe-passe avait-il exécutés pendant ce temps ? Higgins voyait bien la ruse, mais il n'en démêlait pas le mobile.

Il se rendait compte, cependant, que Royal était venu à Cliff House pour y chercher quelque chose dont il avait intérêt à s'emparer... Libéré d'une gênante surveillance, il avait pu opérer à l'aise. Si ses recherches avaient abouti, le rusé compère avait

dû cacher sa trouvaille quelque part, il n'eût pas commis l'imprudence de la garder sur lui, sachant qu'à tout instant il courait le risque d'être fouillé.

A deux mètres et demi environ du plancher, tout autour de la pièce, courait une galerie bordée d'une rampe en fer forgé. A l'intérieur de cette galerie les murs étaient garnis de rayons où s'alignaient des quantités de livres à reliure uniforme.

Mais, chose bizarre, il n'y avait nulle part dans la salle un escalier permettant d'accéder à cette galerie. Que diable cela signifiait-il ? Higgins voulut avoir le mot de l'énigme.

En vain fureta-t-il dans tous les coins, espérant trouver une échelle, voire même un escabeau ; décidément il fallait être acrobate pour grimper à cette galerie. Il se résigna à monter sur deux chaises échafaudées et réussit à escalader la balustrade.

Mais voici bien une autre affaire. Les volumes rangés sur les étagères étaient des trompe-l'œil. En réalité, c'étaient de faux livres.

La galerie était dans un état fort négligé, le plancher disparaissait sous une couche de poussière où des traces de pas s'entremêlaient en tous sens. L'endroit était sombre ; l'inspecteur alluma sa lampe électrique.

Puis, en rampant contre la balustrade, il examina le plancher pouce par pouce. Royal, certainement, avait passé là. Higgins notait soigneusement chaque place où les empreintes apparaissaient plus nettes, afin de pouvoir les confronter avec celles relevées dans le jardin.

Les pas convergeaient tous en direction du mur :

Royal avait dû regarder de près les faux volumes. Higgins se décida à en faire autant.

Non content de cet examen visuel, il essaya de détacher les dos de ces faux livres. Vains efforts. Le tout était fixé à la muraille.

Tandis qu'il cherchait à percer ce mystère, Higgins s'aperçut que Royal, avant lui, avait fait les mêmes tentatives. L'empreinte de ses doigts se marquait sur les tranches poussiéreuses.

Intéressé au plus haut degré, l'inspecteur renouvela la manœuvre. Il avait été joué une fois au cours de cette journée, il ne le serait pas deux fois.

Ses assauts réitérés finirent par ébranler l'un des livres, et, tout à coup, le volume céda. Higgins le retira de l'étagère. Autre surprise ! Il avait entre les mains une boîte hermétiquement fermée. La cachette de Royal !

L'inspecteur redevint optimiste. Cette cachette allait lui révéler le fameux secret de l'homme qui, depuis le matin, se moquait de lui ouvertement. Il souleva le couvercle : la boîte était vide.

Tandis qu'il réfléchissait, le regard assombri, une idée lui vint : Royal n'avait rien mis dans cette boîte ; bien au contraire, il en avait retiré l'objet qu'il cherchait. La cachette lui était donc connue.

L'inspecteur promena sa lampe le long des rayons. A quelque distance, il tomba en arrêt devant un livre placé légèrement en dehors de l'alignement. Il avançait déjà le bras pour s'en emparer, lorsqu'un léger bruit se fit entendre.

Higgins, aussitôt en éveil, éteignit sa lampe. Ce bruit imperceptible venait de la porte. Quelqu'un

voulait entrer. Après cinq secondes d'attente, le battant fut poussé avec précaution et, dans l'entre-bâillement, une silhouette se profila. C'était Winston, le maître d'hôtel.

Winston se dirigea vers un coin de la pièce, ouvrit un placard et en sortit un téléphone.

Higgins, très intrigué, ne perdait aucun de ses gestes. Ce n'était pas un appareil automatique. Winston demanda un numéro que l'inspecteur ne put saisir, malgré son attention.

En attendant qu'on lui donnât la communication, le maître d'hôtel laissa son regard errer au hasard et tout à coup il aperçut Higgins qui l'observait.

Winston, la terreur peinte sur le visage, déposa l'appareil. Puis il s'avança vers le milieu de la pièce, fasciné par le regard du détective.

En deux bonds, l'inspecteur fut au bas de son perchoir. Il se précipita vers le téléphone et prit le récepteur.

Une voix féminine se trouvait au bout du fil ; elle demandait qu'on lui rappelât le numéro.

— Nous avons été coupés, répondit Higgins.

— Etait-ce bien le 13.23 que vous demandiez ?

— Celui-là même, dit Higgins vivement.

— Je vous le passe.

L'inspecteur attendit quelques instants, puis raccrocha ; la présence de Winston le gênait.

— Mon garçon, fit-il, allez retrouver le sergent chargé d'interroger le personnel de la maison. Dites-lui que vous vous présentez de ma part. Il saura ce que cela signifie.

L'épouvante s'accusa encore sur les traits de

Winston. Il se retira en hâte et l'inspecteur ne mit pas en doute qu'il serait obéi, tant le désarroi de l'homme était évident.

Higgins referma soigneusement la porte. Peu après, une sorte de faible gargouillement plana dans la salle. C'était la sonnerie du téléphone, mais une sonnerie extrêmement atténuée.

Higgins courut au placard et prit le récepteur.

— Est-ce que vous n'avez pas essayé de nous téléphoner ? s'inquiétait une voix au timbre assourdi. Par deux fois nous avons été appelés, mais sans rien entendre. Avez-vous été dérangé ? Y a-t-il du nouveau ?

— Non.

— Alors...

La voix s'éteignit. Higgins comprit qu'un code secret existait entre les deux postes ; comme il ne l'avait pas employé, on s'était méfié à l'autre bout du fil. Il appela le commissariat de Seaport. Ce fut le capitaine Sanderstead qui répondit :

— Je crois, dit ce dernier, que vous aviez pour auxiliaire le sergent Petter ?

C'était en effet le sergent Petter qui avait été envoyé à la recherche du jardinier.

— Mais oui, confirma Higgins.

— Eh bien ! on vient de découvrir son cadavre sur la grève. Je pense que vous feriez bien de nous rejoindre ici.

— Je le pense aussi, grogna Higgins.

CHAPITRE IX

SURPRENANTE DÉCOUVERTE

L'inspecteur Higgins hésitait sur le parti à prendre ; devait-il abandonner Cliff House ou demeurer à ce poste d'observation ?

Sur les sept officiers de police qu'avait envoyés le commissariat de Seaport, il n'en restait plus que six, maintenant que Petter était mort, et probablement aucun d'eux n'était armé. Cette équipe était-elle suffisante pour assurer la garde du domaine ?

Pourtant, il était nécessaire qu'il allât sur place constater de quelle manière avait péri le sergent Petter. Ce coup de téléphone lui indiquait l'urgence d'une action rapide.

A priori l'idée du suicide devait être écartée. Deux autres hypothèses subsistaient : le meurtre ou le banal accident...

Higgins en était là de ses réflexions quand on vint l'avertir que la voiture du commissariat était arrivée.

Toute indécision écartée, l'inspecteur monta en voiture. Au moment de franchir la grille de la pro-

priété, il fit arrêter le chauffeur et interpella l'agent de faction.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Je monte la garde depuis ce matin, inspecteur.

— Quelqu'un est-il sorti ?

— Personne.

— A l'exception du sergent Petter, néanmoins. A quel moment l'avez-vous vu passer ?

— A aucun moment le sergent n'est passé par ici, assura l'agent.

— Bon, je vous remercie. Plus que jamais tenez-vous sur vos gardes. Allez, chauffeur.

Ainsi le sergent Petter, trouvé mort sur la grève, n'était pas sorti de la propriété par la porte principale...

Cinq minutes plus tard, l'auto arrivait au sommet de la falaise. Le conducteur stoppa.

— Il faut descendre ici, monsieur, dit-il. Vous trouverez des marches taillées dans le roc, et qui vous mèneront sur la plage. Il y a un garde-fou, cependant soyez prudent.

— Ne pouvez-vous me conduire plus loin ?

— Non, monsieur. Il y a une autre route, mais du côté opposé à celui-ci. Nous pouvons aller jusqu'à Cliff Hights si vous le désirez, et revenir ensuite sur nos pas en suivant la plage.

— Non, non. Je veux m'arrêter ici.

— Très bien. Alors prenez l'escalier. Il a été fait pour permettre aux imprudents surpris par la marée de remonter.

A pas circonspects l'inspecteur commença la pé-

rilleuse descente. Il respira, soulagé, lorsqu'il fut enfin au bas de ce casse-cou.

La côte n'était qu'un amas de rocs amoncelés, sorte d'éboulis chaotique contre lequel les flots, dans les jours de tempête, devaient se briser avec furie. Pour l'instant, par temps calme, les lames venaient mourir doucement parmi les rochers où l'œil de l'inspecteur cherchait vainement l'emplacement d'une plage.

Avec de grandes difficultés, Higgins avança d'une centaine de mètres. Au détour d'un promontoire fort élevé, s'enfonçant dans les flots à la façon d'un gigantesque éperon, il se trouva subitement sur une plage caillouteuse, au delà de laquelle s'ouvrait une baie tranquille.

Higgins promena autour de lui un regard inquiet, il ne découvrait nulle part le moindre signe indiquant l'endroit où se trouvait le corps du sergent Petter. Il continua ses recherches, mais toujours sans résultat, et déjà il commençait à se décourager lorsqu'il aperçut un agent qui, de loin, lui faisait des signaux.

L'inspecteur se dirigea de ce côté et, quelques instants plus tard, il s'inclinait devant le cadavre qu'entouraient les policiers.

Le corps disparaissait presque, enseveli sous les galets ; seule, la tête émergeait, affreusement défigurée. Higgins souhaita que l'agonie du malheureux eût été rapide.

Se tournant vers le capitaine Sanderstead, agent-chef, l'inspecteur s'informa :

— Qui l'a découvert ?

Le chef indiqua du geste un pêcheur au visage tanné, aux yeux vifs, vêtu d'un jersey bleu et chaussé de hautes bottes.

— C'est Gubbins, répondit-il. Il pêchait la crevette et l'a vu tomber.

— Tomber ?

Higgins n'ajouta rien de plus et devint méditatif.

— Dans quelle direction se trouve Cliff House ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Là-haut, inspecteur, mais la maison, placée dans l'intérieur des terres, est fort éloignée du bord de la falaise.

— Bon. Approchez, Gubbins. Ainsi, vous avez vu le sergent tomber.

— Oui, monsieur. J'ai cru d'abord que c'était un quartier de roc qui se détachait et j'ai eu même bien peur. Avant d'aller faire mon rapport au garde-côte de Seaport, j'ai voulu constater l'importance de l'éboulis. Quand j'ai eu passé le tournant, j'ai vu que ce que j'avais pris pour un rocher était le corps d'un homme.

— Mais vous ne pouviez rien voir de l'endroit où vous pêchiez ?

— Pardon, monsieur. Le sommet de la falaise est visible du côté de Seaport, c'est-à-dire là où j'étais installé.

L'inspecteur acquiesça sans conviction. Il commençait à soupçonner tout le monde.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai marché à travers les rochers, pour aller voir si je ne pouvais aider le pauvre type ; mais il

n'y avait rien à faire. Vous pouvez le constater par vous-même.

Higgins jeta un regard sur le cadavre et fut secoué d'un involontaire frisson. Oui, Gubbins avait raison, le pauvre Petter n'avait plus besoin d'aucune aide humaine. Se tournant de nouveau vers le pêcheur :

— Continuez, dit-il.

— Alors, fit Gubbins, j'ai couru vite jusqu'au poste téléphonique qui se trouve au bout de la promenade de Seaport et j'ai alerté le commissariat. J'ai eu du mal à me débrouiller, car je ne suis pas habitué à toutes ces inventions modernes. Puis je suis retourné sur le lieu de l'accident, où j'ai attendu l'arrivée de la police.

— Merci.

Higgins contemplait la cime de la falaise, se demandant quelle tragédie s'était déroulée sur ce sommet. Peu après, il constatait de ses propres yeux que le pêcheur avait dit vrai en assurant que la falaise était visible du côté de Seaport.

Sur ces entrefaites, la civière de l'ambulance arriva, portée par des hommes munis de pelles et de pioches pour dégager le corps.

— Je monte, dit Higgins, en désignant le haut de la dune. La clé de ce nouveau mystère, s'il y en a une, doit être là. M'accompagnez-vous, capitaine ?

— Oui, fit Sanderstead. — Après un silence, il ajouta d'une voix assourdie : Petter était un brave.

La douleur du capitaine était d'une évidente sincérité et fit naître chez Higgins un sentiment de pitié.

— Partons, dit-il, cela vaut mieux.

Ils refirent, en sens inverse, le chemin qu'avait parcouru l'inspecteur. Au haut de l'escalier, la voiture du commissariat attendait. Quand ils y eurent pris place, le capitaine donna un ordre bref au chauffeur. L'auto partit dans la direction de Seaport et s'arrêta à un quart de mille environ des grilles de Cliff House. Les policiers descendirent et se mirent en route.

Le terrain en friche montait de la route jusqu'à la falaise à travers un fouillis d'ajoncs et de bruyères. La pente, au début, n'était pas très sensible, elle s'accentuait peu à peu. Pas de chemin ; on devait se frayer un passage comme on pouvait.

Au sortir de ces broussailles épineuses, les policiers trouvèrent un étroit sentier côtoyant la dune. Après avoir avancé d'une douzaine de mètres, ils se trouvèrent devant une barrière surmontée d'une pancarte portant cette inscription : « DANGER. »

L'avertissement n'eut point pour effet de ralentir leur ardeur ; ils sautèrent par-dessus la barrière.

A quelque vingt mètres plus loin le chemin finissait. Mais Sanderstead connaissait parfaitement les lieux.

— Prenons notre gauche maintenant, dit-il, mais en restant toujours à distance de la dune. Voyez là-bas Cliff House.

Higgins regarda dans la direction indiquée.

Cliff House devait être dans un repli de terrain, car les cheminées se distinguaient à peine. Le sergent Petter, que sa chute fût accidentelle ou qu'elle

fût l'œuvre d'une main criminelle, s'était vraiment aventuré bien loin de la maison.

Les policiers inspectèrent minutieusement le terrain, cherchant à relever quelque indice révélateur de lutte ou de glissade.

Ils firent encore quelques mètres jusqu'à l'emplacement surplombant l'endroit exact où avait été trouvé le corps du sergent. Le précipice était effrayant. Si l'on s'en tenait à la position du cadavre, Petter n'avait pu tomber dans l'abîme nulle part ailleurs qu'en ce lieu-ci. C'était l'évidence même.

Higgins s'étendit tout de son long sur le bord du gouffre. Il ne remarqua rien d'anormal ; l'herbe qui poussait entre les rocs n'était ni écrasée, ni froissée. Il se releva la sueur au front.

— Quelle est votre opinion ? demanda-t-il à son compagnon.

— A mon avis, répondit gravement Sanderstead, le sergent Petter n'est pas tombé du haut de la falaise, du moins il n'est pas tombé de cet endroit, bien que je ne puisse m'expliquer le fait.

— Il y a cependant une explication plausible, remarqua Higgins.

— Laquelle ?

— Gubbins ment quand il affirme avoir été le témoin de la chute.

— Que voulez-vous dire ?

— Allons-nous-en, capitaine, répondit seulement l'inspecteur.

Ils se hâtèrent de regagner l'auto.

— Conduisez-nous à Cliff House, ordonna Hig-

gins. — Et il ajouta : nous pourrons téléphoner de là, capitaine.

C'est ainsi que, dix minutes plus tard, l'inspecteur Higgins était au téléphone, dans la bibliothèque de Cliff House. La communication aussitôt établie, le capitaine l'entendit éclater en scandaleuses imprécations :

— Par le diable ! Vous l'avez laissé partir ! Où est-il allé ?

— Je ne sais pas, monsieur, lui répondait-on évasivement. Nous pensions qu'il suivait la civière.

— Vous pensiez... ah ! vraiment ! donnez partout son signalement. Il faut l'arrêter sans délai.

— Bien, monsieur.

D'un geste rageur, Higgins raccrocha violemment l'appareil.

— Le pêcheur s'est enfui, expliqua-t-il au capitaine. Penser que nous l'avions entre les mains et...

Il s'interrompit, suffoqué par la colère.

Fallait-il attendre à Cliff House la suite des événements ou se rendre immédiatement au poste de Seaport pour diriger les poursuites ? Ce dernier parti lui semblait le plus raisonnable, mais Sanderstead n'opinait pas dans ce sens. Leur conciliabule fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

— Allo ! Allo ! Est-ce l'inspecteur Higgins ?

— Oui. Eh bien ! quoi de nouveau ? L'avez-vous rattrapé ?

— Non, monsieur, mais j'ai oublié de vous informer que nous avions trouvé un très important papier sous le corps du sergent Petter.

— Oublié ! répéta Higgins, reprenant cet hu-

mour froid dont il avait le secret — il faudra soigner votre mémoire, agent. Et qu'avez-vous fait de ce papier ? J'espère que vous ne l'avez pas déchiré ou brûlé ?

— Oh ! mŏnsieur, certes non ! Dois-je vous le faire porter par un commissionnaire ?

— Mais vous êtes fou ! rugit Higgins. Gardez ce papier serré dans votre main, vous m'en répondez, et serrez-le bien fort pour qu'il ne s'envole pas. J'arrive.

Et, pour la seconde fois, Higgins, en raccrochant, faillit briser l'appareil téléphonique.

— Venez ! cria-t-il au capitaine. Un de vos hommes a trouvé un papier qu'il suppose important. J'espère qu'il voudra bien nous le garder.

Si le chef de la police locale sentit l'ironie sous les paroles du délégué de Scotland Yard, il n'en laissa rien paraître.

— C'est bien, dit-il seulement. Partons.

Pas un mot ne fut échangé entre eux durant le court trajet de Cliff House à Seaport.

Ils arrivèrent enfin au commissariat.

— Connaissez-vous ce Gubbins ? questionna l'inspecteur avant de descendre de l'auto.

— Non, et personne ici n'avait jamais vu cet individu. Quand je lui ai demandé son nom, il m'a répondu : Gubbins. C'est tout ce que je sais de lui.

— Bon, je vois. Merci.

Ils entrèrent ensemble dans le bureau du chef. Un jeune sergent, manifestement affolé, arpentait la pièce, tenant dans sa main le précieux papier qu'il tendit avec soulagement au délégué de Scot-

land Yard. C'était une feuille sale et chiffonnée. Après l'avoir soigneusement dépliée, Higgins l'étala sur le bureau du capitaine.

Puis il parcourut ces lignes en se demandant s'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

Moi, Henry Royal, reconnais que, dans la nuit du 19 mai 19..., j'ai essayé, sans succès, de forcer le coffre-fort de Cliff House, près de Seaport, mais que je fus surpris par Mr. Michael Randall. Comme c'était ma première faute et en considération de ma promesse de marcher droit à l'avenir, Mr. Randall me laissa libre quoiqu'il sût très bien qu'il se faisait complice d'une félonie et risquait ainsi d'entraver sa carrière politique. Je lui en suis très reconnaissant.

HENRY ROYAL.

Higgins, ahuri, eut un hochement de tête incrédule.

CHAPITRE X

HENRY ROYAL MARQUE UN POINT

L'inspecteur Higgins se retourna brusquement :

— Royal a-t-il été mis sous mandat ? demanda-t-il.

— Pas encore, monsieur. Il est tout simplement détenu en attendant d'être interrogé.

— C'est bien. Mais avant je veux le voir.

— Dans cette salle, monsieur ?

— Oui. Conduisez-le ici sans lui donner d'explication.

Higgins prit la feuille chiffonnée et la considéra par transparence, comme l'on fait pour un billet de banque douteux. Il revoyait par la pensée les mots « Hen... Roy... » qu'il avait déchiffrés le matin sur une autre feuille dans la bibliothèque de Cliff House. La signature qu'il avait sous les yeux calquait trait pour trait les mots inachevés. Le format du papier était le même pour l'une et l'autre feuille... Et « nuit du 20 mai » était plus que significatif ; pour Henry Royal, c'était une accusation.

Higgins mit dans sa poche le précieux document.

On frappa à la porte, et l'aimable Royal fit son

entrée. Il y avait en lui quelque chose de sémillant.

Higgins lui désignant un siège :

— Asseyez-vous.

— Face à la lumière ? interrogea Royal.

— Je n'ai pas envie de plaisanter.

— Je le sais bien, Higgy, et c'est tant pis pour vous. Vous ne me voyez que selon vos préventions. Quand je pense à la clameur que suscitera demain matin ma libération, je me sens très peiné pour vous... Vous ne pourrez me reprocher de ne pas vous avoir prévenu...

Henry Royal souriait avec urbanité. Higgins haussa les épaules.

— Trêve aux blagues, dit-il. J'ai à vous poser une ou deux questions auxquelles vous ferez bien de répondre, si vous ne voulez pas aggraver votre cas.

— Je vous écoute. Mais qui sera l'avocat ?

— Moi.

— Non, non, protesta Royal. J'ai déjà demandé verbalement au commissaire de me faire venir un bon avocat. Ce droit ne m'a pas été accordé. Aussi je ne répondrai point. Mais il me serait agréable pourtant d'avoir une cigarette. L'agent a fouillé mes poches et m'a tout enlevé, y compris mon étui à cigarettes, qui en contenait dix. Quand, demain matin, on me rendra mon étui, j'espère bien les retrouver toutes, sinon il y aura du grabuge.

Higgins demanda qu'on lui apportât tout ce qui avait été trouvé dans les poches du détenu. Il y avait, en effet, dix cigarettes dans l'étui. L'inspecteur les soupesa l'une après l'autre dans la paume

de sa main. En levant les yeux, il vit le regard de Royal fixé sur lui.

— Vous me croyez vraiment trop ingénu, Higgy. Ces cigarettes n'ont rien d'anormal.

L'inspecteur tendit l'étui et poussa la complaisance jusqu'à donner du feu.

— Eh bien ! aurai-je mon avocat ? dit Royal.

— Je le suppose, mais vous vous faites du tort en adoptant cette attitude. Si vous n'avez rien à cacher, pourquoi vous refuser à répondre ?

Higgins fixait sur le détenu un regard beaucoup plus interrogateur que ne l'était la phrase elle-même.

— Votre idée peut se défendre, Higgy, mais vous raisonneriez autrement si vous étiez à ma place. Vous me traitez comme un criminel, vous me faites garder par des agents grossiers et vous voudriez que je vous en remercie ? Je me fais du tort, dites-vous, en adoptant cette attitude. Je dis, moi, qu'en me refusant une assistance légale vous portez préjudice à ma position et à la vôtre. Pensez-y sérieusement.

— Très bien, dit l'inspecteur. Vous pouvez écrire à un avocat, quel qu'il soit, et vous pouvez même l'informer que je vous ai fait tort en vous empêchant de réclamer plus tôt son assistance. Je vous promets qu'il recevra la lettre. Bien entendu, il faudra que je la lise avant qu'elle parte. Je ne suppose pas que vous refuserez.

— Non, certes ; c'est tout à fait légitime. Donnez-moi de quoi écrire.

Papier, encre et plume furent immédiatement

apportés. Royal se mit à écrire et, quand il eut terminé, d'un geste élégant il tendit la lettre à l'inspecteur. Celui-ci examina longuement le papier et resta perplexe.

L'écriture était entièrement différente de la confession chiffonnée qu'il avait en poche ; Higgins avait suivi avec soin l'élaboration de la lettre. Il n'avait constaté ni hésitation ni arrêt, et la rapidité avec laquelle Royal avait manié la plume écartait toute idée de supercherie. L'écriture était uniforme, d'une belle main, et ne semblait point déguisée.

Higgins, pourtant, ne s'avoua pas vaincu.

— Voyons, Royal, dit-il en regardant l'homme avec insistance, voulez-vous écrire quelque chose pour moi ?

Le détenu fronça les sourcils :

— Que voulez-vous que j'écrive ?

Et il reprit la plume.

Higgins commença :

— Moi, Henry Royal, par ceci avoue...

Un gros rire remplit la salle, tandis que Royal laissait tomber la plume sur le bureau.

— Higgy, Higgy, ne vous moquez pas de moi ! Voilà bien une magnifique trouvaille ! Vous voulez que je me condamne moi-même ! Me croiriez-vous né d'hier ? Ah ! non, vieux camarade, changez de tactique.

L'inspecteur, à part soi, jugeait ce refus tout à fait explicable ; l'homme eût été un imbécile s'il avait accédé à la requête.

Higgins ne doutait plus de l'innocence de Royal.

Il avait un excellent exemplaire de sa calligraphie et de son orthographe, l'épreuve avait tourné à l'avantage du prévenu. La fameuse confession devait être un faux. Les soupçons de l'inspecteur se portèrent aussitôt sur Winston. Celui-ci, de son propre aveu, était faussaire ; par cette machiavélique invention, le maître d'hôtel avait espéré dépister la police et s'affranchir des préventions qu'il sentait peser sur lui.

L'inspecteur se demandait s'il fallait montrer à Royal cette prétendue confession. Après tout, pourquoi pas ? Les commentaires de Royal pourraient peut-être jeter une lueur sur ces ténèbres.

L'inspecteur présenta donc le papier au détenu, celui-ci aussitôt enfonça les mains dans les poches.

— Qu'y a-t-il ? grogna Higgins, ça ne vous mordra pas.

— Qui sait ? ça mord, les empreintes digitales...

— Bah ! vous croyez qu'il s'agit d'une ruse dirigée contre vous ?

— Après votre tentative de m'extorquer une confession, je ne sais vraiment plus que penser... Qu'est-ce que c'est ?

Higgins défroissa la feuille de papier et, la tenant entre ses doigts, la mit sous les yeux de Royal. Celui-ci lut lentement le document, puis il regarda l'inspecteur d'un air sceptique.

— Formidable ! murmura-t-il. Il faut croire qu'il existe un autre Henry Royal en ballade, et un Royal qui ne met pas l'orthographe. Si vous avez machiné cela pour obtenir un aveu, Higgy, c'est une insulte à mon éducation et à mon intelligence. Il faudrait

être idiot ou fou pour laisser à sa charge des preuves aussi accablantes.

— Pourtant, si vous aviez été forcé d'écrire cette confession ?

— Quel tribunal peut tenir compte d'une confession arrachée sous la menace ?

L'inspecteur Higgins se mit à rire.

— Et vous dites avoir besoin d'un avocat !

— J'en ai besoin pour me sortir d'ici. Vous veillerez à ce que ma lettre arrive à destination.

— Certainement, et je la ferai même porter par un exprès pour regagner le temps perdu. Etes-vous satisfait ?

— Oui, c'est très chic à vous d'y songer, Higgy.

Henry Royal quittait à peine le bureau du commissaire, qu'un gros homme à l'air patelin y faisait son entrée.

— Monsieur attend depuis assez longtemps, expliqua l'agent, en introduisant le visiteur. Il désire vous parler, inspecteur.

— Je suis l'exécuteur testamentaire de Michael Randall, précisa le nouveau venu d'une voix onctueuse.

— Ah ! bien !

— Je viens de lire la nouvelle de sa mort subite dans le *Stopp Press*, et...

— Bien monsieur... monsieur ?...

— Baysworthy. Rudolph Baysworthy. Voici ma carte.

Higgins prit le carton et lut, fraîchement imprimé à ce qu'il lui sembla : « Rudolph Baysworthy — Seaport. »

— Je regrette que nous nous rencontrions en de si fâcheuses circonstances, Mr. Baysworthy, mais je serai heureux de vous aider dans la mesure du possible, dit-il en tendant la main.

Les doigts flasques et gras de Mr. Baysworthy étaient moites et de contact désagréable.

— Michael Randall, commença le visiteur, avait le pressentiment qu'il succomberait à une fin soudaine et, heu... il m'avait prié, heu... si ce triste événement se réalisait, d'aller à Cliff House et, heu... de prendre la suite des affaires. Je... j'ai pensé qu'il était préférable de présenter d'abord mes références à la police avant de... heu... heu... de prendre la suite.

— Je vois... eh bien? dit Higgins, sans se compromettre.

— Eh bien ! quoi ? Je... je ne comprends pas ?... Que demandez-vous ? fit Baysworthy, l'air étonné.

— Vos références, suggéra Higgins.

— Oh !... mais... je n'ai aucune référence écrite, dit Baysworthy avec un petit rire modeste. Ma parole vous suffit. Michael m'avait dit... heu... et puis...

La voix s'évanouit en un bredouillement inintelligible.

Higgins allait répondre, mais, avant qu'il eût ouvert la bouche, un monsieur, correctement vêtu de noir et d'allure importante, apparut dans la salle et, dès son entrée, salua Baysworthy avec force démonstrations de cordialité.

Ce solennel personnage était le directeur de la Banque locale. Lui aussi venait d'apprendre la mort

de Michael Randall, et il accourait pour s'acquitter d'une importante mission.

Mr. Randall avait déposé à la banque une lettre accompagnée d'instructions formelles. Ces instructions étaient assez étranges : Si Mr. Randall mourait de mort naturelle, la lettre devait être remise à Mr. Baysworthy ; en cas de mort violente, la même lettre devait être remise à la police. Très bizarres instructions en vérité... mais Mr. Randall était la bizarrerie en personne. Aussi le messager était-il ravi de rencontrer Mr. Baysworthy en contact déjà avec la police, cela lui épargnait bien de l'embarras. Maintenant, à qui devait-il remettre cette précieuse lettre ?

La réponse vint promptement, car Higgins, d'un mouvement rapide, s'était emparé du document. Puis il remercia le directeur de l'avoir apporté.

Celui-ci prit congé. Higgins le reconduisit jusqu'à la porte : « Je vous reverrai un peu plus tard, monsieur », dit-il en guise d'adieu.

— Je me tiens à votre entière disposition, répondit le directeur. Bonsoir.

Higgins examina l'enveloppe. Elle ne portait aucune suscription, mais seulement un numéro et le cachet de la banque de Seaport. Evidemment c'était un mode d'enregistrement spécial à cette banque.

Higgins fendit l'enveloppe avec son canif. A l'intérieur il n'y avait qu'une seule feuille de papier. L'inspecteur sentait sur sa nuque le souffle oppressé de Baysworthy. Il se retourna, les sourcils froncés :

— Allez vous asseoir, Mr. Baysworthy.

— Bien, mais heu... heu...

— Asseyez-vous !

L'ordre fut réitéré sans bienveillance.

L'homme alla s'asseoir sur l'extrême bord d'une chaise. Il semblait sur des charbons ardents. Higgins retira le papier de l'enveloppe.

La feuille ne contenait que ces mots :

Combinaison du coffre : les cinq premières lettres du jour présent de la semaine.

L'inspecteur eut un geste de soulagement.

— Eh bien ! oui, merci. Vous nous épargnez pas mal de temps ! s'exclama-t-il, comme pour exprimer sa reconnaissance au défunt député.

CHAPITRE XI

L'OUVERTURE DU COFFRE-FORT

Il faisait déjà sombre quand l'inspecteur et le capitaine Sanderstead arrivèrent à Cliff House. Mr. Baysworthy ayant sollicité la faveur de les accompagner, l'inspecteur y avait consenti. Somme toute, il était juste et convenable que l'homme fût présent. Le directeur de la Banque locale s'était pratiquement porté garant pour lui et un témoin représentant les héritiers du mort était nécessaire pour l'ouverture d'un coffre, ne fût-ce que pour endiguer les perfides insinuations de la partie civile si la procédure venait jamais devant le tribunal civil ou criminel.

Les trois hommes, réunis dans le studio, se tenaient en face du coffre-fort. Higgins mit au point la combinaison : J.E.U.D.I., et, assuré du succès, tira sur la poignée. Celle-ci ne bougea pas.

L'inspecteur fronça les sourcils... « Aujourd'hui c'était pourtant jeudi. » Il regarda de près les lettres de la combinaison, avec l'espoir qu'il avait fait une erreur en les assemblant. Tout était correct. L'impatience le fit bouillir. Soudain, son visage

s'éclaira, il avait trouvé. Michael Randall était mort pendant la nuit, la combinaison du coffre devait être celle de la veille. Il recommença l'opération : M.E.R.C.R. La poignée tourna sans difficulté. On entendit un petit déclic et la porte s'ouvrit lentement.

Les trois hommes demeurèrent muets de surprise. Le coffre était vide.

L'inspecteur, malgré son étonnement, observait du coin de l'œil les réactions de Mr. Baysworthy.

Ce dernier était livide. S'avançant d'un pas, il inspecta l'intérieur du coffre. Ses lèvres tremblèrent.

Higgins suivait sur ce visage la montée de la peur, une peur terrible, envahissante, paralysante !

Baysworthy étendit la main vers un tiroir fermé. Higgins lui toucha le bras. Il recula, les yeux toujours rivés au coffre vide.

L'inspecteur prit les clés qu'il avait retirées de la poche du mort ; il introduisit l'une d'elles dans la serrure et tira sans violence. Le tiroir s'ouvrit. Il ne contenait rien.

Mr. Baysworthy tituba, se traîna vers une chaise et s'écroula.

Higgins se tourna vers le chef de police.

— Voilà qui est fait, déclara-t-il flegmatiquement. Il nous reste à relever les empreintes à l'intérieur du coffre, mais je crois que nous perdrons notre temps.

— Je le crois aussi, inspecteur, répondit Sanderstead d'un ton désabusé. Un coffre vide n'a guère d'utilité pour notre enquête.

— Je ne suis pas de votre avis, repartit Higgins, une pointe de raillerie dans la voix.

De son large index, l'inspecteur bourrait sa pipe avec méthode. Quand il eut terminé, il se tourna du côté de Baysworthy.

— Et maintenant, monsieur l'exécuteur testamentaire, peut-être nous direz-vous ce que vous comptiez trouver dans ce coffre ?

— Heu... rien...

— C'est en effet ce que nous avons trouvé, mais cela ne répond pas à ma question.

— Je... je... pensais que Michael y avait laissé... de... de l'argent, ou... ou des titres... ou... ou...

Higgins souffla un nuage de fumée et brusquement changea de ton et de manière :

— Où étiez-vous hier soir ? gronda-t-il en s'avançant vers l'homme toujours effondré.

— Moi... moi... au lit.

— Où habitez-vous ?

— A... à Seaport.

— Quelle adresse ?

— Je... je vous ai... donné ma carte.

— Oui. Elle a été imprimée aujourd'hui, avec la mention *Seaport*, mais qu'est-ce que cela prouve ? Où avez-vous dormi hier ? Pas de faux-fuyants. J'en ai vraiment assez.

— Je... je... suis resté à Cliff Hights.

— En quel endroit ? fit Higgins avec irritation, en secouant la cendre de sa pipe.

— Au Grand Hôtel.

— Voilà qui est mieux. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ? On ne se fiche pas de moi,

vous savez ! Y avez-vous passé toute la nuit ?

— Oui.

— Bien, vous aurez à le prouver. Je vais vous renvoyer au Grand Hôtel sous l'escorte de policiers, ils vous ramèneront, et si vous m'avez trompé...

***

Le lendemain matin, l'inspecteur Higgins, retiré solitairement dans la bibliothèque de Cliff House, se livrait à d'amères réflexions. Cette malheureuse affaire, depuis vingt-quatre heures, n'avait pas avancé d'un pouce. Les policiers du commissariat avaient consciencieusement interrogé les domestiques. Tous ceux-ci, à l'heure où Michael Randall avait été assassiné, étaient couchés et n'avaient rien entendu ; il eût été vain de les quereller sur cette assertion. Winston affirmait s'être mis au lit immédiatement après sa dernière entrevue avec la victime. Quant à John Smith, le jardinier trop bien élevé, sa chambre n'était pas à Cliff House.

La police locale donnait pleinement la mesure de sa nullité et la honte en rejaillirait sur Scotland Yard,

L'inspecteur se montrait fort sévère à l'égard de lui-même. Chargé personnellement de cette affaire, il allait à l'aveuglette comme un débutant, malgré les données dont il disposait !

Empreintes digitales ! Une série d'opérations négatives. On n'avait pas même trouvé celles de Winston. Et pourtant quel intérêt aurait poussé cet homme à s'avouer faussaire si ce n'était pas vrai ?

Dans l'intérieur du coffre, les seules empreintes relevées étaient celles de Michael Randall.

Mr. Baysworthy avait pu prouver que, depuis trois semaines, il logeait au Grand Hôtel, à Cliff Hights, et les policiers de son escorte avaient été obligés de le laisser aller.

Gubbins, le pêcheur fantôme, après avoir découvert le corps du sergent Petter, s'était évanoui en fumée.

Le fil de fer activant la sonnerie de la cheminée avait été pisté jusqu'à la clôture du parc. Au moindre choc, le fil mettait en branle la sonnerie et donnait l'alarme. Higgins se disait que, très probablement, un agent avait heurté ce fil, de là le déclenchement qui l'avait si fort intrigué pendant qu'il interrogeait Royal.

Royal !... Higgins s'irritait quand il songeait à cet homme. Comment le détenir plus longtemps sans une accusation définie ? Et comment arriver à le confondre ? Il était de force à mystifier les meilleurs détectives.

L'horizon de l'inspecteur semblait être obscurci par l'ombre de l'élégant Royal, depuis le soir mémorable où il l'avait vu partir par le Seaport Express.

Il revoyait ce billet de première classe à destination de Seaport, billet qui n'avait pas été remis au contrôle de sortie, comme il aurait dû l'être. C'était rudement bizarre. Car il y avait eu un examen approfondi des tickets, et le contrôleur certifiait que pas un voyageur n'avait passé le portillon sans remettre son billet. Royal avait-il donc quitté le train avant d'arriver à Seaport, c'est-à-dire à Cliff Hights?

Mais, là non plus, on n'avait pas trouvé trace de son passage. Le contrôleur de service était formel à ce sujet. Royal avait un pardessus à son départ de Londres, qu'en avait-il fait ? Higgins avait dans la mémoire, et presque dans l'œil, la couleur précise de ce vêtement déposé sur la banquette.

Parfois le détective se demandait si l'épisode du Terminus de Londres n'était pas une hallucination.

Restait cependant une chance à courir, c'était le numéro de téléphone qu'il avait surpris par hasard : *Ville-13-23*, au moment où Winston lançait son mystérieux message. Il avait su, par l'intermédiaire de Scotland Yard, que ce numéro était celui de la *Société de réforme et de réhabilitation*. Malheureusement la permanence était fermée...

Soudain l'inspecteur se leva ; une vive rougeur empourpra son visage, il se frappa la poitrine comme un pécheur repentant. Seigneur ! où avait-il donc la tête ?

Et les livres de la galerie ! ces livres à secrets ! L'annonce de la mort de Petter et toutes les conséquences qui s'en étaient suivies lui avaient complètement fait perdre la mémoire.

Deux chaises échafaudées l'une sur l'autre lui permirent, ainsi qu'il l'avait fait la veille, de se hisser jusqu'à la balustrade. Dès qu'il eut pris pied dans la galerie, il alluma sa lampe électrique, et retrouva sans difficulté le livre dont la position lui avait paru suspecte. Il promena ses doigts sur les volumes environnants, les frappa doucement l'un après l'autre et finit par découvrir un endroit qui sonnait creux. D'une forte pesée, il les fit basculer.

Les fausses reliures de quatre livres lui restèrent dans les mains, démasquant une petite porte fermée à clé.

La clé était coincée dans la serrure, Higgins ne put l'en retirer. La serrure devait être d'un mécanisme compliqué, et la clé qui l'ouvrait d'un modèle spécial. Bien qu'il fût informé du secret de la cachette, Royal ignorait cette particularité et cette ignorance avait fait échouer sa tentative.

Higgins songea à réclamer l'aide d'un serrurier. Il importait essentiellement de savoir sans délai ce qu'il y avait derrière cette porte.

L'inspecteur eût été un naïf ou un imbécile s'il n'avait compris que feu Mr. Michael Randall menait une double vie et que, en réalité, il ne valait pas cher.

Des visions d'un véritable magasin de denrées volées, empilées à l'abri de ce panneau, passèrent devant les yeux du détective. Les bras étendus à la recherche des cavités que pouvait encore recéler le mur, il s'essoufflait en d'inutiles efforts.

Enfin, dévoré d'impatience, il se pencha par-dessus la balustrade pour appeler un agent. Et, brusquement, la balustrade s'écroula.

Le policier qui montait la garde dans le hall, au bas du monumental escalier, entra en coup de vent pour voir son chef se débattre sur le plancher au milieu d'un amas de ferrailles et de platras.

Dans un effort, Higgins se releva, frotta ses genoux et, sans se soucier des exclamations de l'agent, lui réclama sur-le-champ un ciseau à froid, un marteau et une échelle.

Une heure plus tard, après une besogne forcenée, le panneau fut enfin ouvert. Ce panneau masquait une petite armoire.

L'inspecteur fit entendre un juron.

L'armoire était vide !

CHAPITRE XII

HENRY ROYAL MIS HORS DE CAUSE

Aux environs de l'heure du lunch, Henry Royal fut relaxé avec force excuses mensongères. Royal prit l'attitude d'un martyr, victime de l'injustice humaine, et, lorsqu'il salua l'agent de service, à la porte du commissariat, son sourire n'était qu'un pâle reflet de son habituelle bonhomie.

Il avait écouté patiemment les paternels conseils de l'inspecteur. Celui-ci lui avait fait valoir les avantages de l'honnêteté et l'avait fortement engagé à vivre désormais d'une existence régulière. Il avait beaucoup appuyé sur sa propre générosité ; c'était par pure bonté qu'il oubliait l'outrageante conduite de Royal envers un représentant de la loi. Puis il l'avait laissé partir, en lui promettant (bien qu'il eût donné l'ordre de le filer) que la police ne l'inquiéterait plus.

Debout sur le perron du commissariat, Higgins regardait pensivement s'éloigner Royal, avec le regret de ne pouvoir s'attacher à ses pas. Mais il lui fallait rester sur les lieux du crime, où sa présence s'imposait.

L'homme chargé de filer Royal était le meilleur agent de la brigade locale, cela ne voulait pas dire qu'il était un fin limier, mais, à défaut de mieux, il avait bien fallu se fier à son habileté.

Quelques instants plus tard, Higgins s'apprêtait à sortir pour se rendre à la banque, où il voulait obtenir du directeur certains renseignements sur l'état des finances de Michael Randall.

L'appel du téléphone l'arrêta :

— Allo ! Qui est-ce ?

— Higgins.

— Ici, c'est Henry Royal. Higgy, ce n'est pas de jeu. Vous me faites suivre, n'est-ce pas ?

— Pas du tout ! répondit l'inspecteur en simulant l'indignation.

— En êtes-vous sûr ?

— Absolument, Royal. Comment avez-vous pu croire que je manquerais ainsi à ma parole ?

— Eh bien ! tant mieux. Mais alors quelqu'un d'autre me fait filer.

— J'en suis désolé. Je peux vous assurer que ce n'est pas la police.

Un soupir d'allégement précéda la réponse de Royal.

— J'en suis bien aise, Higgy, cela me soulage l'esprit, car, voyez-vous, je viens d'envoyer à cet intrus un coup de poing dans la figure.

— Hein ?

— Oui, j'ai horreur d'être suivi. Si cela vous intéresse, vous le trouverez dans les lavabos publics, sur l'Esplanade. Au revoir.

Higgins entendit raccrocher le récepteur. Il jura

longuement. Au bout de quelques instants, il avait acquis la certitude que le message venait bien d'une cabine publique sur l'Esplanade, et, dix minutes plus tard, il essayait de ranimer le suiveur officiel de Royal. Le malheureux agent reprit lentement connaissance ; il se souvenait d'un coup formidable tombant sur sa mâchoire, c'était tout.

Bien entendu, Henry Royal avait disparu.

L'inspecteur lança aussitôt un avis à toutes les polices des districts voisins, en recommandant la plus grande circonspection. Il ne s'agissait pas d'arrêter Royal, mais seulement de ne pas le perdre de vue et d'informer le commissariat de Seaport de ses moindres démarches.

Higgins se rendit enfin à la banque. Il espérait recueillir de cette visite d'intéressants détails sur Mr. Randall.

Le directeur, qui se nommait Mr. Prentiss, était, de son côté, curieux de se renseigner sur l'assassinat de son client, et bien plus enclin à solliciter des détails qu'à en donner.

— Eh bien ! qu'y avait-il dans le coffre-fort ? interrogea-t-il après les salutations d'usage.

— Rien.

— Vraiment ?

La voix du directeur marquait une incrédulité polie, il sourit d'un air entendu.

— Oui, fit sèchement Higgins. C'est pour cela que je suis venu vous trouver. Mr. Randall avait-il un gros compte chez vous ?

— Eh bien ! je... je...

— Il s'agit d'un crime, rappela durement Higgins.

Mr. Prentiss réfléchit un moment :

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il enfin.

— Mr. Randall avait-il un gros compte chez vous ? répéta Higgins.

— Couci-couça.

— C'est-à-dire ?

— Quelques centaines de livres.

La réponse n'était pas celle qu'attendait l'inspecteur.

— Mais il avait aussi, chez nous, un gros compte de « Charités », compléta Mr. Prentiss.

— De « Charités » ? Comment cela ?

— Oui, il s'intéressait à la réforme des prisons. Il récoltait des fonds dans ce but ; il avait besoin de beaucoup d'argent, car il payait parfois de très fortes sommes.

— En billets ?

— Le plus souvent.

— Et en chèques ?

— Très rarement.

— Pour de grosses sommes ?

— Non, peu importantes, quelques guinées par-ci par-là.

L'inspecteur examina ses ongles. Ces quelques guinées par-ci par-là devaient probablement provenir de souscriptions véritables, mais les grosses sommes en billets, heu... heu !

— Qui s'occupait de ce compte « Charités » ?

— Mr. Randall.

— Sur sa seule signature ?

— Oui.

— Pas de Comité ?

Le directeur saisit promptement la muette insinuation du détective. Il ne goûta point cette accusation indirecte contre le parlementaire de Seaport.

— Mr. Randall était l'honneur même, dit-il avec dignité.

— Comment le savez-vous ?

— Mais... cela ne peut se prouver, bien sûr, mais je le connaissais.

— Intimement ?

— Oh ! non.

— Ah ! bon. A-t-il quelquefois transféré des capitaux du compte « Charités » à son compte personnel ?

Le directeur reprit son attitude distante.

— Jamais ! déclara-t-il.

— Ou vice-versa ?

— Heu... non.

— Alors, quand il retirait de l'argent de son compte « Charités », qu'en faisait-il ?

— Il s'en servait, je suppose, pour le but auquel l'argent était destiné. Vous devez savoir, inspecteur, qu'un bénéficiaire de secours dus à la charité publique n'aime pas que la chose soit répandue. Mr. Randall, bon et délicat par nature, comprenait ce sentiment, et il le comprenait d'autant plus qu'il venait surtout en aide à des ex-prisonniers ou à des dévoyés qu'il sauvait de la chute finale. Il excusait l'égaré et pardonnait au coupable.

Higgins écoutait cette apologie du mort sans se départir de son calme. Quand Mr. Prentiss eut terminé, il demanda simplement :

— Comment Mr. Randall distribuait-il les au-

mônes prélevées sur son compte « Charités » ? Etait-ce toujours en argent liquide ?

— Pas toujours.

— Alors, il y avait des exceptions ?

— Oh ! oui. La « Société de l'Aide aux prisonniers », l'« Association des prisonniers libérés » et quelques autres organisations du même genre bénéficiaient de ces exceptions. Mais la « Société pour la réforme et la réhabilitation » avait la prédilection de Mr. Randall. C'est à elle que revenait la majeure partie des souscriptions.

Higgins eut un sourire.

— Que voyez-vous de comique à cela ? demanda Mr. Prentiss.

— Rien de comique, monsieur. Logique serait plutôt le mot.

— Je ne comprends pas.

— Je ne supposais pas que vous comprendriez. Puis-je avoir des copies de ces livres de compte ?

— Eh bien !... je... je...

Mr. Prentiss bredouillait.

— Alors, fit Higgins, sèchement, je m'adresserai directement à la Banque centrale.

— Oh ! ne vous en donnez pas la peine. Je veillerai à ce qu'on vous les communique.

— Merci. Maintenant passons à autre chose. Que savez-vous de Mr. Baysworthy ?

— Absolument rien, sinon que c'était un ami de Mr. Randall.

— Un ami ?

— Oui, ou tout au moins une sorte de mandataire. Mr. Baysworthy versait parfois d'importantes

sommes au compte « Charités » de Mr. Randall, et en retirait souvent de non moins importantes. Je crois qu'il devait le seconder dans la distribution des secours, car, de temps en temps, des sommes encaissées pour le compte « Charités » étaient versées au compte personnel de Mr. Baysworthy ?

— Vraiment! et ce compte était-il très important?

— Non. En réalité, les seules sommes créditées au compte Baysworthy venaient de Mr. Randall.

L'inspecteur Higgins ne fit aucun commentaire. Le directeur, tout en se croyant très malin, venait de lui livrer de redoutables armes.

— Mr. Randall se servait-il d'autres distributeurs ? demanda-t-il.

— Non, de Mr. Baysworthy seulement.

— Je vois. Merci.

L'inspecteur se leva.

— C'est à peu près tout, Mr. Prentiss, et il lui tendit la main.

— Trop content de pouvoir vous aider, inspecteur. Aïe ! aïe ! aïe !...

— Pardon, s'excusa Higgins, tandis que le directeur retirait vivement sa main et se frottait les doigts.

— Vous êtes comme Mr. Baysworthy ! s'exclama Mr. Prentiss, vous avez une poigne d'acier !

La figure d'Higgins marqua un complet étonnement.

Deux minutes plus tard, sa voiture filait sur la route de Cliff Hights. L'inspecteur se reprochait de n'avoir pas accordé à Mr. Baysworthy toute l'attention que celui-ci méritait. Car il y avait vraiment

une toute petite différence entre la poignée de main molle de celui-ci et une poigne d'acier.

L'inspecteur descendit de voiture et ordonna au chauffeur d'aller l'attendre au commissariat de Cliff Hights ; puis il marcha d'un pas alerte jusqu'au Grand Hôtel. Il jeta un coup d'œil interrogateur à un homme assis dans le vestibule. L'homme, qui lisait un journal, fit une inclinaison de tête à peine perceptible.

Higgins vit tout de suite celui qu'il cherchait. Ce Baysworthy était bien l'individu le plus terne et le plus antipathique qu'on pût imaginer. Il disparaissait au fond d'un confortable fauteuil ; un fardeau très lourd semblait l'avoir écrasé ; près de lui, sur une petite table, était posé un grand verre.

Mais ce ne fut pas tout ce que vit l'inspecteur, car l'employé du bureau remettait, en cet instant, un pardessus à un élégant client qui, en échange, le gratifiait d'un pourboire.

L'aimable client était Henry Royal. Et le pardessus était celui dont la disparition restait énigmatique.

Higgins ne pouvait croire à pareille bonne fortune. Il se cacha vivement derrière un pilier. Mr. Baysworthy, du coup, passait au second plan de ses préoccupations.

Le pardessus posé sur son bras, Royal se retourna et le sourire se figea sur ses lèvres.

Higgins crut d'abord qu'il avait été découvert, mais non, il se trompait.

Royal traversa la salle et s'arrêta à trois pas

de Baysworthy, au moment où celui-ci portait son verre à ses lèvres.

Baysworthy leva les yeux. Son visage exprima un indicible effroi. Il y eut un fracas de verre brisé et Baysworthy regarda stupidement sa main qui avait écrasé le verre, et d'où le sang commençait de jaillir.

La figure de Royal s'était faite sévère, comme celle d'un implacable justicier. Le visage de Baysworthy suait l'épouvante.

Un long silence.

Baysworthy s'était levé ; il tremblait de tous ses membres ; le sang coulait de ses doigts blessés jusque sur le plancher sans qu'il y prît garde.

— Je... je ne savais pas, bégaya-t-il.

Le sourire de Royal eût fait frémir l'homme le plus courageux.

— Je vous reverrai bientôt, mon ami...

— Mais... mais...

Henry Royal tourna les talons.

CHAPITRE XIII

L'ATTENTE

L'inspecteur Higgins demeurait stupéfait ; cette scène inattendue éclairait la situation de lueurs singulières.

Royal s'en alla ferme et droit, indifférent à tout ce qui l'entourait. Cet homme, qu'habituellement rien ne pouvait émouvoir, avait laissé tomber son masque souriant, son visage ne respirait plus qu'une farouche rigidité et ses yeux reflétaient la colère et la haine. Il passa tout près de l'inspecteur sans le voir, tant sa surexcitation était grande.

Un moment, Higgins resta immobile, hésitant sur le parti à prendre. Puis, brusquement, il se décida à le suivre.

Royal marchait d'un pas allongé, sans tourner la tête, ne remarquant point qu'il était filé. Evidemment, en esprit, il était encore dans le vestibule du Grand Hôtel.

Il se dirigea tout droit vers la gare de Cliff Hights. Là, il demanda un billet de première classe pour Londres, trouva un compartiment vide et s'y installa.

Higgins se perdait en conjonctures sur la raison de ce départ. Il était étonné de voir Royal faire montre d'un semblable manque de dissimulation. Ses actes étaient-ils d'une telle innocence qu'il ne se souciait pas de les cacher ? S'était-il repenti et amendé par un subit réveil de sa conscience ? Cette idée parut à l'inspecteur si invraisemblable qu'elle le fit sourire. Il se demanda s'il allait suivre le voyageur jusqu'à Londres ? Mais il se répondit négativement. C'était un train direct. Royal n'aurait pas la possibilité de descendre en cours de route, Scotland Yard pourrait très bien envoyer un bon policier à la gare.

Une minute après que le train fut parti, Higgins appela Scotland Yard au téléphone :

— Allo !... ici Higgins. Je désire qu'on envoie quelqu'un surveiller l'arrivée de l'express de Seaport qui vient de quitter Cliff Hights à l'instant. Henry Royal est dans le troisième compartiment de la seconde voiture. Il faut le suivre. Il n'a pas de bagages, de sorte que, très probablement, il ne sera pas déguisé en arrivant à Londres ; mais, enfin, on ne peut jamais savoir avec ce type-là. La personne qui sortira de ce compartiment, qu'elle paraisse un étudiant ou un vieillard, sera Henry Royal. Communiquez-moi les informations à Seaport.

L'inspecteur Higgins se sentit plus rassuré, il avait fait de son mieux. Le reste regardait Scotland Yard.

Dans l'après-midi, il assista à deux interrogatoires qui ne donnèrent aucun résultat. Après avoir entendu tous les témoins cités pour le meurtre de

Michael Randall et la mort inexpliquée du sergent Petter, les juges ajournèrent les conclusions.

En sortant du tribunal, Higgins rencontra le capitaine Sanderstead. Celui-ci l'invita à venir au commissariat et le conduisit dans son bureau privé.

— Il ne semble pas que nous avancions très vite, observa le capitaine.

L'inspecteur apprécia ce « nous ».

— Vous avez raison, acquiesça-t-il, nous n'avançons pas du tout. Et pourtant les « suspects » ne nous manquent pas.

— Quels sont-ils, selon vous ?

— Les domestiques de Cliff House, tous autant qu'ils soient, et Gubbins. Nous nous heurtons à un homme d'une force herculéenne. Tout d'abord, étrangler Randall n'était pas un jeu d'enfant, et, secondement, tuer le pauvre Petter, qui était loin d'être une femmelette, n'a pas dû être chose facile. Vous m'objecterez qu'il n'est point prouvé que Petter soit mort assassiné, je vous répondrai qu'il a dû l'être. Nous avons constaté, vous et moi, par un minutieux examen du terrain, qu'il n'avait pu tomber du haut de la falaise et pourtant la position du corps, enfoui sous les galets, impliquait une chute vertigineuse. Pour expliquer le fait, il faudrait admettre qu'il ait été brutalement jeté par-dessus bord.

— Pour cela, il eût fallu un Goliath, observa Sanderstead.

— C'est vrai. Et cette observation met tout de suite hors de cause le maître d'hôtel Winston. D'autre part, Royal était détenu ici même, dans

vos locaux, donc il n'est certainement pour rien dans la mort de Petter. Les autres serviteurs, à ce moment-là, étaient interrogés par votre équipe.

— Votre raisonnement innocente tous ceux que vous suspectiez, remarqua judicieusement le chef de police.

— Oui, mais seulement pour l'affaire Petter.

— Vous voulez dire que l'assassin de Petter n'est pas nécessairement l'assassin de Mr. Randall.

— Peut-être...

— Nous avons alors à rechercher deux criminels.

— Si vous voulez. A moins que la mort de Petter ne soit accidentelle.

— Mais, fit le capitaine d'une voix découragée, vous disiez à l'instant que Petter avait dû être assassiné !

— Et je le maintiens. Croyez-moi, capitaine, nous ne verrons clair dans cet imbroglio que lorsque le mystère de cette mort sera élucidé. Le tout est de savoir si la fin tragique de Petter est le résultat d'un meurtre ou d'un accident.

— Si l'on admet la théorie du meurtre, quel mobile aurait guidé le criminel ?

— Faire disparaître celui qui allait le livrer. Petter avait dû découvrir quelque preuve accablante.

— Vraiment, inspecteur, je ne saisis plus. Vous vous contredisez d'une minute à l'autre. Vous semblez suggérer à présent que le même homme fut l'auteur des deux crimes.

— Eh oui ! selon toute logique. Nous appellerons X le meurtrier de Randall. Je ne peux con-

cevoir qu'un autre homme ait commis un second crime pour couvrir celui déjà commis par X. Donc X a dû commettre les deux assassinats. Le sergent Petter a certainement fait une découverte sensationnelle. La question est de savoir comment le meurtrier de Randall en a été averti toute de suite, et qu'il ait pu sans délai supprimer ce témoin redoutable. La réponse à cette question, la voici : notre X était à Cliff House, à l'affût des agissements de la police.

— C'est hallucinant !

— Oui, capitaine. Il y avait à Cliff House quelqu'un que nous n'avons encore jamais vu.

— Mais... mais...

Le capitaine Sanderstead respira profondément comme s'il suffoquait.

— Cette maison est une très ancienne construction, n'est-ce pas ? s'enquit Higgins.

— Elle est vieille de plusieurs siècles.

— Cette côte ne fut-elle pas autrefois fréquentée par des contrebandiers ?

Le capitaine Sanderstead comprit ce que sous-entendait la question :

— Je n'ai jamais entendu parler d'un passage secret.

— Le passage n'aurait plus été secret si vous en aviez entendu parler, railla l'inspecteur.

— En effet, concéda le capitaine.

— Autre chose. Après avoir tué Randall, je me demande pourquoi X n'a pas quitté sur-le-champ Cliff House tandis qu'il le pouvait encore.

— Il a dû penser qu'il ne serait pas inquiété.

— Alors, qu'a pu découvrir Petter ? continua Higgins. L'on sait bien que presque tous les assassins sont des fous, mais pas au point cependant de rester sur les lieux du crime où subsisterait la plus petite preuve relative à ce crime.

— Sans doute le temps lui a-t-il manqué ?

— Alors, la fuite eût été son seul salut.

— Nous discutons en pure perte, fit Sanderstead d'un ton las.

— Parce que nous ne parlons pas du coffre-fort.

Le chef de la police leva les yeux :

— Quand nous nous sommes trouvés en présence d'un coffre vide, dit-il, je vous ai fait remarquer l'inutilité de cette perquisition ; vous n'avez pas été de mon avis. J'aurais voulu alors, comme je voudrais maintenant, savoir exactement ce que vous avez dans l'esprit.

— Vous le saurez plus tard... Pensez-vous qu'une personne autre que Randall connaissait la combinaison du coffre ?

— J'en doute, en raison même de la lettre qu'il a laissée à la banque.

— Le coffre n'ayant pas été forcé, Randall l'a donc ouvert lui-même, mais il ne l'a pas refermé lui-même.

Le capitaine Sanderstead haussa les épaules.

— Possible que vous soyez convaincu, mais vous n'êtes pas convaincant, observa-t-il sèchement.

— Quelle serait la dernière chose que Randall aurait faite avant de fermer le coffre ?

— Je vous écoute.

— Il aurait changé la combinaison et il ne l'a

pas fait. Randall avait certainement eu des difficultés dans ce studio au cours de la journée. Il avait tiré un coup de revolver, la balle a touché la porte du coffre... Circonstances troublantes... Deux hypothèses peuvent être envisagées : Randall a lui-même vidé le coffre, ou c'est l'assassin qui le fit. Cette dernière supposition est la plus vraisemblable.

— Elle n'a pas de base puisque vous venez d'assurer que le meurtrier de Randall, son crime accompli, n'avait pas quitté Cliff House. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi il ne s'est pas enfui avec son butin ?

— Ce butin était trop volumineux. Il l'a caché parce qu'il fait crédit à la police d'une certaine intelligence. Et le policier intelligent a été justement le pauvre Petter.

— Il vaudrait mieux cent fois perdre tous les butins de la terre que d'être pendu pour meurtre.

— Cela dépend de la nature du butin.

— Je ne comprends pas.

— Je ne suis pas sûr de comprendre moi-même, mais je suis certain d'une chose : le mystérieux X a quitté Cliff House après le meurtre de Petter, mais il n'a pas l'intention d'abandonner ce butin, il se dépêchera de venir le chercher. Et j'ajoute que, ayant déjà deux crimes sur la conscience, il ne craindra pas d'en avoir quelques-uns de plus.

— Mais comment pénétrera-t-il dans la villa ? demanda le capitaine. Tous les alentours de Cliff House sont cernés et la maison elle-même est bien gardée.

Higgins eut un énigmatique sourire :

— Pourtant le sergent Petter en est sorti sans avoir été vu, riposta-t-il. J'en conclus qu'on peut s'introduire à Cliff House par un passage secret. Et je veux m'en assurer dès ce soir.

— Je vous seconderai. J'ai couché hier à Cliff House, j'y coucherai encore aujourd'hui.

— Entendu.

A ce moment un policier vint avertir l'inspecteur Higgins qu'on l'appelait au téléphone.

La communication venait de Scotland Yard. Henry Royal avait été suivi depuis la gare jusqu'à son domicile, et il semblait bien qu'il fût disposé à passer la nuit chez lui. En cours de route il s'était seulement arrêté dans une boutique et avait fait l'emplette d'une clé numéro trois. On téléphonerait s'il survenait du nouveau.

Higgins devint soudain soucieux. Une clé numéro trois ! C'était précisément une clé de ce calibre qui était restée coincée dans la serrure, derrière les rayons de la bibliothèque. Henry Royal projetait-il une autre visite à Cliff House ? Ah ! il y serait bien accueilli.

— Il m'est venu une idée, dit le capitaine Sanderstead, en reprenant la discussion interrompue. Si nous admettons l'existence d'un passage secret, le mystérieux X, pour en être informé, devait être un intime de la maison, un ami en lequel Randall avait toute confiance.

— Cette suggestion est très juste, mais on peut aussi en entrevoir d'autres. Et c'est pourquoi j'ai

peur que notre nuit à Cliff House n'aboutisse qu'à une veille sans résultat.

— A quelle heure irez-vous là-bas ?

— A la nuit tombante. L'obscurité est indispensable à X s'il veut s'échapper sans être repéré.

— Bien, j'y serai en même temps que vous.

En arrivant à Cliff House, Higgins donna immédiatement des instructions brèves et concises. Les domestiques, qu'on gardait sur les lieux, devaient rester dans leur chambre et en laisser la porte ouverte. Toutes les dix minutes, jusqu'au lever du jour, un agent irait s'assurer que les occupants de ces chambres étaient chacun dans leur lit. Que la mesure ne fût pas goûtée des domestiques, l'inspecteur s'en moquait. John Smith devrait être étroitement surveillé, mais à son insu. Un policier ferait le guet dans le parc et ne perdrait pas de vue la cabane du jardinier.

Ces dispositions prises, Higgins attendit le capitaine Sanderstead.

Celui-ci arriva ponctuellement à neuf heures, il apportait une bouteille de whisky et un jeu de cartes.

Higgins haussa les épaules :

— Laissez vos cartes, capitaine, nous devons établir une surveillance et demeurer dans les ténèbres. Nous voulons attirer Mr. X et non pas l'effrayer. Une chambre éclairée pourrait bien lui faire peur.

— Vous avez raison, pardon. Je n'y avais point songé.

Le whisky, toutefois, pouvait braver les ténèbres.

La nuit sembla interminable. L'inspecteur et le chef de police avaient décidé de faire des rondes ensemble. C'était une étrange occupation. L'obscurité les étreignait d'une confuse inquiétude.

Deux heures et demie ! Combien l'aube était longue à paraître !

Ils étaient tous deux dans le couloir, l'œil et l'oreille aux aguets, quand soudain résonna lugubrement la sonnerie placée dans la cheminée du studio.

Les deux policiers, silencieusement, gagnèrent le bureau. Higgins fit manœuvrer sa lampe électrique dans la direction des affreux chenets à tête de chien. De qui venait ce signal ? Mystère !... C'était un signal d'alarme ; là finissait toute certitude.

Les horribles chiens ne révéleraient pas le secret dont ils avaient la garde, alors à quoi bon rester à les considérer ? Mais attendre là ou ailleurs équivaudrait au même résultat. Le mystère demeurerait entier.

A présent tout était tranquille ; on n'entendait seulement que les pas de l'agent à l'étage au-dessus.

L'inspecteur Higgins palpa le revolver automatique qui alourdissait sa poche. Ses nerfs étaient à bout. Si cette diabolique sonnerie faisait encore des siennes...

Il tressaillit... Un cri terrible, étrange, qui n'avait rien d'humain, retentit soudainement et, dans la nuit silencieuse, se répercuta à travers la maison...

Une seconde de silence...

Un bruit sourd...

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XIV

L'inspecteur Higgins demeura quelques instants comme pétrifié. Il sentit des doigts se refermer sur son bras et s'y enfoncer avec rudesse. C'étaient les doigts du capitaine Sanderstead. Il se dégagea d'un brusque mouvement.

— Sortons ! cria-t-il, en brandissant son revolver.

Ils quittèrent le bureau, guidés par le rayon de la lampe électrique.

Higgins tâtonnait, cherchant le commutateur, il finit par le trouver et un flot de lumière inonda le couloir.

L'agent qui montait la garde au premier étage, alerté par le cri, descendait précipitamment.

— De la lumière partout ! ordonna Higgins.

Le cri avait vibré de tous les côtés à la fois et l'inspecteur se sentait entouré de cette plainte effrayante, sans pouvoir déterminer l'endroit d'où elle venait.

Il ouvrit les portes et commença un rapide examen des pièces du rez-de-chaussée, mais sans ré-

sultat. Cependant, les policiers n'étaient pas au bout de leur surprise.

La bibliothèque était la seule pièce qui ne fût pas encore visitée. Higgins y entra et s'arrêta net devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Etendu sur le plancher, le front ouvert, Mr. Baysworthy gisait, inanimé.

Higgins et le capitaine Sanderstead s'approchèrent ensemble.

— Est-il mort ? souffla Sanderstead en essayant d'affermir sa voix.

— Je ne le pense pas, murmura Higgins, mais il a perdu connaissance. Il faut appeler un médecin. Il y a un téléphone dans le placard. Il est même préférable de demander une ambulance, car il aurait besoin d'être transporté à l'hôpital.

Higgins se pencha de nouveau sur le blessé dont la main droite était recouverte d'un pansement. L'inspecteur se souvint de l'incident du verre brisé au cours de l'après-midi. Il souleva les paupières de l'homme, elles retombèrent.

Higgins se releva et se mit à marcher de long en large, en proie à une violente agitation. Quand donc aurait-il la clé des drames mystérieux dont cette maison était le théâtre !

Comment Baysworthy avait-il pu pénétrer ici ? L'inspecteur alla examiner la fenêtre. Elle était fermée, mais les volets ne l'étaient pas.

A présent, Winston ne se souciait plus d'accomplir ponctuellement son service.

Après tout, en sa qualité d'ami du défunt, Baysworthy détenait peut-être quelque moyen ré-

gulier d'entrer à Cliff House, et, dans ce cas, il avait dû passer par le grand portail. Il serait facile de s'en assurer en interrogeant la patrouille qui rôdait aux alentours.

Higgins, non sans quelque remords, se rendit compte qu'il n'avait point encore essayé de ranimer le blessé. Il commanda du whisky, mais ce fut en vain qu'il voulut en faire couler quelques gouttes entre les mâchoires contractées de Baysworthy. Celui-ci ne donnait plus signe de vie.

Comme l'inspecteur était penché vers le blessé, il aperçut sous la table une lampe électrique. Il la ramassa et fit jouer le ressort ; la lampe ne s'alluma pas. C'était un bien faible appoint que cette découverte, mais enfin c'en était un. Higgins reconstitua la scène : Baysworthy s'avançait, uniquement éclairé par le rayon vacillant de cette petite lampe, et ce rayon avait guidé la main de l'agresseur qui veillait dans l'ombre.

— Inspecteur ! appela Sanderstead.

— Qu'y a-t-il ? demanda Higgins.

— La ligne est coupée.

— Quoi ?

Higgins arracha l'appareil des mains du chef de police. Il prit l'écouteur et le remit lentement à sa place.

— Vous avez raison. — Puis, se tournant vers l'agent : Pouvez-vous conduire une auto ?

— Oui, inspecteur.

— Eh bien ! prenez l'auto du capitaine Sanderstead, allez chercher le chirurgien de la police et ramenez-le. En attendant qu'il soit prêt, téléphonez

à la voiture d'ambulance. Allez ! Et prévenez aussi la police, n'est-ce pas ?

L'agent regardait le capitaine Sanderstead, comme s'il attendait de son chef direct la confirmation de pareils ordres.

— Voulez-vous obéir ? cria Higgins.

L'homme ne se le fit pas répéter.

— Maintenant, capitaine Sanderstead, à nous de travailler. Quelqu'un dans cette maison a attaqué Baysworthy. Vous savez que ce n'est pas moi, comme je sais que ce n'est pas vous ; c'est tout. Inspectons chaque pièce l'une après l'autre ; vous irez à gauche et moi à droite. A la moindre alerte, nous tirerons.

Une demi-heure plus tard ils se retrouvaient bredouille, rien de suspect n'avait attiré leur attention.

L'agent revint avec le médecin de la police ; l'examen du blessé fut rapide : « Fracture du crâne », conclut le docteur.

— Mourra-t-il ?

— Je ne peux me prononcer. Il peut rester des jours, des semaines sans reprendre connaissance.

— Des mois aussi, marmotta Higgins, d'une voix sombre.

— Cela se peut, à moins qu'il ne meure, corrigea le chirurgien avec une involontaire dureté.

Le blessé fut transporté dans la voiture de l'ambulance et laissé aux soins des infirmiers.

Higgins redemanda l'auto du capitaine, mais, cette fois, pour être son propre chauffeur. Il s'arrêta à la grille d'entrée et, par acquit de conscience, interrogea la sentinelle. Personne n'était entré à

Cliff House et n'en était sorti, à l'exception des occupants de la voiture du commissariat. Baysworthy n'avait donc pas pénétré par l'entrée officielle.

Higgins continua son chemin vers Cliff Hights. L'employé de service préposé au service de nuit le reçut d'assez mauvaise grâce, mais, lorsqu'il sut la qualité du visiteur, il se fit aussitôt humble et empressé.

Cet homme était justement celui qui, l'après-midi, avait remis à Royal son pardessus. L'inspecteur le reconnut aussitôt.

— Le pardessus que vous avez rendu à Mr. Royal vous avait-il été laissé en dépôt ? s'informa-t-il.

— Non. Je l'avais trouvé dans les lavabos. Il était classé au nombre des objets oubliés.

— Vous l'avez rendu ainsi, sans autre formalité. Celui qui l'a réclamé n'en était peut-être pas le vrai propriétaire.

— Mais si ; il m'a dit exactement ce qu'il y avait dans les poches.

— Et quel en était le contenu ?

— Un canif et un mouchoir de couleur.

— Est-ce tout ?

— Oui.

— Et Mr. Baysworthy ? continua Higgins.

— Ah ! sur celui-là on a déjà fait une enquête. Il loge effectivement ici depuis une vingtaine de jours.

— Sa chambre ?

— Au premier étage, numéro 83.

— Est-ce par hasard que cette chambre lui a été donnée ?

— Non, monsieur, pas du tout par hasard. En s'inscrivant, il a spécifié qu'il n'en voulait pas d'autre. Je n'avais aucune raison de me méfier, à ce moment-là.

— Où se trouve l'agent chargé de sa surveillance ?

— Il veille près de sa porte. Monsieur veut-il monter ?

— Oui. Merci.

Higgins grimpa prestement l'escalier et traversa le couloir silencieux. Devant la porte de la chambre 83, un agent, assis sur une chaise basse, ronflait consciencieusement.

L'inspecteur le contempla un instant et, d'un violent coup de pied, fit basculer la chaise. Le dormeur se réveilla, furieux, mais sa colère tomba comme sous une douche glacée.

— Où est Baysworthy ?

— Là dedans, inspecteur.

— Eh bien ! voyons !

Higgins ouvrit la porte et tourna le commutateur. Le lit n'était pas défait, mais la fenêtre était ouverte.

L'agent balbutiait des excuses :

— Je suis désolé, mais je n'ai pas bougé de ma place, il ne pouvait sortir par la porte sans que je m'en aperçoive. Je ne pense pas...

— Vous n'êtes pas payé pour penser, coupa Higgins, en allant vers la fenêtre.

L'aube commençait à poindre. Sous la fenêtre il y avait le toit du garage de l'hôtel. Ce n'était pas étonnant que Baysworthy eût jeté son dévolu sur

cette chambre. S'il s'était moqué de son gardien, avec quelle facilité il avait dû s'échapper les nuits précédentes ! Mr. Baysworthy, qui semblait manquer de courage, ne manquait certainement pas de force physique.

Higgins enjamba la fenêtre, traversa le toit du garage et se laissa glisser dans la rue déserte.

L'employé, qui l'avait vu monter au premier étage, fut bien surpris de le voir réapparaître dans le hall de l'hôtel.

— Je ne vous avais pas vu sortir, observa-t-il en s'excusant.

— Je sais.

Sans plus s'expliquer, Higgins se hâta vers l'escalier. Rentrer par la fenêtre eût été possible, mais il ne tenta pas l'expérience, estimant que ses muscles avaient déjà été suffisamment éprouvés depuis cette maudite affaire.

La valise de Baysworthy fut l'objet d'un inventaire approfondi, mais l'inspecteur n'y trouva que du linge et des effets d'usage courant. Il maugréa, désappointé. Toutes ses prévisions s'écroulaient comme des châteaux de cartes.

Les costumes du bonhomme subirent le même examen. Dans la poche d'un paletot il y avait une feuille de papier avec cette mention :

« Clavering Mansions. Westminster. »

C'était l'adresse de Royal. Cette découverte n'apprenait à l'inspecteur rien qu'il ne sût déjà.

Il promenait ses regards tout autour de lui, quand il remarqua une porte dissimulée dans la boiserie. C'était une garde-robe ingénieusement dis-

posée pour ne pas rompre l'harmonie de la pièce.

Higgins y courut. Un sourire de triomphe illumina ses traits. Tout au fond du placard, sous un amoncellement de journaux, il y avait un revolver chargé, d'un modèle semblable à celui qui avait été trouvé sur le cadavre de Michael Randall. Et ce n'était pas l'unique point de ressemblance ; une seule cartouche manquait dans l'un et l'autre barillet de ces armes jumelles.

— Ah ! ah ! qu'en pensez-vous ? ricana l'inspecteur en soupesant le revolver.

— Rien, monsieur, répondit l'agent qui suivait son chef d'un œil gonflé de sommeil.

Higgins dut se faire violence pour ne pas éclater. Il soupira et regarda le policier comme s'il s'apercevait seulement de sa présence.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous le sachiez, observa-t-il. Si l'on plaçait bout à bout ce que nous savons, vous et moi, un timbre-poste en déborderait la surface.

— Oui, monsieur, répondit l'agent sans comprendre, mais avec conviction.

Dans la circonstance présente, c'était la pire des réponses que pût faire le pauvre garçon.

CHAPITRE XV

LE SOMMEIL INTEMPESTIF

L'inspecteur Higgins attendit le lever du jour pour interroger le personnel de l'établissement. Il voulait savoir à quoi l'étrange Mr. Baysworthy passait son temps depuis trois semaines qu'il logeait au Grand Hôtel. On ne fit point de difficulté pour le renseigner.

En somme, Baysworthy menait une existence régulière et effacée ; d'allure réservée, il ne recevait pas de visite et ne sortait que pour de courtes promenades. Il passait les soirées au fumoir, désœuvré et solitaire ; dès que sonnait la demie de dix heures, il regagnait sa chambre.

Higgins ne fut pas long à s'apercevoir que le bonhomme n'était pas aimé ; sans doute, ladre par nature, ne se ruinait-il pas en pourboires, et le personnel n'estimait guère ce client peu généreux.

Tout en causant avec l'un et avec l'autre, l'inspecteur essayait de faire revivre dans la mémoire des garçons le souvenir des incidents qui avaient marqué la soirée du 20 mai.

Il fut servi à souhait. Un jeune valet de chambre

avait noté un détail qu'il livra sans d'ailleurs y attacher d'importance.

L'avant-veille, alors qu'il servait des clients réunis au fumoir, Baysworthy, comme chaque soir, était entré dans la pièce ; mais à peine y avait-il mis le pied qu'il en ressortait précipitamment. Pour sa part, dans cette brusque volte-face, le garçon avait vu la contrariété d'un misanthrope fuyant trop nombreuse société.

— Y avait-il donc beaucoup de monde au fumoir ?

— Il y avait les quatre employés de commerce qui font chaque mercredi leur bridge ici.

Higgins fut un instant déconcerté, la réponse n'était pas celle qu'il avait prévue.

— Et puis ? insista-t-il.

Le garçon hésita un moment :

— Oui, oui, je me rappelle, dit-il enfin. Il y avait un autre monsieur que je ne connaissais pas. Il était tourné contre le mur et regardait une carte.

— Ah ! voulez-vous me faire voir cette carte ?

C'était une carte de la région de Seaport. Cliff House y figurait, et un trait au crayon rouge, ainsi qu'un avis à la prudence, marquait la chute de la falaise. Sur l'emplacement de Cliff House, Higgins repéra l'empreinte d'un doigt.

— Pouvez-vous me dépeindre ce monsieur ? demanda-t-il.

— C'est un monsieur distingué, grand, mince, bien habillé.

— Merci.

La description correspondait au portrait de

Royal. C'était un témoignage dont la bonne foi et la sincérité étaient indiscutables. L'inspecteur rayonnait, il était dans la bonne voie. Ce mercredi 20 mai, Henry Royal était donc descendu du train à Cliff Hights, bien qu'il eût pris officiellement un billet pour Seaport.

Il y avait un autre point, tout aussi intéressant, et qu'il fallait tirer au clair, celui de l'empreinte laissée sur la vitre. Il importait essentiellement de la relever. C'était un travail relativement facile, et l'agent pourrait l'effectuer. D'ailleurs, il était juste que cet homme se rendît un peu utile, puisqu'il avait dormi la moitié de la nuit.

A cette pensée, Higgins bâilla. Il était six heures et demie du matin... Dans un coin du fumoir, un confortable fauteuil semblait le convier au repos. La tentation était trop forte, l'inspecteur y succomba.

Il traversa la pièce et s'enfonça dans les profondeurs des coussins. Aussitôt ses présomptions n'eurent plus pour lui aucun intérêt, ses pensées s'obscurcirent, s'emmêlèrent, il ne savait plus rien et ne voulait plus rien savoir.

Quelques minutes plus tard, un ronflement sonore témoignait de l'étendue de sa béatitude.

Il se réveilla à onze heures et demie, courbaturé, la bouche pâteuse. Entre ses doigts crispés se balançait un lis éblouissant de blancheur.

Quel mauvais plaisant avait pu se permettre pareil outrage envers un représentant de Scotland Yard ? L'inspecteur s'abstint de toute enquête à ce sujet.

Il se leva, le cerveau encore embrumé. Il eut comme un vague désir de goûter encore aux délices du sommeil, mais il se souvint fort à propos qu'il avait gardé l'auto du commissariat, et que le chef de police avait dû en avoir besoin.

Cinq minutes plus tard, la voiture filait comme une flèche sur la route de Cliff House.

L'accueil du capitaine Sanderstead fut marqué de froideur, mais l'inspecteur eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

— Comment va Baysworthy ? s'informa-t-il.

— Toujours sans connaissance. J'ai donné l'ordre de me prévenir aussitôt qu'il aura repris ses sens.

— Croit-on le sauver ?

— Les infirmiers en gardent l'espoir.

— Avez-vous trouvé de quelle manière il est entré ici ?

— Non, et c'est à quoi je m'occupe depuis ce matin. Il y a une entrée secrète quelque part et, jusqu'à ce que nous l'ayons repérée, nous pourrons aussi bien supprimer les sentinelles et laisser ouvertes les grilles et les portes.

— Tout à fait d'accord, asquiesça Higgins.

— Vous avez reçu un message de Scotland Yard. Votre Henry Royal s'est éclipsé et la police l'a perdu de vue.

— Vous auriez dû me prévenir sur-le-champ, capitaine. Ceci est d'une gravité exceptionnelle.

— Pour vous prévenir, il eût fallu savoir où vous atteindre. Vous êtes parti avec ma voiture sans me fournir d'explication, riposta aigrement le capitaine.

A ce reproche détourné, Higgins n'avait rien à répondre. Il changea de sujet.

— Qu'avez-vous recueilli de nouveau sur les domestiques de la maison ? s'enquit-il avec beaucoup d'intérêt.

— Ils sont tous anxieux de savoir qui les paiera.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. L'événement de la nuit dernière les a-t-il bouleversés ? Ont-ils quitté leur chambre, malgré la défense qu'ils en avaient reçue ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Ils ont observé la consigne tout le temps que l'agent a veillé à la porte de leur chambre. Mais après...

— Oui, je sais. L'agent n'a pas été fidèle à son devoir. On ne peut tout de même l'en blâmer, il est descendu pour nous prêter assistance.

— C'est vrai. Cependant, il n'a pas l'impression que son absence ait été remarquée ; lorsqu'il est remonté, non seulement aucun domestique n'avait bougé de sa chambre, mais encore ils semblaient tous dormir paisiblement.

— Oh ! oh ! voilà qui est étonnant !

— Pourquoi ?

La naïveté du chef de police fit bondir l'inspecteur. Imaginer que quelqu'un ait pu dormir pendant cette nuit d'alarme était ridicule. Penser que les domestiques étaient demeurés enfermés dans leur chambre pendant tout ce branle-bas l'était plus encore. En dehors de tout autre mobile, la seule curiosité les eût jetés à bas du lit !

Cependant ils avaient tous réintégré leur chambre

quand s'était calmée l'agitation. S'ils n'avaient point osé descendre, ils avaient dû se concerter, et Higgins aurait parié qu'un comité de défense s'était hâtivement organisé entre les membres du personnel pendant l'absence du policier.

— Qu'est devenu John Smith ?

— Il paraît qu'il ne s'est pas couché. L'agent qui faisait le guet auprès de sa maisonnette l'a entendu marcher toute la nuit. Il a certainement quelque idée dans la tête, ce John Smith.

— Croyez-vous qu'il parlera ?

Le chef de police secoua négativement la tête.

— Non, il ne parlera certainement pas.

— Et Gubbins ? a-t-on retrouvé ses traces ?

— Il a complètement disparu.

— Cela s'explique, remarqua l'inspecteur. Après la comédie qu'il a jouée sur la grève, il aura décampé prestement, grâce à son bateau. C'était le moyen le plus facile pour dépister les recherches. Il a dû accoster dans quelque crique inconnue, où ce sera le diable de le retrouver. Ce mystère Gubbins est assez troublant. Si l'homme a participé au meurtre du sergent Petter, dans quel but a-t-il prévenu la police ? Sa sécurité lui commandait de s'enfuir. Mais non ; au lieu de cela, il téléphona au commissariat de Seaport et revient sur le lieu du drame attendre l'arrivée des agents !

— En effet, dit le capitaine, il y a là une chose inexplicable. Mais peut-être espérait-il, par cela même, se mettre à l'abri des soupçons, ayant par avance calculé le moment où il s'échapperait.

— Non, car Gubbins ne m'a pas semblé avoir une vaste intelligence.

— Il peut manquer d'intelligence, mais être rusé.

Toutes ces conjectures ne satisfaisaient point l'inspecteur. De quelque côté qu'il se tournât, il n'obtenait aucun éclaircissement. Il était grand temps d'en finir s'il ne voulait pas devenir la risée de ses collègues de Scotland Yard.

Mécontent, il tira sa pipe de sa poche. Hélas ! il n'avait pas de tabac. La consolation d'une bonne pipe lui était même refusée !

— Il faut que j'aille à Seaport, dit-il en regardant le capitaine qui ne broncha pas. — Alors il répéta une seconde fois : Oui, il faut absolument que j'y aille.

— Vous voulez la voiture, je vois, fit le capitaine sur un ton moqueur. Vous pouvez la prendre, ajouta-t-il sans amabilité.

— Merci.

Higgins s'en fut aussitôt à la recherche d'un bureau de tabac. Il en trouva un aux environs de Seaport. En attendant la monnaie de son billet, il commença de bourrer sa pipe. Les violentes récriminations du marchand l'interrompirent.

— Qu'est-ce que c'est ? hurlait le débitant, je vais vous faire coffrer !

Et il mettait sous le nez de l'inspecteur le billet que celui-ci venait de lui donner.

Le billet était faux.

Higgins se rappela qu'il avait eu l'imprudence de garder sur lui, avec sa propre monnaie, les bil-

lets de banque trouvés dans le portefeuille de Michael Randall.

Il reprit le faux billet et ne fut point étonné que le marchand se mette à examiner de près, et à la loupe, le nouveau billet que donnait en paiement ce client douteux.

CHAPITRE XVI

LE RETOUR A LONDRES

L'inspecteur Higgins continua sa route jusqu'au poste de police de Seaport. Il eut la chance d'arriver au commissariat au moment même où l'on recevait pour lui un message de Scotland Yard.

La piste de Royal avait été retrouvée. L'inspecteur prit l'appareil des mains du téléphoniste :

— Allo ! ici Higgins. Qu'y a-t-il à propos de Royal ?

— Nous l'avons découvert, monsieur.

— Où cela ?

— A la Société de réforme et réhabilitation. Nos agents avaient toujours l'œil sur cette maison. Ce matin, Royal est venu au bureau de l'Association. Il y est resté fort peu de temps et, en sortant, il semblait très ennuyé.

Il y avait quelque chose d'incisif dans le ton de celui qui parlait ! Higgins en fut frappé.

— Du nouveau, n'est-ce pas ? fit-il laconiquement.

— J'ai recueilli des renseignements qui peuvent

éclairer l'affaire mystérieuse dont vous vous occupez.

— C'est bon. Je pars pour Londres. Redoublez de vigilance jusqu'à mon arrivée.

L'inspecteur Higgins prit l'express de l'après-midi. Le train, à son gré, n'allait pas assez vite, l'inaction lui était insupportable. Les réticences du détective en parlant de Royal lui causaient un malaise qu'il ne s'expliquait point. Qu'était-ce au juste que la Société de réforme et de réhabilitation ? Il se proposait d'aller sans retard visiter cette pseudo-charitable Association, sous le couvert de laquelle Michael Randall jouait à l'homme intègre, philanthrope généreux pilier de la Société !

A cette pensée, Higgins se mit à rire silencieusement. Cependant la notoriété dont jouissait le député, notoriété entretenue et exploitée à dessein, était un fait dûment établi... Que de tares se cachaient sous ce masque trompeur !

Un autre fait, non moins certain, c'était que Royal se trouvait plus ou moins mêlé au drame de Cliff House. L'inspecteur n'en doutait plus et cette certitude l'emplissait d'une vague mélancolie.

Puis, il y avait Baysworthy, cet être louche qui, plus d'une fois, avait dû frôler les galères ! Dans cette nuit du 20 mai, Baysworthy était entré à Cliff House aussi facilement qu'il le faisait sans doute chaque soir. Randall avait certainement reçu la visite de cet homme, qu'il attendait d'ailleurs, puisqu'il ne s'était pas déshabillé. Parbleu ! ce Baysworthy était son accolyte, son complice... Tou-

tefois, le député se méfiait du bonhomme, la lettre déposée à la banque en faisait foi.

Higgins présumait donc que, en cette nuit du mercredi, Randall avait ouvert lui-même le coffre-fort en présence de Baysworthy, et...

Le train entrait en gare. Un détective de Scotland Yard attendait l'inspecteur.

— Ah ! c'est vous, monsieur. Je vous salue. Henry Royal est revenu trois fois aujourd'hui aux bureaux de l'Association.

— Avait-il l'air soucieux ?

— Très soucieux. Après sa troisième visite, il est allé chez « Ned », et poussa ensuite jusqu'au « Pink Rat ».

— Avez-vous interrogé Ned ?

— Bien sûr. Aussitôt après le départ de Royal. Mais Ned m'a juré qu'il ne le connaissait pas.

— Pourquoi Royal est-il entré chez lui, alors ?

— Je suppose que Royal voulait se créer un alibi. Il était en sueur et tout essoufflé. Nous arriverons à le conduire à l'hallali.

— J'en doute... Henry Royal n'est pas d'une trempe ordinaire. Et « Pink Rat » ? qu'est-ce au juste ?

— C'est un cabaret de cinquième ordre. Je ne vois pas un gentleman comme Royal se fourvoyant dans une boîte pareille. C'est l'endroit où se réunissent les cabotins de bas étage. Nous pouvons y aller tout de suite, si vous le voulez, il est possible que Royal y retourne.

— L'idée est bonne. Allons-y.

« Pink Rat » n'était pas un établissement d'as-

pect engageant. On y entrait par un long couloir au fond duquel des marches d'escalier descendaient à une sorte de boyau où un énorme nègre montait la garde.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grogna ce cerbère.

L'inspecteur fit un signe d'intelligence au détective qui l'accompagnait.

— Nous devons rejoindre ici deux de nos amis.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta le nègre sur un ton menaçant.

Décidément, s'introduire dans cet antre, sans décliner sa qualité, était beaucoup plus compliqué que ne l'avaient cru les policiers.

Higgins gardait tout son calme, il fallait éviter une altercation qui eût fait échouer ses plans. Il mit la main à la poche et fit voir un billet.

La corruption n'est certes point autorisée légalement... mais pouvait-on vraiment considérer comme une tentative coupable de corruption le fait de donner à un noir un billet qui ne valait rien ? Higgins sourit intérieurement. Il n'avait pas le loisir de soumettre le cas à un casuiste éminent... Evidemment, mettre en circulation un billet faux...

Higgins prit le billet et le froissa entre ses doigts.

L'effet fut instantané. Dans la face d'ébène le blanc des yeux brilla d'un éclat cynique, les lèvres lippues grimacèrent un affreux sourire.

— Désolé, messieurs, bégaya le nègre, excusez-moi... je... je ne savais pas.

Il s'écarta pour permettre aux deux hommes d'entrer, mais sans avancer la main dans un geste

avide. D'ailleurs Higgins avait déjà remis le billet dans sa poche, et, se tournant vers le détective, il dit :

— C'est très bien, mon cher ami. Vous pouvez vous en aller.

— Mais...

— Oui, oui.

La voix autoritaire de l'inspecteur arrêta les protestations de son subordonné.

Higgins ajouta cependant :

— Vous reviendrez plus tard avec quelques compagnons, mais je préfère être seul maintenant.

— Alors !...

Le détective s'inclina. L'inspecteur lui serra la main avec une insistance significative.

Higgins pénétra dans la salle principale du « Pink Rat ». Il sentait le grand nègre sur ses talons. Cette méfiance lui déplut, mais il savait trop à quels risques il s'exposait s'il tournait seulement la tête. Il respira, plus confiant, lorsqu'il se fut assis, adossé à la muraille. On ne pourrait du moins l'attaquer par derrière. Il commanda un pot de bière.

La salle était très sombre, toute embuée de fumée. Higgins fut un long moment sans rien distinguer de précis. Non loin de lui des voix masculines échangeaient des répliques, il tendit l'oreille, mais les voix se turent. Peu à peu, ses yeux s'habituant à la pénombre, il promena autour de lui un regard curieux. Et tout à coup il aperçut Henry Royal, assis à l'autre extrémité de la salle.

Royal était seul. Que faisait-il dans ce sinistre

repaire s'il n'y était venu attiré par quelque rendez-vous ?

Et où était l'agent que Scotland Yard avait mis à ses trousses ?

Higgins finit pourtant par découvrir le policier, qui n'avait pas l'air très rassuré et, certes, n'eût pas mieux demandé que de prendre le large.

Royal ne bougeait toujours pas. Il devait se savoir espionné, et sans doute prenait-il un malin plaisir à prolonger le supplice de son suiveur. Higgins se demandait combien de temps durerait la farce, et commençait à perdre patience.

Enfin Royal se leva et traversa lentement la salle. Un sourire sardonique plissait ses lèvres et ses yeux pétillaient d'une malice bien connue de l'inspecteur.

Sur le seuil de la porte il s'arrêta et un individu, jusque-là invisible, vint aussitôt le rejoindre.

L'inspecteur faillit pousser un cri de surprise.

C'est que, dans le personnage qui venait de faire une apparition si brusque et si inattendue, il avait reconnu Winston, le maître d'hôtel de Cliff House.

CHAPITRE XVII

NOUVELLES PÉRIPÉTIES

Une conversation animée s'engagea entre Royal et Winston. L'inspecteur, qui suivait le jeu des physionomies, vit que Winston changeait de couleur comme s'il venait d'éprouver une vive émotion. Il aurait donné beaucoup pour savoir le sujet d'entretien.

Comment Winston pouvait-il être à Londres et que faisait-il en ce lieu ? Quelle aventure l'avait amené là ? Cette taverne semblait plus que louche. Il existait certainement une étroite corrélation entre sa clientèle et les faux billets de dix shillings. L'attitude du nègre s'était tellement modifiée rien qu'à la vue de ce talisman ! Ce devait être un signe de ralliement, une sorte de mot de passe, un Sésame ouvrant la porte du « Pink Rat ».

Royal revint dans la salle. Il appela un serveur et demanda sa note.

L'inspecteur Higgins en profita pour se couler vers la sortie. L'aurore s'annonçait déjà ; une ligne blanchâtre barrait l'horizon où s'effilochaient de légers flocons brumeux.

Royal et Winston quittèrent le cabaret. L'inspecteur les guettait de l'autre côté de la rue. Il se disposait à les suivre lorsqu'il remarqua qu'il n'était pas seul à s'intéresser aux allées et venues des deux hommes. Une silhouette trapue se détacha d'une porte voisine et se glissa prudemment à leur suite.

Higgins, tout d'abord, crut à la discrète intervention d'un envoyé de Scotland Yard. Mais très vite il se rendit compte que ce n'était pas un policier !

Henry Royal et Winston s'arrêtèrent. Ils échangèrent encore quelques mots, puis se séparèrent.

Pour Higgins, l'instant fut presque tragique. Lequel des deux hommes fallait-il suivre ? Royal ou le maître d'hôtel ? Il fallait opter sur-le-champ... Mais, avant même qu'il eût pris une décision, Royal avait disparu.

Winston tourna à droite et la sombre silhouette le suivit. L'inspecteur prit la même direction, mais, lorsqu'il fut au coin de la rue, il ne vit plus personne. Où donc étaient passés les deux hommes ? Etaient-ce des complices allant de compagnie accomplir quelque mauvais coup ?

Higgins poursuivit son chemin, fouillant l'obscurité d'un regard aigu.

Soudain, un cri de détresse traversa la nuit. Le policier se précipita vers l'endroit d'où était parti cet appel angoissé.

A quelque vingt mètres en avant, il aperçut les deux hommes qu'il avait perdus de vue. Winston, tombé sur le dos, se débattait désespérément,

l'autre individu, à genoux sur la poitrine du vaincu, lui serrait le cou entre ses mains crispées.

Higgins lança un cri formidable.

Il y eut un remous dans l'ombre ; le vainqueur se redressa et s'enfuit précipitamment.

L'inspecteur arrivait sur le lieu du combat. Winston, immobile, semblait privé de vie.

Higgins dirigea sur le visage du malheureux le rayon de sa lampe électrique.

— Ah ! par exemple ! s'exclama-t-il.

Cet homme n'était pas Winston, mais un individu qui lui ressemblait étrangement. Le défectueux éclairage du « Pink Rat » était cause de la méprise.

Sans perdre une seconde, Higgins s'élança à la poursuite du fuyard. Il tira son sifflet, le porta à ses lèvres.

Mais le sifflet s'échappa de ses doigts.

Ses genoux fléchirent et il s'affaissa comme une masse.

.....

— Hé bien ! Que faites-vous là ? Allons, debout !

Higgins entendit vaguement cet ordre impératif. Il ouvrit les yeux, mais les referma aussitôt, aveuglé par les rayons d'une intense lumière. Sa tête était douloureuse, il se sentait malade.

— Ivre, n'est-ce pas ?

L'inspecteur essaya encore de regarder autour de lui. Il distingua un uniforme et un bras au bout duquel se balançait un fanal.

— Ivre ?

La voix répéta le mot avec mépris. Et tout de suite jaillit une exclamation de surprise.

— Mais c'est l'inspecteur Higgins ? Que s'est-il donc passé, chef ? J'étais justement à votre recherche.

Higgins tâcha de se mettre sur son séant. Il y réussit non sans peine et se prit la tête à deux mains. Ses pensées étaient confuses. Il revoyait dans un brouillard la lutte où avait succombé Winston. Mais était-ce Winston, ou son double ? Higgins se rappelait avoir bu de la bière. Certainement on y avait mis un narcotique. Etait-ce Royal, qui, l'ayant reconnu, avait fait mettre la drogue dans son verre, une drogue puissante, mais dont l'effet n'était pas instantané.

L'inspecteur gémit et, dans un douloureux effort, se mit debout, mais il tituba et retomba dans les bras du policier.

— Avez-vous trouvé un cadavre tout près d'ici ? demanda-t-il.

La question stupéfia l'autre, il crut que son chef divaguait.

— Non, inspecteur.

— Où sommes-nous ?

— Dans la rue, à quelque distance du « Pink Rat ».

Ah ! oui, c'était cela. Cependant, le sosie du maître d'hôtel avait bel et bien disparu. Quelqu'un était venu à son secours et l'avait emporté, qu'il fût mort ou vivant. L'évanouissement de l'inspecteur avait laissé le champ libre.

Mais, au fait, quelle heure était-il ?

Higgins chercha sa montre et ne la trouva plus. Ses poches étaient délestées de tout leur contenu... Quelque bandit l'avait détroussé pendant qu'il était sans connaissance. Et cela n'était point l'œuvre de Royal.

L'inspecteur Higgins se redressa, comme galvanisé.

— Allons, dit-il, vite au « Pink Rat ».

La taverne était cernée par la police. Higgins et son compagnon pénétrèrent dans la salle principale. A la vue de Higgins, l'inspecteur Dryan eut un cri de joie.

— Ah ! mon pauvre ami, vous nous avez fait une rude peur ! Enfin, je vous retrouve, mais quelle histoire ! En patrouillant dans ce quartier mal famé, pour vous prêter main-forte, nous avons fait une rafle importante. Le butin principal a été capturé dans ce cabaret borgne.

— Je voudrais voir ces gens-là, dit Higgins.

— Tenez-vous tranquille pour le moment, conseilla Dryan. Vous êtes encore malade.

Mais, devant l'insistance de son collègue, Dryan ne fit plus d'objection. Ils entrèrent dans le bureau où un sergent procédait aux interrogatoires.

Le patron du « Pink Rat » fulminait contre l'arbitraire d'une telle mesure. C'était un procédé abominable que de violer ainsi, sans motif, la maison d'un honnête commerçant qui gagnait sa vie sans faire de tort à personne.

— Taisez-vous, ordonna le sergent. Montrez-moi vos pièces d'identité. Faites voir ce portefeuille.

Le portefeuille fut vidé. Un bruit de monnaie tinta

sur la table en même temps que s'éparpillèrent des billets de banque falsifiés.

L'homme verdit.

Higgins alla donner quelques instructions à l'agent qui gardait la sortie et celui-ci, pourvu de consignes sévères, ferma immédiatement la porte.

Ensuite, l'inspecteur s'approcha de l'homme écroulé sur une chaise.

— Vous êtes sous mandat d'arrêt, annonça-t-il tranquillement.

Le coquin se rebiffa. Sa peur se mua en une sombre fureur.

— Vous n'avez pas le droit de m'arrêter. Je ne sais rien au sujet de ces faux billets, je...

— Qui vous a parlé de faux billets ? Y a-t-il donc quelque histoire là-dessous ?

Et l'inspecteur Higgins, jusque-là d'humeur sombre, ébaucha un sourire de satisfaction.

Trois autres individus, possesseurs de semblables billets, furent gardés à la disposition de la police, en dépit de leur protestations.

— Vous voyez, Higgins, la rafle n'a pas été une opération inutile. Cela vous venge un peu de votre mésaventure, dit Dryan.

Il y eut un silence.

— Maintenant, je repars, déclara l'inspecteur.

Dryan hocha la tête.

— Attention, Higgins, prenez garde à vous.

CHAPITRE XVIII

PREMIER SUCCÈS

L'inspecteur Higgins rôda pendant deux heures aux alentours de Mansion House, avec l'espoir que Royal regagnerait sa demeure.

Son attente fut inutile, et, désappointé, il résolut de reprendre le chemin de Cliff House.

On avait retrouvé, dans une poubelle, non loin du « Pink Rat », ses papiers et ses clés. Bien entendu, le voleur avait gardé la montre et le porte-monnaie.

Sitôt de retour à Cliff House, Higgins fit comparaître devant lui le maître d'hôtel, Winston.

— Que savez-vous au sujet d'Henry Royal ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Winston parut surpris et réfléchit un instant, comme s'il rassemblait ses souvenirs.

— Henry Royal !... ce nom ne m'est pas inconnu. J'ai dû l'entendre prononcer quelque part.

— Vous le connaissez, affirma l'inspecteur.

— Mais non, je vous l'assure.

— J'ai d'excellentes raisons pour croire le contraire.

— Vous faites erreur, monsieur, dit Winston,

qui semblait de plus en plus surpris. Je ne l'ai jamais vu.

— Vous l'avez vu au moins une fois, insista brusquement Higgins.

— Quand donc, je vous prie, monsieur ?

— Quand il est entré à deux heures du matin dans le bureau où Randall fut assassiné.

— Vous m'étonnez, riposta Winston. Je croyais que la police ignorait l'identité de l'agresseur de Mr. Randall. Quoi qu'il en soit, je n'ai vu qu'une jambe de cet étrange visiteur, et...

— Alors, vous persistez à dire que vous ne connaissez pas Henry Royal ?

— Je regrette de ne pouvoir dire le contraire, monsieur.

Une courte flamme passa dans les yeux de Winston et un demi-sourire se joua sur sa face de renard.

Higgins fronça les sourcils. Ce ton moqueur était insultant. Il demanda brusquement :

— Avez-vous un frère ?

— Non.

Mais Winston n'avait pu se défendre d'un brusque tressaillement que l'inspecteur enregistra pour un aveu.

— Un frère qui serait l'ami de ce Royal ? répéta Higgins comme s'il n'avait pas entendu la réponse.

— Puisque je n'ai pas de frère, la question n'a aucun sens.

— Alors, tant mieux. L'homme qui a été étranglé ce matin ne vous touche en rien.

— E... e.... étranglé ?

Le sang-froid de Winston l'avait quitté. Il semblait défaillir d'émotion et de stupeur à la fois.

— Oui... et probablement mort à présent, compléta Higgins avec brutalité.

— Eh bien !... j'ai un ami qui, en effet, me ressemble beaucoup et...

L'inspecteur voulut encourager ce commencement de franchise.

— Un cousin, peut-être, suggéra-t-il.

— Oui, oui...

— Et ce cousin connaissait-il Henry Royal ?

Il y eut un long silence.

— Henry Royal n'aurait pas commis un acte semblable, dit Winston avec conviction.

Puis, flairant un piège dans l'annonce de cette prétendue mort, il recouvra son calme. Lorsqu'il regarda l'inspecteur, son visage était sans expression.

Higgins n'eut pas l'air de remarquer ce changement.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il.

— Henry Royal est un gentleman.

Nulle ironie dans cette affirmation. Il y avait, évidemment, quelque chose chez Henry Royal qui l'élevait au-dessus du niveau des malfaiteurs ordinaires. Son caractère chevaleresque lui créait un souverain prestige dans les milieux interlopes où l'entraînaient les hasards de sa vie aventureuse.

— Beaucoup de bandits apparaissent sous de tels dehors, observa Higgins, jusqu'au moment où l'on découvre ce qu'ils sont en réalité.

Winston sourit, et ne répliqua rien. C'était un

sourire confiant, dénotant une foi invincible dans la supériorité de celui qu'il admirait.

— C'est bien, dit Higgins. Vous pouvez vous en aller. — Et un remords de conscience lui fit ajouter : L'homme n'est peut-être pas mort. Au fait, je ne sais ni son nom, ni celui de son agresseur.

Winston, le visage tout à coup durci, attacha sur l'inspecteur un long regard, puis il dit calmement :

— Merci, monsieur, merci.

Ainsi l'homme que Royal avait rencontré au « Pink Rat » était le frère de Winston.

Higgins n'en avait pas une preuve infaillible, mais il fallait convenir que cette conjoncture semblait plausible.

Malheureusement, réelle ou imaginaire, cette parenté n'éclairait d'aucune lumière le meurtre de Randall, et encore moins la fin tragique du pauvre Petter.

La mort du sergent était entourée d'un réseau de mystère inextricable.

Parti à la recherche de John Smith, qu'il devait rencontrer dans le jardin, Petter, selon toute vraisemblance, était resté dans les limites de la propriété. Peut-être était-il allé jusqu'à la maisonnette du jardinier. Mais cette maisonnette était située à la lisière du parc et la mer était fort loin. Quelle nécessité pour lui de se diriger vers la falaise ? D'ailleurs, pour aller de ce côté, sans passer par la grille d'entrée, il lui aurait fallu escalader le mur de clôture. Etrange fantaisie ! A moins qu'il ne se fût lancé dans une course éperdue à la pour-

suite d'un fuyard... l'assassin de Randall, peut-être. Mais tout cela n'était que des « si » et des « peut-être ». Il était inutile d'émettre sur les causes de cette mort des suppositions qui ne servaient à rien.

Une grosse voix interrompit les méditations de l'inspecteur.

— Ah ! vous êtes là, Higgins, je vous apporte ceci.

C'était le capitaine Sanderstead.

Higgins se leva, lui souhaita le bonjour et lui prit des mains un volumineux rouleau de papier.

— C'est le plan de cette infernale maison, poursuivit le chef de police. Je l'ai relevé avec l'aide de mes officiers. Vous aurez de la chance si vous y reconnaissez quelque chose. J'ai pu seulement observer que chaque mur de base a, pour le moins, trois ou quatre pieds d'épaisseur. Il y a également le plan du jardin. Nous avons perdu à ce travail des heures et des heures. Il n'existe aucun vestige de passage secret.

— On m'a dit que Randall habitait la maison depuis... ?

— Depuis une dizaine d'années environ.

— Par conséquent, il n'a pas dû y apporter grand changement.

— Non seulement il n'a rien modifié, mais encore il n'a rien fait restaurer, assura Sanderstead.

— Le notaire qui a vendu à Randall cette propriété doit bien posséder un plan de la maison ?

— J'y ai pensé. J'ai téléphoné à Knape et Cie qui se sont occupés de la vente. On m'a répondu n'avoir rien de ce genre.

— A-t-on des renseignements sur le précédent propriétaire de Cliff House ?

— Il devint fou et mourut dans un asile d'aliénés. La maison est demeurée sans propriétaire pendant des années. Elle fut vendue par un jugement du tribunal, et c'est Randall qui en a été l'acquéreur.

— Très bien.

La conversation tomba. Higgins réfléchissait.

Ainsi, le précédent propriétaire de Cliff House était un fou... Cela pouvait expliquer bien des choses.

L'inspecteur passa une après-midi mouvementée, à la recherche d'indications plus précises concernant ce fou. Il fit une halte à l'étude Knape et Cie, téléphona à Londres, bavarda avec les vieillards de Seaport et de Cliff Hights, et visita même deux hôpitaux et un asile d'aliénés.

Quand vint le soir, il dut s'avouer que les heures consacrées à cette enquête avaient été des heures perdues.

Il n'avait appris rien de plus que les renseignements recueillis par Sanderstead, sinon que le précédent propriétaire s'appelait Nathanaël Zebstone. Ce malheureux dément, après une affreuse existence, était mort sans héritier, et sa fortune était revenue à la Couronne.

Pendant ce temps, Scotland Yard avait déployé beaucoup d'activité pour retrouver les traces du pseudo-frère de Winston.

On avait interrogé à tour de rôle les médecins et les pharmaciens du quartier de « Pink Rat »,

ni les uns ni les autres n'avaient eu à s'occuper d'un cas de strangulation.

D'autre part, le hasard avait mis l'inspecteur Dryan sur la piste d'une bande de malfaiteurs, habitués du « Pink Rat ». Ces bandits détenaient tous des billets de banque falsifiés, mais, avec une volonté tenace de ne point compromettre leurs complices, ils se retranchaient dans un mutisme obstiné.

Higgins pouvait conclure que Cliff House était le centre très actif où se fabriquait de la fausse monnaie. Mais cette certitude ne le menait pas loin.

L'inspecteur, assez découragé, se promenait de long en large dans la bibliothèque, lorsqu'il se souvint d'un détail : la clé restée sur la porte de l'armoire, derrière les faux rayons de la galerie.

L'inspecteur recommença l'escalade du balcon. Il trouva sans peine l'armoire et la clé faussée. Il y avait certainement à Cliff House une serrure à laquelle s'adaptait cette clé, mais laquelle ?

Seigneur ! Mais, parmi les trois clés trouvées sur Michael Randall, il y en avait une d'un calibre semblable à celle-ci, et c'était justement la clé qui ouvrait le tiroir secret du coffre-fort.

Rien d'impossible qu'elle ne fût utilisée pour une double fin.

« Procédons avec méthode, se dit Higgins. Avant-hier, au cours de la nuit, Baysworthy, de même que son agresseur, sont entrés à Cliff House sans être vus. Ils avaient donc, l'un et l'autre, une clé ouvrant une porte extérieure, une porte que Sanderstead n'a pas remarquée et qui ne figure pas

sur son plan... Il s'agissait de découvrir cette porte. Ce serait difficile, mais avec un peu de chance... »

L'inspecteur Higgins ouvrit la fenêtre. La nuit était venue, une nuit sombre, sans étoiles. L'obscurité ne faciliterait pas les recherches.

Higgins descendit au jardin et fit le tour de la maison. La façade nord donnait sur un terrain inculte. Les murs, de ce côté, disparaissaient sous un épais rideau de lierre.

Cette particularité attira l'attention de l'inspecteur. Après avoir vérifié si personne ne l'épiait, il entreprit de patientes investigations. Enfin, à vingt-cinq pieds au delà du premier contrefort, il tomba en arrêt sur une petite porte que le lierre recouvrait entièrement et qui était si bien dissimulée qu'on ne pouvait, à première vue, en soupçonner l'existence.

La difficulté était de découvrir la serrure. Higgins y parvint enfin et la clé introduite dans la serrure fonctionna.

La villa de la Falaise avait cédé l'un de ses secrets !

L'inspecteur, joyeux de ce succès, poussa le battant, mais, au même instant, un objet dur, comme projeté par un ressort invisible, le frappa en pleine mâchoire.

Derrière lui la porte se referma, lui coupant toute retraite.

CHAPITRE XIX

LE PÊCHEUR EST RETROUVÉ

L'inspecteur Higgins se remettait lentement du choc qui l'avait étourdi. Il ignorait qui ou quoi l'avait frappé. Il ne retrouvait plus sa lampe électrique, il avait dû la laisser tomber au moment où il avait reçu le coup. Autour de lui, l'ombre était épaisse, angoissante... Il avait la sensation d'être emmuré dans une étroite prison.

Par bonheur, il avait des allumettes. Il en frotta successivement deux ou trois et leur fugitive lueur lui permit d'apercevoir quelques marches d'escalier.

S'aidant de ses mains comme un aveugle cherchant à tâtons sa route, Higgins gravit les degrés de pierre, puis s'arrêta. Sa mâchoire meurtrie lui faisait très mal, mais il avait reconquis son sang-froid.

De nouveau, il flamba une allumette et distingua confusément une sorte de boyau s'enfonçant dans le noir. Ce passage, à n'en pas douter, aboutissait à l'intérieur de la maison.

Higgins s'y engagea. Il avançait avec précaution, sondant le sol et les murs. Il atteignit enfin l'extré-

mité du couloir et se trouva devant un porte fermée. L'inspecteur n'avait plus sa clé, mais il entreprit d'enfoncer l'obstacle à coups de pied. Il y eut un craquement de bon augure et son pied droit passa au travers de la boiserie. Immédiatement, il se sentit pris par des pinces d'acier.

— Au large ! jura Higgins.

— Résistance inutile ! gronda une voix que l'inspecteur reconnut aussitôt.

Il eut un soupir de délivrance.

— Doucement, agent. C'est moi, l'inspecteur Higgins.

— Ah ! c'est vous, monsieur !... Mais où êtes-vous ? comment avez-vous pu faire un trou dans ce mur ?

— C'est une porte, tâchez de l'ouvrir.

— Je ne vois rien. Il y a là seulement un tableau que vous avez défoncé.

— Cherchez bien, et donnez-moi un coup d'épaule.

— Oh ! hardi, chef ! j'ai trouvé.

Sous les assauts conjugués, le panneau fut démoli et, tout à coup, émergeant de la cuirasse d'un chevalier, apparut l'inspecteur Higgins. L'agent ne put réprimer un éclat de rire. Higgins ne s'en formalisa point, se rendant compte du côté comique de cette évasion.

Ce secret, mis à jour, était la véritable clé de voûte d'un mystère jusqu'alors impénétrable. Maintenant, l'affaire marcherait rondement.

Higgins reconnaissait cette galerie de tableaux, il y était passé à plusieurs reprises, accompagné

du capitaine Sanderstead, la nuit où Baysworthy avait été attaqué.

— Dites-moi, agent, que faisiez-vous par ici ? Aviez-vous entendu la sonnerie du studio ?

— Non, monsieur, je faisais une ronde, et j'ai entendu du bruit derrière cette peinture. Mais que vous est-il arrivé ?

L'inspecteur ne répondit pas et se dirigea en hâte vers la bibliothèque où s'élevait la sonnerie du téléphone.

— Est-ce vous, Higgy ? Beaucoup à faire ? interrogea l'inspecteur Dryan.

— Non, répondit Higgins, car il savait bien que c'était la réponse désirée.

— Eh bien ! six nouveaux faux billets ont été trouvés à Danecoast, petit village à un mille de Seaport. Puisque vous êtes sur place, vous pourriez peut-être faire un tour de ce côté.

— Entendu. Et dans quelle maison ?

— Chez un fabricant de bateaux, nommé Pontings. Ne regardez pas à la dépense, vous savez.

— C'est bien. Et ne voyez-vous pas encore autre chose que je pourrais faire par ici ?

— Non, au revoir.

Dryan raccrocha. S'il s'était rendu compte du ton sarcastique de son collègue, il avait eu le bon esprit de n'en rien laisser paraître.

Quinze minutes plus tard, l'auto du commissariat déposait Higgins devant l'atelier du fabricant de bateaux. Mr. Pontings n'était pas couché.

Comme il avait déjà raconté deux fois son histoire à la police locale, il montra quelque lassitude

à refaire ce récit, d'ailleurs très simple : Mr. Pontings avait accepté six billets de dix shillings en paiement d'une facture de trois pounds.

L'aubergiste du pays ayant refusé ces billets qu'il déclarait suspects, Mr. Pontings était allé faire sa déposition à la police. Il ne savait rien de plus. Un gamin, assurément un commissionnaire, était entré dans sa boutique et lui avait acheté un câble et un crochet.

Mr. Pontings, à ce point de son récit, s'interrompit, mais Higgins n'eut pas grand mal à lui faire avouer que ce gamin était le fils d'un certain Mr. Sweeting.

Mr. Sweeting jura qu'il ignorait tout. Higgins ordonna de faire comparaître le gamin. Celui-ci fut tiré du lit et amené, séance tenante, devant l'inspecteur.

Le fils de Mr. Sweeting déplia fièrement un billet de dix shillings et précisa qu'un marin le lui avait remis pour prix de sa course chez Mr. Pontings. C'était le seul renseignement qu'il pouvait donner.

Il était minuit. L'inspecteur alla faire un tour au bord de la mer pour essayer de joindre tous les fils de l'histoire. Danecoast était un petit port étranglé dans sa crique ; plusieurs barques étaient rangées sur le rivage ; à cette heure, les pêcheurs avaient regagné leur demeure et l'endroit était désert.

Higgins s'apprêtait à repartir lorsque le vent lui apporta une odeur de tabac. Quelqu'un fumait dans les parages. L'inspecteur fut ainsi conduit der-

rière les bâtiments de la Hamburg's Line. Un homme, en effet, se tenait là. Higgins marcha vers lui et l'interpella ; l'homme prit la fuite, mais il fut bientôt rejoint.

— Eh ! eh ! mais n'est-ce pas Mr. Gubbins ?

L'homme essaya de s'échapper. Higgins l'empoigna rudement et le conduisit au bureau de police. La capture était d'importance.

Le jeune Sweeting, appelé en confrontation, identifia sans hésitation le généreux donateur du billet de dix shillings.

Gubbins semblait effaré comme un enfant pris en faute. Depuis le soir de sa disparition, il avait laissé croître sa barbe, dans le dessein sans doute de se rendre méconnaissable.

— Gubbins, qu'avez-vous à répondre ? demanda l'inspecteur.

L'homme garda un silence obstiné ! Il semblait terrifié. Higgins le mena au commissariat de Seaport, où se trouvait le capitaine Sanderstead.

— Videz vos poches ! ordonna l'inspecteur au pêcheur.

D'un air sournois, ce dernier s'exécuta. Et sur le bureau du chef de police vinrent s'entasser, pêle-mêle, des pièces de monnaie, un couteau, une vieille pipe, un paquet de tabac, une boîte d'allumettes, un mouchoir déchiré, de l'étoupe et des fragments de plomb.

— Est-ce tout ? demanda brusquement l'inspecteur.

— Oui, dit le pêcheur sans lever les yeux.

— Très bien. A présent, ne bougez plus.

Higgins promena ses mains sur la poitrine du bonhomme et commanda :

— Enlevez votre chandail.

— Pourquoi ?

— M'avez-vous entendu ?

Gubbins enleva son chandail que l'inspecteur examina.

— Et maintenant, enlevez-moi ce tricot.

L'homme obéit encore de mauvaise grâce. Une liasse de billets tomba par terre.

— Très bien, dit Higgins en comptant vingt billets, tous de contrefaçon. A présent, Gubbins, vous avez à nous fournir une petite explication.

Le pêcheur tenait son béret entre ses doigts tremblants, et regardait fixement le sol. Sa réponse ne vint point. Higgins jeta un coup d'œil à la pendule. Une heure et demie ! Peut-être valait-il mieux laisser cet homme reprendre ses esprits et le mettre au cachot, en attendant le lever du jour...

Mais tout à coup Gubbins releva le front.

— Comment m'avez-vous pris ? demanda-t-il.

— Par les billets.

L'homme eut un ricanement et secoua sa grosse tête en signe d'incrédulité.

— Il y a des millions de billets en circulation. Vous ne pouviez pas savoir que j'en avais sur moi. Et puis que j'aie des billets ou que je n'en aie pas, cela ne regarde pas la police.

— Cela regarde si bien la police que je vous arrête pour trafic de fausse monnaie.

— Quoi ?

— Ces billets sont faux.

Gubbins ouvrit la bouche et la referma à plusieurs reprises comme si l'air lui manquait. Ensuite il proféra une grossière imprécation qui traduisit pleinement sa stupéfaction et sa déconvenue.

Higgins attendit un instant, puis il insinua :

— Maintenant, Gubbins, peut-être pourriez-vous nous donner quelques explications ?

CHAPITRE XX

UNE CHAMBRE A SURPRISE

L'inspecteur Higgins essayait de discerner les pensées du pêcheur.

La surprise de celui-ci n'avait pas été simulée, il était en proie à une vive agitation. Allait-il parler ?

Sur une nouvelle invitation, il s'y décida. Son récit, débité entre les dents, haché d'hésitations, confirmait en partie ses précédentes déclarations.

Gubbins n'avait pas menti en affirmant qu'il avait été témoin de la chute vertigineuse du sergent Petter. Il l'avait vu rouler sur le flanc de la falaise et avait couru vers le lieu de l'accident. Se rendant compte de l'inanité des secours, il avait téléphoné à la police, puis il était retourné auprès du cadavre.

C'est alors que s'étaient réveillés en lui les instincts du ramasseur d'épaves. L'homme était mort. Prendre l'argent d'un mort est autre chose que de voler un vivant. Personne ne le saurait jamais...

Et Gubbins avait commencé de fouiller le cadavre. L'arrivée de la police avait interrompu sa macabre besogne au moment où il venait de s'emparer d'un paquet de billets...

Higgins avait écouté attentivement ce récit.

Lorsque l'homme eut terminé, il lui dit simplement :

— C'est bien. Vous pouvez vous en aller.

— Vrai ?

— Oui, mais n'allez pas loin. Nous pouvons encore avoir besoin de vous.

Gubbins, sans en entendre davantage, s'élança au dehors.

— Est-ce raisonnable ? remarqua le capitaine Sanderstead, dès que l'homme eut quitté le bureau.

— Mais oui. Le pauvre diable ! son histoire m'attriste.

— C'est pourtant un voleur, un détrousseur de cadavres !

— La faute est grave, sans doute, mais Gubbins n'a ni votre mentalité, ni la mienne. C'est un sauvage et il raisonne comme un sauvage. Voilà pourquoi son acte apparaît excusable. Mais il y a une chose qui m'a frappé dans ses déclarations.

— Laquelle ?

— Les faux billets trouvés sur Petter.

— Pour moi, repartit Sanderstead, je doute de l'exactitude de cette version. Gubbins n'a pas trouvé ces billets sur le sergent Petter.

— Pourquoi pas ?

Le débat prit fin sur cette énigmatique réflexion. Il était deux heures du matin. Higgins songea à prendre quelque repos. On lui offrit une chambre au commissariat même de Seaport et il fut heureux d'y trouver un lit à peu près confortable.

L'inspecteur s'éveilla avec le jour, courbaturé, fatigué, mais lassé surtout d'avoir échafaudé tant de

conclusions sans cesse enregistrées comme de nouveaux échecs. Il fallait en finir.

La nuit dernière, quelqu'un avait dû s'introduire à Cliff House par l'issue secrète. Dans quel but ? L'homme était-il ressorti dès l'apparition de l'inspecteur, ou bien, poursuivant son dessein, était-il entré dans la maison? Dans ce cas, il pouvait encore y être caché. Une perquisition s'imposait.

A aucun moment la sonnerie d'alarme n'avait signalé sa présence. L'homme était donc un habitué des lieux. Pourtant les dispositions prises pour la garde du domaine étaient maintenues dans toute leur rigueur. Pouvait-on franchir l'enceinte du parc à l'insu des sentinelles ? Higgins voulut tenter cette expérience.

Coupant à travers bois, il se dirigea vers le nord. De ce côté, la propriété n'était pas murée, mais clôturée d'une haie vive qui, de prime abord, ne présentait aucune solution de continuité. L'inspecteur longea cette haie et finit par découvrir une trouée à peu près invisible. C'était là le passage utilisé par les mystérieux visiteurs nocturnes de Cliff House !

En se baissant, et malgré sa forte carrure, Higgins put se glisser à travers la brèche.

A l'extrémité d'un bouquet d'arbustes était placé le fameux signal avertisseur. L'inspecteur fit un crochet pour l'éviter et aperçut la sentinelle qui contournait la maison. Tromper sa vigilance ne fut qu'un jeu. Higgins déboucha dans l'allée principale, et alors se montra.

— Bonjour, agent.

— Bonjour, monsieur, répondit ce dernier, ahuri,

se demandant si l'inspecteur était tombé du ciel.

— Est-il entré quelqu'un ? N'avez-vous rien remarqué ?

— Rien, monsieur.

— Votre garde va-t-elle bientôt prendre fin ?

— A sept heures.

Higgins entra dans le hall et rencontra le policier qui l'avait aidé au cours de la nuit à sortir du passage secret.

— J'espère qu'il n'y a pas eu d'autre alerte ? dit-il.

— Non, inspecteur. Cependant, je dois vous aviser que, après votre départ avec l'auto, Winston est descendu pour voir ce qui avait occasionné le vacarme. Il s'est montré bien contrarié de la destruction du tableau.

— Simple truc. C'est un malin. Il est nécessaire que je l'interroge. A quelle heure prend-il son service ?

— Il ne tardera pas, c'est l'heure où il descend chaque matin.

— Bon. Je vais déjeuner en l'attendant.

Il était sept heures et demie quand Winston parut. A la vue de l'inspecteur, il eut un instinctif recul.

— Eh bien! Winston, comment allez-vous ? s'enquit Higgins.

— Mais... bien, monsieur.

Le visage du maître d'hôtel était blafard. Il jeta un coup d'œil furtif autour de la pièce, en évitant de rencontrer le regard du détective.

— Vous auriez besoin de vous reposer un peu,

vous semblez fatigué, dit Higgins avec bienveillance.

— Non, monsieur, mais je voudrais aller à Londres. Une affaire pressante m'y appelle.

— Vraiment ?

— Oui, et je pense que vous voudrez bien m'autoriser à faire ce voyage.

— Qui parle de vous en empêcher ? dit l'inspecteur. Je voudrais seulement savoir pourquoi vous avez besoin d'aller à Londres ?

L'agitation du maître d'hôtel était de plus en plus marquée ; la réponse d'Higgins l'avait fait changer de couleur.

— Je dois voir un médecin, expliqua-t-il.

— Etes-vous souffrant ?

Winston s'avança et saisit le détective par les revers de son paletot ; une telle détresse se lisait dans ses yeux qu'Higgins en fut un moment apitoyé.

— Je jure, par ce que j'ai de plus sacré, que je reviendrai.

L'inspecteur était impressionné par l'accent de sincérité de Winston, mais il avait tant de fois constaté la duplicité de pareils serments que la méfiance l'emporta sur la pitié.

— Peut-être pourrions-nous faire le voyage ensemble ? suggéra-t-il.

— Non, je dois être seul... Laissez-moi partir, monsieur, c'est urgent, très urgent. Que faut-il dire ou faire pour vous convaincre de ma sincérité ?

— Mais rien ne presse, dit l'inspecteur. Le train ne part que dans deux heures. D'ici là, j'aurai réfléchi. Pour le moment, je vais explorer les celliers,

puis j'irai faire un tour du côté de la porte secrète que j'ai découverte cette nuit.

L'inspecteur quitta l'office, mais non point pour aller visiter les celliers. Il bondit sur l'escalier et monta jusqu'à la chambre de Winston.

A quelle cause attribuer l'agitation du maître d'hôtel ? Il n'avait reçu ni lettre officielle, ni message téléphonique.

Cependant, dans une maison aussi extraordinaire, Higgins n'aurait pas été surpris qu'il y eût un téléphone dissimulé en quelque recoin, peut-être même un jeu de signaux lumineux. Cette dernière hypothèse était plausible.

Sur le second palier, au fond du corridor, il y avait une fenêtre par laquelle la lumière matinale entrait à flot. Le linoléum du parquet, vivement éclairé, était si brillant qu'on aurait pu s'y mirer. Mais sur cette surface polie se détachaient nettement les empreintes laissées par des semelles humides.

Higgins ouvrit la fenêtre. Il n'avait pas plu de toute la nuit. Mais la rosée avait dû être abondante, car les pelouses scintillaient encore de mille gouttelettes. L'inspecteur se pencha et tout de suite il remarqua, placés à intervalles réguliers, des crampons qui partaient de la fenêtre et se perdaient dans le lierre à quelques pas du sol. Evidemment, ces crampons n'étaient pas visibles d'en bas, grâce au lierre qui couvrait la muraille. Ils étaient disposés de telle façon qu'ils pouvaient servir d'échelons pour une fuite rapide, si la nécessité s'en imposait. Randall avait paré aux éventualités de tous genres !

Higgins examina de nouveau le parquet. Les empreintes semblaient correspondre aux empreintes relevées dans les plates-bandes du jardin. Un fait certain : un visiteur était entré dans la maison par cette fenêtre.

A pas de loup, Higgins suivit le corridor, mais en se tenant sur ses gardes, car il n'avait pas envie de recevoir un autre coup dans la mâchoire.

Devant la chambre de Winston, Higgins s'arrêta et tendit l'oreille. Aucun bruit. Il tourna lentement la poignée... la porte n'était pas verrouillée. Il entra. La pièce était vide. L'inspecteur renifla. Quel tabac fumait donc Winston ? L'odeur en était bizarre.

Dans le foyer de la cheminée une cigarette, à peine entamée, achevait de se consumer. Higgins vit tout cela d'un coup d'œil rapide. Pas d'armoire, ni de bahut ; seulement un placard qui devait servir de penderie. Là était le danger. L'inspecteur évalua exactement le risque à courir et l'accepta bravement. Il s'approcha du placard suspect et colla son oreille contre la fente de la porte.

Silence absolu.

Des moments passèrent. Higgins écoutait toujours... Il lui sembla soudain entendre un souffle imperceptible et, au même instant, le battant s'entr'ouvrit. Plus prompt que l'éclair, Higgins se jeta sur une énorme masse humaine et l'abattit à ses pieds.

C'était le colosse noir du « Pink Rat ».

Le nègre, terrifié, n'opposa pas de résistance.

CHAPITRE XXI

CUISANTE DÉCONVENUE

La frayeur du nègre se dissipait peu à peu. Il regarda l'inspecteur et sur sa face, en même temps que la ruse, se peignit une obséquieuse soumission. Rien qu'à observer l'expression de ce visage, Higgins se rendit compte que le nègre l'avait reconnu. Tout de suite il interrogea :

— Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas ?

— Non.

— Mais oui. Où était-ce donc ?

— Nulle part.

— Qui vous a envoyé ici ?

— Personne.

— Alors expliquez-moi ce que vous faites dans cette chambre.

— Je... je...

Le nègre prit un air hébété, comme si ce questionnaire dépassait son entendement.

Avec ses longs bras pendants, son torse athlé-

tique, sa face aplatie, il offrait beaucoup de ressemblance avec l'orang-outan.

— Je vois, dit Higgins, avec une moue de mépris, vous êtes entré ici par effraction pour voler et...

— Non, non... se récria le nègre en levant la main vers le plafond en signe de protestation.

— Et vous savez que vous êtes passible de trois ans de prison.

— Mais je n'ai rien volé ! cria le nègre, repris d'une indicible épouvante.

— Faites voir vos poches. Allons, dépêchons-nous.

En cet instant un bruit de pas résonna dans le couloir. Higgins se retourna vivement. C'était un policier qui effectuait une ronde.

— Vous arrivez à point nommé, agent. Veuillez fouiller cet individu.

— D'où sort-il, ce moricaud ? demanda l'agent stupéfait.

— Je l'ai pincé dans ce placard.

— Il ne manque pas de toupet ! mais alors quoi ? il est donc venu par les airs !

Le nègre eut un mauvais regard de côté et sur son visage passa un rictus de colère. Higgins en fut alarmé.

— Haut les mains ! ordonna-t-il. Et vous, agent, si vous avez un revolver, vous feriez bien de le mettre sous le nez de cet homme pour lui apprendre la sagesse.

Le nègre obéit, et leva les bras.

Il ne portait pas de revolver, mais possédait un rasoir, arme silencieuse et redoutable pour qui sait

s'en servir. Une recherche plus approfondie amena la découverte d'une montre et d'une petite lampe électrique.

L'inspecteur reconnut aussitôt la montre et la lampe qui lui avaient été volées l'avant-veille, à la sortie du « Pink Rat ».

— Eh bien ! d'où vous viennent ces objets ? demanda-t-il avec sévérité.

— Je les ai trouvés.

— Et moi je les retrouve. Mais où avez-vous fait cette trouvaille ?

Il y eut un long silence. Ce travail d'amorçage ne donnait aucun résultat, l'inspecteur essaya d'une autre méthode.

— Saviez-vous à quoi vous vous exposiez en vous introduisant dans cette maison les poches pleines d'objets volés, et qui sont ma propriété ?

— Je ne pouvais pas deviner que ces objets vous appartenaient, dit le nègre.

— A la rigueur, je veux bien le croire, accorda l'inspecteur, mais celui qui vous a envoyé savait bien, lui, quel en était le propriétaire, et à quel danger il vous exposait.

Le doute se levait dans l'esprit du nègre. Higgins poussa son avantage.

— Peut-être souhaitait-il vous faire prendre avec ces preuves qui vous accablent.

Le visage du nègre se convulsa. Il tendit les deux mains comme pour écarter quelque chose.

— Oh ! je ne peux croire cela... bégaya-t-il.

— Sait-on jamais ce que peut machiner Henry Royal !

Ce coup fut tiré au hasard, il atteignit l'adversaire au point vulnérable.

— Vous... vous savez ?... marmotta le nègre.

— Nous savons tout ! déclara Higgins, observant le nègre avec soin. Nous savons, par exemple, que c'est Henry Royal qui vous a envoyé... (aucune réaction sur le visage du nègre). Vous êtes porteur d'un message pour le maître d'hôtel, Winston... (l'inquiétude se marqua sur la face noire). Royal vous a ordonné d'escalader la muraille à l'aide des crampons et d'entrer par la fenêtre. La porte de Winston devant se trouver la troisième à gauche... (un léger sourire apprit à Higgins qu'il avait fait une erreur.) Vous ne saviez pas ce détail, aussi vous avez dû chercher... Enfin vous avez pu joindre Winston et remplir votre mission. Il faut qu'il aille à Londres... pour voir quelqu'un... Le cousin de Mr. Winston... son frère... est malade...

Higgins s'arrêta pour étudier l'effet de ces attaques.

— Très malade, poursuivit-il... mourant... étranglé...

La terreur qui fit trembler le nègre témoigna de la justesse de ces allégations.

— Vous devez conduire Winston auprès de son frère... (Ici, fausse route... Higgins fit machine en arrière.) Seulement vous ne connaissez pas la cachette du frère... et Royal veut voir lui-même le maître d'hôtel.

Le nègre baissa les yeux, l'inspecteur suivit son regard et fut soudain frappé de la forme de ses chaussures.

— Et vous portez les souliers de Royal ! déclara-t-il d'une voix caverneuse.

Cette dernière goutte fit déborder le vase. Un grognement rauque, inarticulé, passa difficilement des lèvres lippues.

— A quel endroit Royal doit-il rencontrer Winston ? questionna l'implacable détective.

— Da... Denmouth... cop...

L'homme ferma les yeux pour échapper à la fascination du regard froid qui le transperçait.

— Savez-vous ce qu'il veut dire, agent ?

— Denmouth Coppice, je pense ; c'est un village non loin de Cliff Hights.

— C'est... c'est Denmouth-Copper Station ! cria le nègre qui avait enfin recouvré la mémoire.

— Bon, dit gravement Higgins. Votre compte se réglera plus tard. Pour l'instant, agent, gardez-le étroitement, et méfiez-vous, car il possède l'agilité du singe.

Higgins descendit l'escalier, l'esprit préoccupé des révélations qu'il venait d'obtenir.

Le nègre, exécuteur des ordres de Royal, était entré dans la maison en grimpant le long de la muraille, mais l'homme qui se trouvait la veille derrière la porte du mur de refend, cet homme-là, c'était Henry Royal. Le frère de Winston était très malade. Il fallait en aviser le maître d'hôtel sans que la police en eût vent. Royal avait voulu se charger de cette mission en empruntant le chemin qui, sans doute, lui était familier.

La combinaison avait échoué et, grâce aux ténèbres propices, il avait pu s'enfuir sans dommage.

Retourner à Londres, styler le nègre et le ramener à Cliff House n'avait été qu'une question d'heures. Le colosse noir, glorieux de servir un tel seigneur, avait obéi en esclave.

En ce moment, à Denmouth Coppice, Royal bouillait d'impatience en attendant Winston.

Ah ! on allait bien rire.

Higgins repassa par l'office. Winston, dont la pâleur s'était encore accrue, s'avança vivement :

— Me permettez-vous de partir, monsieur ?

— Je vous le permets, Winston.

— Oh ! merci. Je vous en suis vraiment très reconnaissant.

— Je vais jusqu'à Seaport, annonça le détective. Voulez-vous profiter de la voiture ?

— Non, je vous remercie, je craindrais de vous déranger. La gare n'est pas très éloignée, j'ai l'habitude d'y aller à pied.

Higgins sourit intérieurement. Ce maître d'hôtel avait réponse à tout.

— C'est bien, sauvez-vous si vous êtes prêt, mais n'oubliez pas qu'il faut revenir. J'aurais de gros ennuis si vous ne rentriez pas aujourd'hui, car je réponds de vous.

— Je reviendrai, vous avez ma parole, assura le maître d'hôtel avec dignité.

— Bon, au revoir, Winston.

L'inspecteur Higgins traversa le corridor et sortit par la porte du hall. Il savait que des yeux inquisiteurs l'épiaient anxieusement. Il monta dans l'auto, suivit l'allée principale, franchit le portail après avoir ordonné à la sentinelle de laisser sortir Wins-

ton, et prit ostensiblement la route de Seaport. Au commissariat, il téléphona au poste de police de Cliff Hights. Lorsque Winston rejoindrait Henry Royal, ils seraient tous deux suivis discrètement.

Ce point réglé, Higgins se hâta vers un garage, loua une auto de course, fit l'achat de lunettes noires et d'un chapeau gris.

Ainsi méconnaissable — du moins le pensait-il — Higgins prit le chemin de Cliff Hights. De loin il aperçut Winston qui tournait à gauche, dans la direction de Denmouth Coppice.

Il lui laissa un peu d'avance, puis le suivit. Tout à coup il le perdit de vue, mais n'en fut pas inquiet. Il savait qu'une seule route carrossable desservait Denmouth Coppice, allant de cette localité à la gare de Cliff Hights. Quelle que fût sa destination, Royal devrait suivre cette route, en dehors de laquelle n'existait qu'un mauvais petit chemin, presque impraticable, menant à travers champs du côté de Seaport.

Ce fut ce chemin que l'inspecteur choisit comme poste d'observation. Cahin-caha, il conduisit sa voiture à l'ombre d'une futaie, sur une élévation d'où il dominait le terrain placé en contre-bas.

L'inspecteur se félicitait de la sûreté de ses déductions. L'affaire de Cliff House se traînait, elle allait repartir d'un bel élan, car Royal et Winston étaient de mèche, tous deux connaissaient les dessous de ce crime où s'embranchaient tant de pistes.

Découvrir l'assassin de Michael Randall était, pour l'inspecteur Higgins, une véritable obsession. Il savait qu'il jouait là une grosse partie, le succès

signifiait une ascension rapide à des postes élevés, mais l'échec !...

Higgins repoussa cette dernière idée. Le succès s'annonçait certain, et il savourait par avance la joie de la victoire.

Les pensées du détective eussent été moins joyeuses s'il avait pu prévoir ce qui allait se passer.

Bientôt il perçut un vrombissement sonore et sut qu'approchait le moment de l'action. Le pied sur l'accélérateur, il attendit...

L'auto qu'il guettait, au lieu de continuer sur la grand'route, vira brusquement dans le chemin de terre. Higgins la vit venir vers lui. Tous ses plans tombaient d'un seul coup, et la police de Cliff Hights en serait quitte pour ses frais.

Assis au volant qu'il maniait avec une virtuosité sans égale, Royal filait droit. Sa voiture bondissait comme une bête souple sur cette sente à peine tracée ; elle dépassa celle du détective. Winston était assis à côté de Royal.

L'inspecteur Higgins, littéralement pétrifié, n'eut même pas la force de jurer.

CHAPITRE XXII

UN ACTE D'HUMANITÉ

L'inspecteur Higgins domina enfin sa déconvenue et manœuvra de façon à tourner sa voiture dans la direction de Seaport. Il sortit du mauvais chemin vaille que vaille. Mais le temps avait passé, l'auto de Royal était loin maintenant. Qu'importe, la poursuite n'en serait que plus mouvementée.

Le détective se lança éperdument sur la trace du fugitif, au risque de se jeter d'une minute à l'autre contre un obstacle imprévu. En passant devant les grilles de Cliff House il fit halte un moment.

— Avez-vous vu passer une Landseer ? demanda-t-il à l'agent de garde.

— Une auto est passée par ici il y a trois minutes à peine.

— Avez-vous noté son numéro ?

— Non, monsieur. Elle filait comme le vent, je n'ai pas même distingué ses occupants.

— C'est fâcheux. Allez téléphoner au poste le plus proche et tâchez de savoir si la Landseer est passée de ce côté.

Après quelques instants l'agent revint avec une

réponse affirmative et l'inspecteur reprit sa route à toute vitesse.

Higgins était furieux contre soi-même. Comment avait-il pu s'imaginer que Royal allait tomber tout bêtement dans un piège aussi grossier ! Il eût fallu ne pas connaître l'intelligence étonnamment perspicace de ce garçon.

Higgins se remémora tout à coup la mimique expressive du nègre lui laissant supposer que le frère de Winston était à Londres. Cependant Royal filait dans la direction contraire. Pourquoi? Etait-ce encore une ruse ?

Le malade, s'il n'était plus à Londres, n'avait pas dû être transporté bien loin ; sa blessure ne le permettait pas.

Ce raisonnement éclaira soudain la situation. Londres ! tel était l'objectif de Royal. Il y rentrerait par d'invraisemblables détours pour dépister ses poursuivants. Bien ! Bien !

Higgins dépassa les faubourgs de Seaport et s'arrêta au commissariat. L'émoi y était grand. Après avoir reçu le message de l'inspecteur on avait téléphoné dans toutes les directions pour donner le signalement de la Landseer.

L'inspecteur reprit la route. La Landseer demeurait invisible. Royal devait marcher à une allure folle.

Higgins sentait diminuer sa confiance. Si Royal atteignait Londres avant d'être rejoint, on pouvait dire adieu à l'espoir de le retrouver.

Tout à coup, derrière sa voiture, Higgins entendit un klacson impératif. A ce signe particulier, il

reconnut la police et stoppa. L'autre voiture vint se ranger auprès de la sienne.

— L'inspecteur Higgins ? s'enquit une voix.

Higgins mit la tête à la portière.

— Oui, répondit-il.

— Nous avons votre Landseer.

— Comment ?

— Et nous avons arrêté le bonhomme, ajouta fièrement le policier.

Higgins leva les bras au ciel comme pour le prendre à témoin de l'énormité de la gaffe, et l'agent comprit ce geste.

— Nous avons obéi à un motif des plus grave, monsieur.

— Ah ! espérons-le.

L'inspecteur fit demi-tour et suivit son guide. Après un trajet de deux kilomètres, la voiture de la police s'arrêta auprès d'un attroupement.

Une Landseer, en effet, se trouvait sur un des côtés de la route, et des agents s'efforçaient de retenir captif un long type osseux, l'air furieux, qui débitait un torrent d'invectives.

Higgins, après avoir joué des coudes à travers la foule des badauds, s'approcha, fort intrigué.

A la vue de l'inspecteur, le bonhomme se calma comme par enchantement.

— Qui est-ce ? interrogea Higgins.

— Un spécialiste du vol d'autos. Depuis longtemps déjà les plaintes tombaient dru comme grêle. Nous le tenons enfin.

Higgins apostropha le délinquant :

— Où avez-vous volé cette voiture ?

L'homme secoua les épaules avec résignation.

— Cette voiture était abandonnée toutes portières ouvertes. J'y suis monté.

— Mais où donc ?

— Je crois me souvenir que c'était dans les environs de... j'ai oublié. Ce devait être un nom comme Fen...

Higgins comprit qu'il ne tirerait pas d'autres éclaircissements de cet homme. Se tournant vers un sergent, il demanda :

— Savez-vous quel peut être l'endroit ?

— Sans en être absolument certain, je suppose que ce doit être Fenworth Grove. Je vais vous y conduire.

— Inutile. Indiquez-moi le chemin, et retournez au poste, où l'on peut avoir besoin de vous.

Se référant aux indications du sergent, Higgins s'orienta facilement vers Fenworth Grove. C'était une campagne désertique. Aussi loin que s'étendait la vue, on n'apercevait nulle trace d'habitation, sauf un cottage enclos dans un petit jardin.

La maison, portes et fenêtres hermétiquement fermées, semblait inhabitée. Le jardin inculte, les allées envahies de hautes herbes, cinq ou six arbres étiques, tout dénotait l'abandon.

La haie solide, cernée par un réseau de barbelés, n'avait pour toute ouverture qu'une barrière de bois. Higgins la franchit délibérément.

A proprement parler, c'était une violation de domicile, mais la gravité du cas lui paraissait un motif suffisant pour excuser le délit.

Si cette maison était le refuge où l'on cachait le

blessé, Royal et Winston s'y trouvaient également.

Higgins suivit l'allée principale, s'arrêta au bas du perron, puis entra dans la maison.

Personne au rez-de-chaussée.

Il commença de gravir les premières marches d'un escalier feutré de tapis et attendit encore un peu. Appuyé d'une main à la rampe, il allongea le cou.

Une porte s'ouvrit sur le palier supérieur.

— Est-ce Royal ? demanda la voix de Winston.

— Non, c'est Higgins.

C'était si imprévu que Winston demeura un moment décontenancé. Mais dans la confusion de son esprit un point se détachait nettement : l'inspecteur, par un moyen secret, avait appris le véritable but de son voyage et venait le surprendre pour lui arracher des aveux ! Son désespoir lui donna de l'audace.

Il referma doucement la porte et apparut sur la dernière marche. Son visage était décomposé.

— Ainsi, monsieur, vous m'avez suivi... Je peux vous tuer...

Winston parlait avec calme, mais l'on sentait dans sa voix une colère profonde, contenue, qui n'en paraissait que plus dangereuse.

L'inspecteur fut un moment indécis. Il pénétrait les pensées de cet homme, il devinait sa douleur et la pitié lui commandait de se montrer humain.

— Vous pourriez me tuer, Winston, en effet, cela vous serait facile... Où est Royal ?

— Il est parti ! répondit le maître d'hôtel d'une voix étouffée.

— C'est désolant ! Je vais donc monter.

— Vous ne monterez pas ! dit Winston.

— Je monterai ! répondit Higgins.

L'inspecteur gravit les marches lentement et atteignit le palier. Winston recula et se plaça devant la porte qu'il avait refermée.

— Vous ne passerez pas, gronda-t-il, mais dans sa voix il y avait tant de détresse que l'inspecteur se sentit ému.

— Votre frère est au plus mal, n'est-ce pas ? dit-il avec bonté.

Winston pâlit encore. L'inspecteur lui mit une main sur l'épaule.

— Vous avez fait pour le mieux. Mais où est Royal ?

— Il est allé chercher un médecin, non... je veux dire... je ne sais pas...

— Votre frère est dans cette chambre ?...

— Non, je...

— Dans de pareils moments, Winston, il ne faut pas mentir. Allez près de lui. J'attendrai dehors.

Le maître d'hôtel fronça les sourcils avec méfiance. Higgins répéta doucement :

— Allez !

Puis il descendit l'escalier.

Assurément le frère de Winston devait être à toute extrémité pour que Royal se fût décidé à quérir un médecin. Celui-ci poserait des questions indiscrètes : l'identité du malade, les causes de la blessure ; il voudrait tout savoir et n'accepterait pas de mensonges.

A quel titre Royal intervenait-il dans cette nou-

velle affaire ? Quel rôle jouait-il auprès du blessé ? Il semblait s'intéresser particulièrement à cet homme. Il l'avait transporté dans cette maison qui, à n'en pas douter, comptait parmi les nombreux refuges dont il disposait.

Royal était une sorte de chevalier errant. Si sa conscience avait des fissures, du moins était-il loyal à sa façon. Le frère de Winston avait dû lui rendre quelque important service ; aujourd'hui il acceptait d'avance tous les dangers pour s'acquitter d'un devoir de reconnaissance, car Royal payait toutes ses dettes.

Higgins se croyait sur la voie d'une explication logique. Il pouvait, dès maintenant, mettre à profit la foule des renseignements épars, en dégager l'essentiel et faire le point provisoirement...

Il raisonnait ainsi lorsqu'une auto s'arrêta sur la route.

Un homme en descendit. Le détective alla à sa rencontre. C'était le médecin. Royal ne l'accompagnait pas. Une fois de plus, il s'éclipsait à temps.

— Où est le malade ? interrogea le médecin.

— Veuillez me suivre, docteur, je vais vous conduire auprès de lui.

Sur le palier du premier étage, Winston les accueillit. Une telle détresse ravageait son visage que le détective aussitôt devina la vérité.

Le malade était mort.

Il serra la main du malheureux et lui souffla tout bas :

— Pour lui, qui sait, cela vaut peut-être mieux.

Le maître d'hôtel ne répondit pas, des sanglots soulevaient sa poitrine tandis que ses yeux restaient secs.

L'inspecteur Higgins et le médecin pénétrèrent dans la chambre mortuaire.

CHAPITRE XXIII

LE COMBAT DE BOXE

La maison de Fenworth Grove devint un centre d'activité.

Le médecin avait examiné le cadavre, ses conclusions étaient formelles ; l'homme avait la veine jugulaire écrasée, il avait succombé aux suites d'un attentat criminel. Cela, Higgins le savait bien puisqu'il était l'un des principaux témoins de l'attentat. Mais cette mort ne jetait aucune lumière sur l'assassinat de Michael Randall. L'affaire de Cliff House demeurait toujours aussi énigmatique. L'inspecteur en était réduit à se demander si tous ses efforts n'aboutiraient pas à un retentissant échec.

Higgins quitta Fenworth Grove après que le corps du défunt eut été transporté à la Morgue. L'affaire maintenant relevait de Scotland Yard. Mais, avant de s'en aller, il avait ordonné d'explorer tous les coins et recoins de la maison. Peut-être pourrait-on mettre la main sur quelque document intéressant.

A toute vitesse, sa voiture l'emporta vers Cliff House.

Au moment où il franchissait les grilles, l'agent accourut vers lui :

— Inspecteur, dit-il sans préambule, nous avons trouvé un autre corps...

Higgins s'arrêta, terrifié. Assurément il y avait un fou dans cette maison, un être qui pouvait aller et venir sans être remarqué, invisible... démoniaque.

— C'est le corps d'un chien, continua l'agent.

— Vous dites ?

— Oui, un chien, caché dans un taillis. Il a été tué par une balle de revolver.

— Tué ? Eh bien ! allez chercher la balle et apportez-la moi.

— Mais, inspecteur...

— Avez-vous entendu ?

— Oui, mais il est mort depuis longtemps. On peut à peine l'approcher, il est en complète putréfaction.

— C'est embêtant, en effet. Mais allez toujours. Ah ! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une belle peur avec votre nouveau corps.

Higgins n'atteignit pas la maison sans être encore interpellé. Cette fois, c'était le jardinier.

L'inspecteur n'était pas en état de supporter de nouvelles facéties. Cependant un coup d'œil jeté sur le visage anxieux de John Smith l'assura que dans le cas présent il n'était pas question de plaisanterie.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu une arrestation, monsieur.

— Les nouvelles voyagent vite, Mr. Smith.

— Celle-ci n'a pas eu à faire un long voyage,

l'homme a été arrêté dans cette maison. J'ai vu qu'on l'emmenait. Est-ce le coupable ?

— Tout homme est innocent tant que la preuve de sa culpabilité n'a pu être établie, dit Higgins sur un ton sentencieux.

Un sourire bizarre apparut sur la face maigre du jardinier.

— Je le sais, mais pensez-vous que ce soit le coupable ? insista-t-il.

— Il est probablement coupable du crime pour lequel il est arrêté.

— Alors, serait-ce l'assassin de Michael Randall ? Dites-le moi, je vous en prie. Il faut que je le sache.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il le faut. C'est une impérieuse nécessité.

Higgins dévisagea son interlocuteur. Une angoisse sincère se devinait dans l'insistance de cet homme.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? Si vous m'avez caché quelque chose concernant le meurtre de Michael Randall, vous feriez mieux de vous débarrasser la conscience. Qui est l'assassin ? dit Higgins avec brusquerie.

Le jardinier glissa sur la question, et ses traits, un instant convulsés, reprirent leur masque habituel.

— Le nègre a-t-il été arrêté comme le meurtrier présumé de Mr. Randall ? demanda-t-il.

— Non.

John Smith respira avec force.

— Je vous remercie, monsieur.

Il salua et tourna les talons, mais Higgins le retint.

— Un instant, Smith. Connaissiez-vous ce nègre pour l'avoir déjà vu auparavant ?

— Je n'en sais rien. Pour moi, tous les nègres se ressemblent.

— Et vous n'avez rien de plus à me dire ?

Pas un muscle ne bougea dans le visage du jardinier, qui se contenta de remuer négativement la tête.

L'inspecteur essaya de l'intimider, mais le jardinier garda un silence obstiné. Il semblait ne plus entendre.

— Vous jouez là un jeu dangereux, dit l'inspecteur. Vous détestiez Randall, n'est-ce pas ?

Le jardinier détourna la tête.

— C'est bon, allez-vous-en, dit Higgins à bout de patience.

John Smith s'éloigna.

L'inspecteur le suivit des yeux. Ce bonhomme était détenteur d'un secret qu'il ne divulguerait pas à la police... S'il ne savait pas précisément le nom du meurtrier de Randall, il devait soupçonner quelqu'un. Pourquoi se refusait-il à parler ? Higgins entrevoyait là une complexité de mobiles étranges où s'égarait sa pensée, et il se promettait de forcer cette volonté tenace.

Ce jour devait être fertile en incidents. A peine l'inspecteur entrait-il dans le hall qu'un message téléphonique lui parvenait de Seaport. Henry Royal avait été vu dans le pays. Aucune erreur n'était possible.

Et voilà de nouveau la poursuite exténuante.

Au bureau de police, le capitaine Sanderstead lui précisa que Royal avait été aperçu non loin du jardin public, malheureusement, aussitôt après, l'agent avait perdu sa piste.

— Encore ! soupira Higgins.

— Mais pourquoi ne pas l'arrêter et en finir ? s'étonna le capitaine.

— Je l'ai déjà fait une fois, j'aime mieux ne pas recommencer l'expérience.

— On dirait que vous admirez cet homme !

— Capitaine Sanderstead, répondit Higgins avec un demi-sourire, je puis vous l'avouer, Henry Royal est un garçon extraordinaire. Je vous en reparlerai quelque jour... Je vais faire un tour.

L'inspecteur Higgins, en flâneur, gagna le rivage. La soirée était délicieuse. A l'activité fiévreuse de la journée succédait le repos forcé. Tout avait mal tourné et Higgins ne se sentait plus capable du moindre effort. Il se faisait l'effet d'un homme qui vient de manquer le train et qui reste sur le quai, mal résigné, et ne sachant que faire. Longtemps, il se perdit dans ses désagréables pensées...

Mais pourquoi ce découragement qu'il se reproche déjà ? L'amour du métier le ressaisit. Oui, ce métier-là peut parfois l'écœurer, mais l'ennuyer, jamais !

Les minutes passent. Higgins a dressé un plan qu'il exécutera sans retard. « Ah ! maître Royal, rira bien qui rira le dernier ! »

Des pas s'approchèrent :

— Bonjour, Higgy.

L'inspecteur sursauta. Cela tenait du prodige, il ne pouvait en croire ses yeux.

— Vous, Royal !

— Moi, Higgins, vous ne paraissez pas enchanté de me rencontrer.

— Hum !

— Eh bien ! moi, je suis heureux de vous voir.

— L'un de nous est au moins satisfait.

— Vous n'êtes pas curieux ce soir. Vous apprendrez cependant que je viens de défier en combat singulier un boxeur professionnel, et je l'ai abattu. Vous le trouverez non loin des champs de foire, mais faites vite si vous ne voulez pas qu'il vous échappe.

— Mais à quel propos, ce combat ?

— Cette brute a battu un homme sans défense et beaucoup plus faible que lui, pour la seule raison que cet homme était de mes amis.

— L'homme qu'il a battu n'était-ce pas le frère de Winston ?

Il y eut un silence.

— Le frère de Winston est mort, appuya Higgins.

Même silence.

— C'est bon. Je cours faire arrêter ce malfaiteur. Venez, Royal, j'aurai sans doute besoin de votre témoignage.

CHAPITRE XXIV

CONFESSION DE WINSTON

L'inspecteur Higgins et Henry Royal revinrent ensemble à Cliff House.

Le détective était résolu à paralyser désormais l'action de Royal, mais pour cela il fallait s'assurer de sa personne sans recourir à la force. Il crut avoir trouvé un habile moyen en offrant l'hospitalité à son compagnon. Celui-ci accepta l'offre.

Pour l'instant, une sorte d'armistice mettait fin à leur antagonisme. Tous deux n'aspiraient qu'au repos.

L'inspecteur commanda une chambre à deux lits.

— Cela ne vous contrarie pas, je pense, que nous partagions la même chambre, dit-il aimablement, en se tournant vers Royal.

— Pas du tout, Higgy. Mettez-moi où vous voudrez, pourvu que je puisse dormir.

Ils se disposaient à monter au premier étage lorsqu'un agent se présenta et remit à l'inspecteur un petit objet brillant.

— Voici la balle, monsieur.

Royal regarda et parut vivement intéressé.

— Je vous remercie, agent, dit Higgins.

Après avoir examiné la balle, il la rendit au policier en lui donnant à voix basse de nouvelles instructions.

L'inspecteur et son compagnon gagnèrent l'appartement qu'on leur avait préparé. Henry Royal s'endormit tout de suite profondément, mais le sommeil de l'inspecteur fut léger et entrecoupé de réveils brusques. Un armistice était conclu, bien sûr, et la présence de Royal équivalait à un gage de sécurité, mais il ne fallait pas trop tenter le sort.

Enfin un pâle reflet d'aurore se dessina à la fenêtre. Aussitôt l'inspecteur fut debout. L'instant d'après, il secouait Royal.

— Dites, Royal ?

Royal ouvrit un œil.

— Eh bien ?

— Vous avez un nègre dans votre bande ?

— Sam Jackson ?

— Oui. C'est lui que vous chargez de vos mauvaises besognes. Il a pris part à l'attentat contre le frère de Winston.

— Jamais de la vie ! Sam, bien au contraire, a couru après moi pour me prévenir de ce qui était arrivé.

— Mais, auparavant, vous lui aviez donné la consigne de me droguer.

Un étonnement comique se peignit sur les traits de Royal.

— Comment, vous étiez au « Pink Rat » ce soir-là ? C'est du nouveau pour moi. Qu'aviez-vous à faire dans ce lieu ?

— J'avais l'espoir d'y rencontrer quelqu'un... Mais enfin...

— Enfin quoi ?

Et Royal fixa l'inspecteur de l'ironique regard que celui-ci détestait.

— Eh bien ! je...

— En voilà assez, grogna Royal agacé, en se retournant sur l'oreiller. Réveillez-moi dans l'après-midi et apportez-moi un liniment, car, après ce match de boxe, je suis tout courbaturé. Maintenant laissez-moi.

Higgins n'insista pas, mais il posta un agent à la porte avec ordre de le prévenir dès que Royal ferait un mouvement.

Une communication de Scotland Yard le consola jusqu'à un certain point de ses récentes déconvenues.

Le frère de Winston, Américain d'origine, était un nommé Trolloppe, âgé de cinquante ans, suspecté pour un crime, mais poursuivi surtout pour fabrication de fausse monnaie.

...Faussaire ! Les deux frères enfreignaient la loi de la même façon...

Higgins sonna le maître d'hôtel.

Deux minutes plus tard, Winston apparut. Tout ressort semblait être brisé en lui.

— Asseyez-vous, Winston, dit l'inspecteur avec bienveillance.

Le maître d'hôtel obéit docilement.

— Est-ce que je ne ferais pas mieux de dire Trolloppe ? demanda Higgins.

L'homme ouvrit des yeux atones.

— Vous, vous... savez ?

Higgins acquiesça de la tête.

Winston eut une sorte de sanglot.

— Pauvre Ted ! gémit-il, la vie lui a été dure et la mort l'a frappé plus cruellement encore. Je n'avais que lui au monde. Il m'a élevé avec la tendresse qu'eût montrée une mère, et m'a guidé dans le droit chemin, bien que lui-même vécût en marge des lois. Il m'avait placé dans un bureau, à Cleveland, grâce à des appuis qu'il y avait... Un faux y fut découvert... Je savais quel était le coupable... et, comme un insensé, je m'enfuis... Cette fuite m'accusait. Je fus pris et jugé... Je vous en avais déjà parlé, monsieur l'inspecteur. J'acceptai la condamnation, car je voulais m'acquitter envers mon frère de tout ce qu'il avait fait pour moi. Mon pauvre Ted ne put supporter pareil dévouement. Il écrivit aux autorités en leur dévoilant sa faute... après quoi il s'enfuit en Angleterre. Je fus élargi, et... espionné. Les juges espéraient que je leur ferais un jour retrouver mon frère. Insensés !... A la longue, ils se lassèrent ; leur surveillance s'étant relâchée, je pus me sauver, et je vins en Angleterre. Je ne puis vous révéler de quelle manière je finis par découvrir mon frère, mais, en le retrouvant, j'appris qu'il était sous la coupe d'une brute... d'une brute infâme qui n'ignorait rien du passé de Ted, et qui détenait la seule lettre que mon frère m'eût écrite d'Angleterre, lettre qui jamais ne me parvint.

A ce point de son récit, Winston s'arrêta, l'émotion le suffoquait. Au bout d'un instant, encou-

ragé par son interlocuteur, il reprit sa douloureuse confession :

— Ted lui-même m'a fait connaître la teneur de cette lettre ; elle était identique à la confession qu'il avait écrite aux autorités, et contenait en outre quelques précisions sur d'autres actes de sa vie... il me demandait, il me conjurait de ne jamais m'écarter du droit chemin. Il se donnait à moi en douloureux exemple... et manifestait son désespoir de vivre en fugitif, avec la terreur de la prison poussée jusqu'à l'obsession. Comment cette lettre fut-elle volée ? Ni Ted ni moi ne l'avons jamais su. Mais la brute tenait mon frère grâce à cette menace et chaque jour multipliait les risques pour lui... et pour quelqu'un d'autre... Voilà, c'est tout.

— Alors, la « brute » ne vous a pas lâché ?...

— Oui. Je... je pensais qu'un jour je pourrais délivrer Ted de ses griffes.

— Par votre ressemblance avec Ted, Randall devait savoir qui vous étiez ?

— Je ne crois pas que Randall ait jamais rencontré mon frère. Il opérait par intermédiaire. Mais je suis à peu près certain que Randall avait deviné ma véritable identité. Il me gardait auprès de lui dans un autre but de chantage. Il savait que mon intérêt était de veiller sur sa vie et non pas de le supprimer... lui mort, la lettre fût tombée en d'autres mains, et probablement divulguée... Et il a été assassiné... J'ai pensé... je ne sais plus à quoi j'ai pensé. Ouvrir le coffre-fort était au-dessus de mes forces, j'avais déjà essayé... Alors, ne pouvant rien faire, j'ai alerté la police.

— Oui, mais seulement une heure et demie après que vous eûtes découvert le cadavre... Je sais cela depuis hier matin.

— Mais comment, monsieur ? interrogea Winston, sans se rendre compte que la question valait un aveu.

— Par déduction, et aussi parce que je connais la ténacité des habitudes. Malgré la liberté plus grande que vous laisse la mort de votre maître, vous vous levez chaque jour à six heures et demie. Cela, je l'ai appris hier. Donc, au matin de l'assassinat, vous descendez à l'office, puis vous vous rendez dans le bureau de Randall pour y remplir vos corvées quotidiennes... Vous constatez le crime... Cela est l'évidence même... Pourtant, vous n'avez averti la police qu'à huit heures cinq. Qu'avez-vous fait pendant cette heure et demie ?

L'inspecteur parlait avec une bienveillance mitigée de sévérité. Il voulait décider Winston à se confesser sans détours.

— J'ai scruté les lieux, monsieur l'inspecteur, je suis allé dans la chambre de Randall, à l'affût de quelque indice... Et ces recherches ne donnèrent aucun résultat. Vous avez pu constater à quel point la mort de cet homme me bouleversait. Un instant je songeai à la fuite... mais par là même je m'accusais d'un acte dont j'étais innocent. D'ailleurs, l'exemple de mon frère me rendait sceptique sur les vertus de la fuite... Alors me revint le cri suppliant de Ted : « Ne t'écarte pas du droit chemin... » Et j'appelai la police.

— Très bien ! Mais qui a tué Randall ?

— Je ne sais pas, monsieur, vraiment je ne sais pas. Maintenant que Ted est mort... ce crime est devenu pour moi sans importance.

Winston était sincère. L'inspecteur ne pouvait en douter.

— C'est bon, vous pouvez vous retirer, dit-il.

L'homme s'en alla, effondré.

Que faire, maintenant ? La confession de Winston pouvait-elle éclairer le mystère de la mort de Michael Randall ? Le maître d'hôtel avait-il dévoilé tout ce qu'il savait ?... Quelle richesse d'abnégation et de sacrifice se cachait sous l'humble condition de cet homme !... Qui détenait à présent la lettre accusatrice ? Et Royal, qu'avait-il à faire là dedans ? Pour quel motif avait-il pris le frère de Winston sous son égide ?

Selon toute évidence, le visiteur à longues jambes venu à Cliff House la nuit du crime, avec une mission définie à remplir, c'était Henry Royal.

Un coup discret fut frappé à la porte et un homme entra. Higgins reconnut le policier qu'il avait laissé dans la maison de Fenworth Grove, avec ordre de pousser à fond les perquisitions.

— J'ai une photo pour vous, monsieur, dit le nouveau venu sur un ton d'importance.

Higgins haussa les épaules. Une photo ! il n'en avait que faire, à présent que Royal dormait là-haut !

— Montrez-moi cela, dit-il en tendant négligemment la main.

Il jeta un coup d'œil sur le carton et tressaillit.

Cette photo représentait un homme debout de-

vant un coffre-fort, une main gantée placée sur le cadran ; l'autre main, tombant le long du corps, tenait une lampe électrique. L'homme regardait droit devant lui et sur son visage se peignait, non la surprise, mais la haine. Cette photo, très nette, n'était pas un instantané, l'homme semblait s'être prêté à une pose étudiée.

L'homme était Henry Royal, vêtu du costume qu'il portait lors de sa précédente arrestation.

Le coffre-fort était celui de Cliff House, mais la peinture était intacte, l'éraflure produite par la balle n'y apparaissait point.

Immédiatement Higgins se remémora le fameux écrit qu'il avait eu la naïveté de ramener aux proportions d'un faux.

« *Moi, Henry Royal, reconnais que, la nuit du 20 mai..., j'ai essayé sans succès de forcer le coffre-fort de Cliff House...* »

Le coffre-fort de Cliff House !

— Sans succès...

Henry Royal avait-il été photographié en cet instant ? Mais comment cette photo se trouvait-elle en sa possession ? Randall, à la rigueur, aurait pu lui envoyer une épreuve comme moyen d'intimidation... mais Randall était mort quelques minutes après la visite de Royal. Qui donc s'était emparé de cette photo tout de suite après le crime ?

— Où avez-vous trouvé ce document ? demanda Higgins.

— Dans le tiroir d'un bureau, monsieur, répondit le policier. Voici également la pellicule.

— Et l'appareil, l'avez-vous trouvé ?

— Non, je...

— Alors, retournez à Fenworth Grove. Cherchez partout, l'appareil doit être quelque part, il porte un numéro d'identification... Nous trouverons le marchand et l'acheteur. C'est urgent, faites vite.

Le policier partit en toute hâte. Higgins longtemps considéra la photo, il sentit la fureur qui l'empoignait. Maître Royal, cette fois, ne pourrait plus se dérober à de précises explications.

CHAPITRE XXV

L'APPAREIL DÉNONCIATEUR

Henry Royal se redressa à demi : son visage était pâle, son front marqué d'une ecchymose. Mais il tenait la photo d'une main aussi ferme que le roc.

— Eh bien ! Royal, qu'en pensez-vous ?

— Où avez-vous trouvé ceci ? répliqua Royal.

— Chez vous, à Fenworth Grove, dans un des tiroirs de votre bureau.

— Est-ce que je vous avais autorisé à fouiller mes meubles ?

Cette question fut jetée si dédaigneusement que l'inspecteur, abasourdi, resta muet.

Après quelques secondes, Royal rompit le silence.

— Non, alors je ne pense pas que vous l'ayez fait, parce que cet acte équivaudrait à un vol. Ayez donc l'obligeance de m'expliquer comment ceci est en votre possession ?

Royal était parfaitement calme, sa voix avait une expression moqueuse ; l'inspecteur se sentait mortifié.

— Je pourrais vous répondre, dit-il, que cette photo m'a été envoyée d'une façon anonyme.

— Evidemment, mais vous ne le ferez pas. Je vous connais, inspecteur Higgins, mieux que vous-même ne vous connaissez. Gardez ceci, ajouta Royal en rendant la photo et concluez à votre guise, je sais que vous êtes doué d'une vive imagination. Je suis encore fatigué. Je vous en prie, ne me dérangez plus.

Et, sans façon, Henry Royal tourna le dos, pendant que Higgins... Higgins, songeur, remettait la photo dans sa poche en acceptant le congé qui lui était donné... Pauvre Royal ! tant pis pour lui... le détective ne reculerait pas devant le pénible devoir qui se présentait à lui.

Dans le hall, un agent l'attendait. C'était celui qui avait extrait la balle du cadavre du chien.

— Vous aviez raison, monsieur, dit-il.

— Ah ! vous voyez...

La balle était celle qui manquait au revolver trouvé au Grand Hôtel de Cliff Hights. Ainsi, c'était Baysworthy qui avait tué le chien.

Michael Randall était prudent. La sonnerie d'alarme, avertissement d'un danger, ne suffisait pas à le tranquilliser, il lui fallait de plus la sauvegarde d'un chien. L'animal, selon toute probabilité, avait été tué peu de minutes avant l'assassinat de son maître.

Higgins songeait. Baysworthy avait tué le chien ! Et Randall avait été étranglé ! Baysworthy, au dire du directeur de la banque, avait une poigne de fer !

L'inspecteur sentait approcher l'heure où éclaterait enfin la vérité...

Baysworthy, s'il se remettait, aurait pas mal de comptes à rendre et, à ce moment, maître Royal pourrait bien n'en pas mener large.

Royal ! Toujours Royal ! La preuve de sa complicité n'était pas encore fournie, cependant il semblait mêlé à chacun des incidents de cette affaire compliquée. La mort du sergent Petter était le seul événement auquel il fût demeuré étranger.

Pauvre Petter ! une victime du devoir, celui-là ! Encore avait-il fallu qu'après sa mort il fût volé !

Volé ! C'était vrai !... Et volé des faux billets qu'il avait dû arracher à l'assassin de Randall pendant un corps à corps sans merci. Mais pourquoi le coupable, avant de jeter sa victime du haut de la falaise, n'avait-il pas songé à reprendre les billets ?

Cette négligence inexplicable souleva tout à coup la curiosité du détective. Il retourna le problème en tous sens...

— Alors, quoi ? Est-ce à dire...

La phrase commencée s'interrompit et l'inspecteur bondit sur son chapeau.

Un peu plus tard, il arpentait la plage de Dannecost, à la recherche de Mr. Gubbins.

Des barques de pêche passaient au loin, les voiles gonflées par la brise. Le long du rivage, tout brillait sous les feux d'un gai soleil.

Tout à coup, Higgins aperçut un bateau qui venait de surgir de l'une des criques de la côte. Il reconnut

l'homme qui tenait la barre : c'était Gubbins rentrant au port.

Avant même d'accoster, Gubbins avait déjà vu l'inspecteur. Il débarqua et, de son propre mouvement, s'avança.

— Bonjour, monsieur, dit-il. Avez-vous besoin de moi ?

— Oui, je voudrais faire un tour dans votre bateau.

— Bien volontiers, venez.

Trop timide pour exprimer par des mots sa reconnaissance d'avoir été laissé libre, Gubbins saisissait avec empressement l'occasion qui s'offrait d'être agréable au détective.

— De quel côté faut-il diriger la promenade ? demanda le pêcheur lorsque le bateau eut quitté le rivage.

— Vers Cliff Hights, à l'endroit de l'éboulement.

— Bien, bien.

Gubbins mit le cap sur l'endroit désigné. L'embarcation fila rapidement sur le sommet des vagues courtes, et bientôt la vue s'étendit sur toute la falaise, de Seaport à Cliff Hights ; on distinguait nettement la brisure où la dune s'écroulait par une faille géante sur la grève.

Au-dessus de ce précipice, l'on voyait au loin Cliff House, gardienne de tragiques secrets.

— Veuillez approcher plus près du bord, Gubbins.

— Bien, monsieur.

Lorsqu'on ne fut plus qu'à quelques encablures de la côte, Higgins, priant le pêcheur de ralentir, prit ses jumelles et commença d'examiner avec

soin la falaise abrupte. La chose n'était pas commode, car l'embarcation se mouvait au gré de la houle et l'inspecteur n'avait pas le pied marin. Pourtant, à force de persévérance, il finit par situer exactement l'endroit où Petter avait été retrouvé.

— Que cherchez-vous, monsieur, s'enquit Gubbins intrigué.

— Je cherche l'entrée d'une grotte. Il doit en exister une en cet endroit de la falaise. Vous verrez peut-être mieux que moi.

Il passa ses lorgnettes à Gubbins, qui fouilla de son œil exercé la paroi rocheuse ; au bout d'un moment, il s'écria :

— J'en vois une. A quatorze pieds du sommet de la falaise.

— Eh bien ! approchons-nous encore. Je veux aller visiter cette grotte.

— Mais, monsieur, vous n'y pensez pas ! D'ailleurs, je ne puis avancer davantage sans risquer de briser ma barque sur les récifs que vous pouvez voir à fleur d'eau.

— C'est bon. Je vais recourir à un autre moyen.

— Et quel moyen, monsieur ?

— Je prendrai le chemin de ronde des douaniers.

— Ne le faites pas ! se récria le pêcheur. La dune est friable dans bien des endroits. Qu'un morceau de craie se détache sous votre poids et vous voilà précipité au fond de l'abîme !

Higgins, impressionné, sentit quelque peu faiblir sa résolution :

« Pourtant, songeait-il, je dois agir sans perdre

une minute ! » Et tout à coup le goût du risque remonta en lui.

— Voyons, Gubbins, les douaniers passent cependant par la falaise.

— C'est leur métier, ils sont payés pour le faire.

— Peut-être suis-je dans le même cas ! Enfin, rentrons.

Ils débarquèrent à Seaport, et aussitôt l'inspecteur téléphona au poste de la douane. Il exposa son plan, qui fut déclaré irréalisable. C'était folie que de vouloir ainsi s'exposer à la mort.

Cependant Higgins se montra si persuasif que les douaniers renoncèrent à le dissuader. Quatre d'entre eux se proposèrent même pour l'accompagner.

Et l'aventure commença avec tout ce qu'elle comportait de périlleuse témérité.

L'inspecteur, le buste emprisonné dans un corset de cuir, se laissait aller au rythme de la corde qui lui ceignait les reins. Cette corde, manœuvrée par les douaniers, filait lentement. De temps en temps un brusque arrêt, puis la descente recommençait.

Higgins s'arc-boutait à la paroi rocheuse ; à deux reprises, la muraille crayeuse avait cédé sous ses pieds en l'enveloppant d'un nuage de poussière blanche... Tout à coup, ses yeux furent attirés par un objet placé à quelque dix-huit pieds au-dessous de lui...

C'était un carnet de notes, le carnet officiel des agents de police. Celui de Petter, parbleu ! Il fallait s'en emparer.

Higgins descendit encore et s'aperçut, trop tard, qu'il touchait à l'extrémité d'une étroite corniche

surplombant le vide. Il ne put y poser le pied et, brusquement, se trouva suspendu au-dessus de l'abîme. La corde, avec une sournoise malignité, se mit à tournoyer ; le détective, entraîné dans ce mouvement, crut qu'il allait s'écraser au bas des rochers et retint un cri.

Fort heureusement, la corde était solide ; lorsqu'elle retrouva l'aplomb, l'inspecteur réussit à s'accrocher à un roc proéminent et continua la descente. Il regardait autour de lui, avec une attention extrême et cherchant en vain la grotte dont Gubbins lui avait parlé quand, soudain, il se trouva devant son orifice. La voûte, travaillée par la main des hommes, ne présentait aucune fissure, mais le sol, en maints endroits, s'ouvrait en crevasses béantes.

Au delà, un tunnel sombre et bas s'enfonçait dans les profondeurs de la falaise, et se continuait probablement jusque sous les assises mêmes de Cliff House.

Les douaniers donnèrent du jeu à la corde, celle-ci fila quelques secondes. Le détective allait essayer de s'emparer du carnet de notes.

Déjà il touchait au but, mais un bloc de craie, en s'effritant, entraîna le carnet.

Lorsque le détective, meurtri, à bout de souffle, se retrouva au sommet de la falaise, il poussa un long soupir de satisfaction, et but l'air à grands traits. L'aventure n'avait pas été sans danger, mais elle avait donné des résultats sérieux.

Désormais, la preuve était faite de la mort accidentelle du sergent Petter.

Le tunnel devait aboutir quelque part dans la maison, Petter en avait découvert l'entrée et il avait suivi cette galerie jusqu'au moment où le sol avait manqué sous ses pas.

Un point restait encore dans l'ombre : le sergent avait-il découvert les faux billets dans ce couloir souterrain, ou les avait-il déjà trouvés avant d'y pénétrer ? La lumière se ferait d'elle-même, encore un peu de patience !

De retour à Cliff House, Higgins s'informa des nouvelles de Royal. On lui apprit que celui-ci ne s'était pas encore réveillé. L'inspecteur monta rapidement l'escalier, voulant s'en assurer par lui-même.

Royal dormait paisiblement, la respiration régulière ; son visage semblait d'une étonnante jeunesse.

Le sommeil du juste ! Dieu tout-puissant !

Higgins eut un instant l'idée de réveiller le dormeur, mais il se ravisa. C'était peut-être, de longtemps, les dernières heures de tranquillité dont jouirait cet homme...

Il s'en alla sur la pointe des pieds. Comme il venait de quitter la chambre à coucher, un agent l'avertit qu'on le demandait au téléphone.

Qu'était-ce encore ? Pourvu que l'inspecteur-chef Dryan n'eût pas la fantaisie de lui imposer de nouvelles corvées !

Il fut tout de suite rassuré. La communication émanait du policier qui perquisitionnait chez Royal, à Fenworth Grove.

— J'ai trouvé un appareil photographique, ins-

pecteur, c'est une marque qui coûte très cher. J'ai téléphoné au fabricant. Après bien des recherches, on a fini par m'apprendre que l'appareil avait été vendu par le concessionnaire de Seaport.

— Seaport ?

— Oui, monsieur. Chez Mountjoy, dans la Grande-Rue. J'ai cru bien faire en vous communiquant tout de suite ce renseignement.

— Je vous remercie, agent, vous avez bien travaillé.

L'appareil avait été trouvé à Fenworth Grove, et le second domicile de Royal était à Londres ! L'une et l'autre de ces demeures étaient assez éloignées de Seaport. Bon, bon. La ruse était cousue de fil un peu trop voyant.

Ah ! ce pauvre Royal ! Une désagréable surprise l'attendait au réveil.

Et l'inspecteur donna l'ordre de resserrer la surveillance autour du dormeur.

CHAPITRE XXVI

LA SITUATION S'ÉCLAIRE

Comment cet appareil photographique était-il venu du magasin de Mountjoy à la maison de Royal ? C'était là un élément nouveau d'enquête, et Higgins décida de s'en occuper lui-même, car les voyages de l'appareil lui révéleraient peut-être le mot de l'énigme.

Mr. Mountjoy reçut l'inspecteur avec beaucoup d'empressement. Sa maison ne comptait qu'un seul employé. Celui-ci déclara qu'il ne s'informait jamais du nom de ses clients, mais, par contre, il se rappelait parfaitement avoir vendu cet appareil, il y avait environ un mois.

— Connaissiez-vous l'acheteur ?

— Non.

— Le reconnaîtriez-vous ?

— Certainement.

— Est-ce lui ? demanda l'inspecteur en présentant au commis une photo de Michael Randall.

— Mr. Randall ? Oh non ! ce n'était pas notre député. Je vous ai dit que je ne connaissais pas ce client.

— Ah ! et ce monsieur ? (C'était un portrait de Royal.)

L'employé secoua négativement la tête. Higgins lui montra une troisième photo :

— Et celui-ci ?

— Oui, oui ! C'est lui, monsieur !

— En êtes-vous bien sûr ?

— Tout à fait sûr !

La situation s'éclairait, car la photographie était celle de Mr. Baysworthy, qui languissait pour le moment à l'hôpital de Seaport.

Higgins, *a priori*, ne voyait pas exactement où cette découverte le mènerait, mais il se rendait compte que cette clarté nouvelle, projetée sur l'affaire, en amènerait la solution. Baysworthy aurait pu donner cet appareil à Royal, mais l'inspecteur gardait le souvenir de la scène du Grand Hôtel, à Cliff Hights, et il savait que les deux hommes étaient ennemis.

Royal se refuserait probablement à toute explication, mais Higgins se promettait bien d'élucider le problème sans le concours de personne.

Il regagna Cliff House et dès l'abord il fut frappé par l'extraordinaire agitation de l'agent qui l'accueillit.

— Qu'y a-t-il ? interrogea l'inspecteur.

— Il est parti !

— Qui ça ?

— Royal.

— Parti ? rugit Higgins. Vous l'avez laissé partir ?

— Il s'est échappé voici deux minutes à peine, balbutia le policier.

— Mais comment a-t-il pu s'échapper sous le nez de la police. Où étiez-vous donc ? Mais parlez !

— Il me demanda de lui apporter un breakfast. Il était au lit. Je pensais qu'il était déshabillé. J'allai au bout du couloir et, du haut de l'escalier, je commandai à un domestique de monter un plateau. Quand je revins dans la chambre, il n'y était plus.

— Il ne peut être loin. Alertez toute l'équipe. Echelonnez des groupes d'agents sur la falaise et renforcez la surveillance à l'endroit où la dune est écroulée. Qu'une perquisition ait lieu dans cette maudite villa et qu'on me découvre le fugitif. Il y a quelque part ici un passage secret qui communique avec la falaise. Il faut que nous le trouvions, et je le souhaite pour vous, car sinon...

Higgins se précipita dans la chambre qu'il avait partagée avec Royal, sonda les murs, arracha les tableaux, souleva les tapis, fouilla la penderie. Il redescendit, étudia une fois de plus les moindres détails du studio, de la bibliothèque, du hall, et ne découvrit rien qui décelât l'existence d'une trappe ou de quelque passage souterrain.

Mais Royal s'était peut-être tout simplement échappé par la porte principale, l'audace ne lui manquait pas. Tromper la vigilance du factionnaire était chose facile, l'inspecteur lui-même en avait fait l'expérience. D'ailleurs, là où tout autre eût échoué, Royal eût réussi à coup sûr !

L'inspecteur courut vers le factionnaire :

— Royal est-il passé par ici ?

— Royal ? certainement non, monsieur !

— Certainement, non ? Qu'en savez-vous ? Un enfant vous bernerait. Vous êtes tous des idiots ! Je vous dis, moi, qu'on peut entrer ici et en sortir à volonté, en se moquant de vous !...

L'inspecteur s'interrompit. Il avait eu tout à coup l'idée que le fugitif pouvait se cacher dans le jardin... A propos, où était le jardinier ? John Smith, Winston, Henry Royal, Baysworthy, Randall !... Un joli lot, vraiment !

Un léger sifflement frôla son oreille.

Instantanément il s'aplatit par terre. Quelqu'un avait tiré sur lui. Il laissa passer quelques minutes, puis, se traînant sur les genoux de massif en massif, il parvint à s'embusquer sous le couvert d'un fourré. A distance, il apercevait la serre. Ce serait un excellent refuge, mais il fallait l'atteindre !

Higgins, décidé à risquer le tout pour le tout, se releva, s'attendant à recevoir une balle, et inspecta le alentours. Il ne vit personne. Alors il courut vers la serre et s'y engouffra.

Il s'assit et reprit haleine. Là, il était à l'abri d'une attaque brusquée... Mais qu'est-ce que cela signifiait ?... Une forte odeur de poudre régnait dans la serre.

Higgins se mit debout et fouilla du regard la serre. Dans un coin il aperçut une caisse sur laquelle s'étalait en grosses lettres :

SABLE D'ARGENT.

Il s'en approcha et souleva le couvercle. Bien, bien, bien !

Cette caisse, sans fond, bouchait l'orifice d'un trou. Une échelle, retenue par des crampons de fer, s'enfonçait dans une sorte de puits.

La prudence commandait de ne rien entreprendre sans appeler du renfort, mais le temps pressait, chaque seconde était précieuse. Dans quelques instants Royal serait loin. Mais où donc aboutissait cette cachette ?

L'inspecteur Higgins arracha un pieu qui servait de tuteur à des plantes grimpantes, le ficha en terre auprès de la caisse, et coiffa ce signal de son chapeau.

Puis il descendit dans le puits.

CHAPITRE XXVII

LE BUTIN

L'inspecteur Higgins compta quinze échelons, après quoi il trouva un escalier de fortune taillé à même le roc. Quinze marches encore, et il atteignait le sol.

L'obscurité était complète. Higgins, sur ses gardes, se tenait immobile, ne sachant de quel côté aventurer ses pas.

Il était muni d'une lampe électrique ; toutefois, il hésitait à s'en servir, car la lumière pouvait être dangereuse. Il fallait cependant reconnaître l'endroit : un éclair instantané lui donna la vision d'un carrefour où se rencontraient plusieurs tunnels.

Laquelle de ces voies devait-il suivre ? Il songea tout à coup au pauvre Petter, il le voyait errant dans ces galeries mystérieuses...

Il fit de nouveau jaillir la lumière et s'engagea dans un couloir sans fin, tapissé de lichens et de mousses. Il tâtait du pied le terrain, avançant prudemment, mais résolument...

Au bout de vingt-cinq pas, le sol s'effondrait et il dut retourner en arrière, prendre une autre direction. Les ténèbres étaient pleines de traîtrise ; il alluma franchement sa lampe. Bien lui en prit. A ses pieds s'ouvrait une trappe. Il s'y engouffra et, brusquement, se trouva devant une excavation infranchissable. Il percevait le bruit sourd des flots déferlant sur la falaise. Mais il découvrit un autre tunnel, très bas de voûte, et s'y glissa.

Où était-il ? Il l'ignorait totalement. Il tendit l'oreille ; était-ce encore le grondement de la mer, ce martèlement sourd et lointain ?... Non, car le bruit se rapprochait...

Higgins éteignit sa lampe, et tout sombra dans la nuit. De la main droite tenant son revolver, et de l'autre s'appuyant à la muraille, il s'avança lentement, l'oreille aux aguets.

Les souterrains devaient dater de l'époque très lointaine où les contrebandiers étaient rois de la mer. C'était une véritable forteresse où nul ne pouvait les atteindre. Elle était construite pour la défense. Certaines places étaient élargies, bétonnées, avec des renfoncements pratiqués dans la pierre. Combien de victimes étaient tombées dans ces pièges obscurs, dans ces cavernes mystérieuses ?

Tout à coup l'inspecteur s'arrêta, brusquement ramené aux temps présents : ses doigts venaient de rencontrer un objet très moderne : un commutateur électrique.

Où était l'ampoule ? Higgins cherchait à l'apercevoir. A présent, il distinguait nettement le bruit de pas. On approchait.

L'inspecteur fit jouer le commutateur ; la lumière se répandit à flot.

Très loin, au bout du tunnel, un homme apparut : c'était Henry Royal.

Mais, brusquement, tout retomba dans les ténèbres, et des mains, fortes comme un étau, saisirent l'inspecteur à la gorge. Higgins tomba sur les genoux, en abandonnant son revolver. Avec l'énergie du désespoir, il se débattait, essayant, en vain, de s'arracher à l'étreinte de l'invisible agresseur qui le traînait sur le sol.

Higgins étouffait, une flamme dansait devant ses yeux... Mais, soudain, les doigts crispés sur sa gorge se détendirent sans qu'il sache pourquoi. Libéré, il se redressa et se remit sur pieds dans un sursaut de force incroyable...

En un éclair, tous les détails du lieu où l'adversaire l'avait entraîné lui apparurent : c'était une grotte aux murs noircis par la fumée d'une lampe à huile qui brûlait, suspendue à la voûte ; une table, trois chaises culbutées, un coffre et, debout dans un angle... John Smith.

John Smith ! oui, mais presque méconnaissable : il était hagard, de sa bouche tordue coulait de l'écume ; sa main droite brandissait un revolver.

Higgins fit un bond de côté. Le coup partit sans l'atteindre. John Smith se mit à rire, d'un rire féroce, discordant : le rire d'un dément, et leva le bras. L'inspecteur se précipita et lui saisit le poignet pour le désarmer. John Smith, de sa main gauche, l'empoigna de nouveau à la gorge.

Higgins, mal remis de la première lutte, fléchit.

Tout près de son visage était, hideuse et terrible, la face du fou, dont les doigts de fer se resserraient peu à peu. L'inspecteur se convulsait dans les affres de l'asphyxie... il allait périr... mais, à nouveau, l'étreinte mortelle se desserra.

— Higgy, remettez-vous, aidez-moi !

L'inspecteur, une fois encore, eut un sursaut d'énergie. Il respira profondément et se redressa. Devant lui, Henry Royal tenait entre ses bras John Smith, réduit à l'impuissance. Higgins, de toutes ses forces, asséna un terrible coup de poing sur la mâchoire du jardinier... C'était la première fois qu'il frappait un homme ne pouvant se défendre, et le souvenir de cet acte devait le poursuivre longtemps.

— Inutile, Higgy, il a son compte, déclara Royal, en étendant sur le sol John Smith inanimé.

Puis il regarda le détective qui massait son cou meurtri.

— Et dire, ajouta-t-il, avec un petit sourire d'assurance, que vous aviez cru pouvoir maîtriser tout seul ce forcené !

— Ah ! le misérable, dit Higgins, qui se remettait peu à peu. Attachons-lui les mains.

— Ce sera une utile précaution, voici ma ceinture, qui peut servir de lien.

A ce moment, l'inspecteur remarqua du sang sur le poignet de Royal.

— Etes-vous blessé ? demanda-t-il.

Royal regarda sa main.

— Tiens ! je ne m'en étais pas aperçu. C'est sans doute lorsque j'ai cassé le globe électrique du cou-

loir. Quelqu'un a fait de la lumière. Je ne voulais pas me laisser voir. Vous ne pouviez pas savoir que j'étais là, et moi je vous avais deviné.

Higgins ne répondit rien. En somme, Royal lui avait sauvé la vie ; sans lui, l'inspecteur eût subi le même sort que Randall, et il se sentait gêné devant cet homme, son sauveur, qu'il lui faudrait peut-être arrêter tout à l'heure.

Mais qu'y avait-il d'intéressant dans cette caverne ? Le coffre. Des papiers s'y entassaient. A n'en pas douter, c'était le contenu du coffre-fort de Randall ; là se trouvait le secret si longtemps cherché !

— Grand Dieu ! s'exclama soudain l'inspecteur.

Il songeait qu'il avait laissé son chapeau dans la serre, ainsi qu'un signal. Une demi-douzaine d'agents allaient descendre dans ce souterrain, et, avec le flair qui distinguait les policiers de Seaport, il y avait gros à parier qu'ils s'engageraient tous dans le couloir fatal et iraient rejoindre le pauvre Petter dans la mort. Que faire ?...

Higgins s'emparait en hâte des papiers.

— A qui appartiennent ces documents ? questionna Royal.

— A moi.

L'inspecteur avait prononcé ces deux mots avec une énergie farouche. Les deux hommes se dévisagèrent un instant sous la clarté de la lampe fumeuse.

— Quel type vous faites ! dit doucement Royal.

On entendit une clameur confuse, des cris, des appels dans la galerie supérieure. Les agents arri-

vaient à l'aide. Higgins se mit à crier, et les policiers se précipitèrent.

— Vous êtes sain et sauf, inspecteur ! Tant mieux !

— Etes-vous en nombre ? s'informa Higgins.

— Nous sommes quatre ici, comme vous le voyez, trois autres veillent dans le couloir au-dessus.

L'inspecteur se tourna vers Royal :

— Est-ce suffisant ?

— C'est bien, Higgy. La victoire vous reste, répondit Royal avec calme.

Puis, se penchant sur John Smith :

— A celui-là, il faudrait un médecin.

— Et des gardes solides, répondit l'inspecteur. Seulement, je ne vois pas comment le sortir de ce souterrain, ce ne sera pas une petite affaire que de le remonter par la caisse du fameux SABLE D'ARGENT.

— Ah ! fit Royal, ne vous inquiétez pas de cette caisse. Suivez-moi et je vous ramènerai dans la villa.

John Smith, toujours privé de connaissance, fut emporté par les policiers. Royal ouvrait la marche. Au bout du tunnel, le cortège s'arrêta devant une muraille. Royal fit jouer un ressort, un rectangle de pierre s'écarta sur le clair-obscur d'une petite pièce. Royal fit un pas en avant :

— Attention ! cria-t-il à l'inspecteur qui le suivait. Sans cela, vous allez vous casser la tête.

Higgins se trouvait dans la galerie de la bibliothèque, devant les débris de la balustrade qu'il avait brisée.

De cette découverte, l'inspecteur tira aussitôt des conclusions sur l'accident de Baysworthy. L'homme n'avait pas été attaqué. En sortant de ce souterrain, il avait manqué le pas et, dans sa chute, il s'était fracturé le crâne. Cela ne faisait plus aucun doute.

Du même coup, Henry Royal était lavé du soupçon qui pesait sur lui. Higgins se sentit délivré d'un grand poids.

CHAPITRE XXVIII

RÉVÉLATIONS

Le problème était en voie de se résoudre, à la grande joie de l'inspecteur Higgins.

Etendu sur son lit d'hôpital, John Smith s'était pris à délirer, mais d'une sorte de délire lucide où s'évoquait son lamentable passé. Higgins, bribe par bribe, recueillait soigneusement ces propos à demi incohérents, et de leur ensemble il reconstituait aisément une grande partie de la vérité.

Le jardinier était le fils naturel de Nathanaël Zebstone, le précédent propriétaire de Cliff House. Il avait passé son enfance et sa jeunesse dans cette propriété dont les détours souterrains lui étaient familiers. Après avoir poussé Nathanaël Zebstone à la folie, Randall avait dépouillé John Smith de l'héritage paternel.

Cependant, le délire n'avait pas tout à fait descellé les lèvres du jardinier ; du meurtre de Randall, il n'avait point parlé, mais la haine qu'il nourrissait contre le bourreau de son père jaillissait en éclats désordonnés, projetant la lumière sur le crime et sur le criminel.

*
**

L'inspecteur Higgins, assis auprès d'un bon feu dans le studio de Cliff House, examinait la fenêtre et se demandait si l'ouragan qui faisait rage au dehors allait bientôt se calmer. La mer battait la falaise avec le grondement continu du tonnerre.

Higgins restait insensible au déchaînement des éléments, il méditait, et ses méditations l'amenaient au terme de ses patientes recherches.

John Smith — il valait mieux continuer à l'appeler de ce nom — dépossédé de ses biens, mourant de faim et de misère, avait été embauché par Randall, probablement dans un but de surveillance... ou de chantage... toujours le chantage! C'était une arme que le député de Seaport maniait avec une suprême habileté...

Randall avait acquis Cliff House. Mais le député, bien que maître de la massive et silencieuse villa, n'était point maître des secrets de la Falaise. Ces secrets-là restaient la propriété du seul John Smith, Et c'est ainsi que, depuis deux ans, le jardinier tenait à sa merci l'homme qui avait cru l'asservir, cet homme qu'il détestait de toute la force de son être !

Tout cela était significatif. Randall avait semé tant de haines autour de sa personne que la prolongation de sa vie était, pour plusieurs de ses victimes, inacceptable...

Mais combien de choses encore n'étaient pas

éclaircies ! Henry Royal parlerait-il, serait-il possible de lui arracher certains détails ?

L'inspecteur avait prononcé ces derniers mots à haute voix...

— Eh bien ! Higgy ! exigez-vous une confession signée et scellée ? dit tout à coup Royal, surgi à l'improviste.

— Pas tout à fait, mais je voudrais savoir bien des choses qui, je l'avoue, m'échappent encore.

— Quoi donc ? demanda Royal d'un air innocent.

— Qu'étiez-vous venu faire ici le matin de l'assassinat de Randall ?

Royal se mit à rire.

— Hier encore je serais resté muet, mais à présent... Winston voudrait peut-être entendre ce que je vais dire...

— Vous avez raison.

Higgins traversa la pièce et sonna. Winston apparut. Il était moins hagard et plus calme. Higgins lui désigna une chaise.

— Maintenant, Royal, je vous écoute.

— Il y a quelques années, annonça Royal, Edward Trollope, le frère de Winston, me rendit un service qu'un honnête homme ne saurait oublier. De quelle nature était ce service, vous n'avez pas à le savoir, et d'ailleurs ce fait n'a rien de commun avec l'affaire qui vous occupe. Vous savez, Higgy, que je ne reste jamais sous le coup d'une dette, ce scrupule est un fétiche pour moi. Trollope était parti et j'ignorais où il se trouvait, lorsqu'un jour je le rencontrai à Londres. Il m'avoua ses tourments, et m'expliqua qu'un personnage haut placé

exerçait sur lui une effroyable oppression. Je lui offris mon appui, et il me répondit assez énigmatiquement que, pour lui rendre la liberté, il fallait ouvrir un coffre-fort dans une villa qu'il ne me désigna pas tout d'abord, et y prendre une lettre.

— Chez Michael Randall, parbleu ! dit Higgins. Winston m'a parlé de cette lettre.

— Oui, mais je ne le sus que plus tard. Trollope avait résolu d'aller reprendre lui-même ce document ; son frère, le pauvre Winston, ici présent, lui avait donné l'empreinte de la clé. Mais Trollope reculait toujours, obsédé par la peur de la prison. Je décidai de tenter l'aventure et Trollope me proposa l'aide de Baysworthy, qu'il croyait lui être favorable. Bien que j'aie l'habitude de mener toujours seul mes petites affaires, une force indépendante de ma volonté me fit accepter le concours de cet homme. Il n'était point facile d'accéder à Cliff House, en raison d'un signal avertisseur, dont l'emplacement me fut indiqué vaguement, et d'un féroce chien de garde. Baysworthy se chargea du chien. Il remplit cette première partie du programme, mais il n'alla pas plus loin.

— Poltron ?

— Non, traître. Un faux frère. Laissons-le, il a chèrement payé sa trahison. J'entrai dans Cliff House et découvris le coffre. C'était un coffre à combinaison et...

— Je ne puis me consoler de n'avoir pas pensé à vous en prévenir, interrompit Winston.

— Cela n'a pas d'importance, mon vieux ; on ne peut penser à tout. Tandis que j'essayai d'ouvrir la

serrure, je fus supris par un gros type et photographié sur place... Oui, c'est la photo que vous avez, Higgy. Je reconnus alors que ce gros type était Michael Randall ; je n'avais pu l'identifier tout de suite, ne l'ayant jamais vu. Il me dicta la confession que j'écrivis sous la menace de son revolver.

— Est-ce bien vous qui aviez écrit cette confession ? demanda Higgins, soupçonneux.

— Bien sûr. J'y fus forcé.

— Mais l'écriture ?

— Eh bien ! je l'ai contrefaite. Randall ne pouvait le savoir et délibérément j'orthographiai mal certains mots... Tout alla bien jusqu'à l'instant où il voulut prendre l'empreinte de mon pouce. Naturellement, je me dérobai à cette exigence, et je ne savais plus comment sortir de ce guêpier, lorsqu'on frappa à la porte. C'était Winston. J'avais recommandé à ce vieux copain de rester aux aguets pour parer à toute malencontreuse anicroche, et son intervention fut providentielle. Randall se détourna. Cela me permit de lui démantibuler la mâchoire, de saisir l'appareil photographique et de filer.

— Pourquoi, pendant que vous y étiez, n'avoir pas emporté cette confession ?

— A quoi bon ? Randall ne pouvait s'en servir contre moi, ce n'était pas mon écriture. Vous-même, Higgy, en avez eu la preuve, à tel point que vous avez cru à un faux ; finalement, cela m'a justifié à vos yeux.

Royal se mit à rire, mais Higgins, les sourcils froncés, n'avait pas l'air de goûter la plaisanterie.

— J'avais échoué, poursuivit Royal, et c'était

assez de travail pour la nuit. J'avais l'intention de revenir le lendemain matin pour en finir avec Randall. Je connaissais quelques vérités sur son passé et je comptais m'en servir pour ravoir la lettre de Trollope en le menaçant d'un scandale. Quand je suis arrivé, vous, Hïggy, étiez là, et Randall était mort. C'est tout.

— Mais, pendant le temps où vous étiez avec Randall, il n'y avait personne d'autre dans le studio ?

— Si, John Smith. Mais je n'ai soupçonné le fait que par la suite.

— Oui, John Smith ! répéta Higgins, et voilà ce qui a dû se passer. Après votre fuite, Randall, remis de son évanouissement et débarrassé de Winston, a ouvert le coffre-fort pour y déposer votre confession. Et l'occasion que, depuis deux ans, attendait John Smith, s'est enfin présentée. Car, il faut que je vous apprenne ce que vous ignorez : Randall a conduit peu à peu à la folie le père de John Smith, Nathanaël Zebstone, à qui appartenait la villa de la Falaise. L'homme était un malade mental — ainsi, du reste, que son fils — et Randall le poussa à bout. Après que la raison du malheureux eut sombré incurablement, Randall acquit la propriété pour une bouchée de pain. John Smith a révélé tous ces détails à l'hôpital, au milieu de son délire. Randall avait volé les titres de propriété du fils et les détenait dans son coffre : lettres de la mère de John Smith, testament de Zebstone, toutes preuves attestant les droits du fils naturel à l'héritage de son père. Randall gardait précieu-

sement ces documents. Donc, cette nuit-là, après votre départ, Randall ouvrit le coffre-fort et John Smith bondit sur lui.

L'inspecteur Higgins s'arrêta un moment ; il savait de quelle force disposaient les doigts du jardinier et imaginait l'atroce scène.

— Après qu'il eut tué Randall, poursuivit Higgins, John Smith dévalisa le coffre-fort et emporta le butin dans son repaire... Je me demande, à présent, s'il a conservé le souvenir de son crime ? Je pense qu'il était dans une sorte d'hypnose. Pourtant, un fait me déroute : le matin suivant, quand je lui appris la mort de Randall, il s'évanouit.

— Votre esprit n'est pas le seul qui soit en déroute, Higgy, le mien l'accompagne. Je ne puis m'expliquer comment Smith était informé que je viendrais à Cliff House ce soir-là.

— Sans doute avait-il entendu Baysworthy et Randall se concerter. Car, souvent, sinon chaque soir, Smith devait s'introduire dans la maison par le souterrain de la serre. Randall ne soupçonnait pas l'existence de ce passage.

— C'est vrai, confirma Winston, Randall ne se doutait de rien, il considérait la galerie de la bibliothèque comme une simple ornementation et jamais n'y était monté.

— Baysworthy, pourtant, savait le secret.

— Oui, dit Higgins, mais Baysworthy n'en avait pas parlé, c'était un atout de plus dans le jeu de ce traître. La première fois qu'il passa par ce tunnel, ce fut pour se fracasser le crâne.

— L'accident survint pendant que j'étais allé

chercher une autre clé à Londres. Entre temps, j'étais passé au « Pink Rat » pour prévenir Trollope de mon échec. Vous savez la suite.

— Mais pourquoi Trollope fut-il attaqué ?

— Eh bien! son agresseur était un des hommes de confiance de Randall, une brute à tout faire. Randall avait décidé la mort de Trollope après les révélations de Baysworthy. Je ne vous étonnerai point en vous apprenant que, sous couvert de s'intéresser au redressement des criminels, Randall exerçait un pouvoir occulte sur une nuée de repris de justice prêts aux pires besognes.

— Je le sais maintenant, répondit l'inspecteur. Ce misérable employait tous les moyens.

— Un dernier aveu, Higgy, acheva Royal. C'est moi qui, au Grand Hôtel de Cliff Hights, ai déposé entre vos doigts, pendant que vous dormiez, le beau lis blanc, symbole de votre naïve innocence.

Higgins ne répliqua rien, un peu décontenancé par cet indiscret aveu.

Il y eut une longue pause. Les trois interlocuteurs demeuraient silencieux, absorbés dans leurs pensées.

Tout à coup, Higgins se leva. Il prit les documents retrouvés et soupesa la volumineuse liasse :

— Je songe à tous ces pauvres diables dont l'histoire tragique repose dans ces dossiers. Quelques-uns sont morts, mais d'autres vivent encore... Et peut-être... (il s'interrompit) peut-être y a-t-il pour moi, là dedans, un brevet d'inspecteur principal... L'inspecteur principal Higgins !...

D'un geste brusque, il jeta au feu le monceau de papier...

Puis il marcha rapidement vers la fenêtre.

Une main se posa sur son épaule :

— Vous êtes un chic type et un brave cœur, monsieur l'inspecteur, déclara Henry Royal gravement.

— Un gentleman, répondit Winston avec chaleur.

— Vous avez tort tous les deux, répondit le détective sans cacher son émotion. Si vous voulez savoir qui je suis, eh bien ! je suis un être sanguinaire.

Il y eut un nouveau silence. Higgins semblait plongé dans une douloureuse rêverie. Soudain, il éclata de rire, et Royal lui fit écho.

Le rire de l'inspecteur Higgins était nuancé d'amertume, mais celui d'Henry Royal sonnait comme une joyeuse fanfare.

CHAPITRE XXIX

LA FIN D'UN CAUCHEMAR

L'inspecteur Higgins déclara :

— Je ne peux m'empêcher de penser que, si John Smith n'avait pas tiré sur moi au moment où je m'approchais de la serre, je n'aurais jamais découvert le dernier mot du meurtre de Randall.

— Mais moi, je l'aurais trouvé à votre place, dit Royal.

— Ce n'eût pas été tout à fait la même chose.

— Non, mais c'eût été cependant la vérité mise à jour. Quand j'ai envoyé l'agent chercher mon petit déjeuner, j'avais décidé d'aller faire un tour à la bibliothèque. Lorsque j'ai constaté les dégâts que vous aviez causés, j'ai supposé que vous aviez vu dans cette galerie tout ce qu'il y avait à voir... Mais vous étiez aveugle... D'instinct, j'ai deviné que le fond de l'armoire était mobile... et, par ce chemin, je serais arrivé à la caverne de John Smith.

— Enfin, lorsque j'étais dans le jardin, pourquoi John Smith a-t-il tiré sur moi, alors qu'il n'avait nullement besoin de le faire ? dit l'inspecteur.

— Le pauvre garçon est un demi-fou. N'est-ce pas une raison suffisante ?

— Je ne le trouve pas... Mais la pluie a cessé, sortons. J'ai une idée.

Higgins se rappelait l'endroit exact où il se trouvait quand la balle de Smith l'avait manqué de peu. Il traversait une plate-bande particulièrement fleurie. Sans doute le jardinier avait tiré parce que l'inspecteur marchait sur les fleurs. Ces fleurs, par hasard, ne masqueraient-elles pas quelque autre cachette ?

— Il nous faudrait des bêches, dit Higgins.

— Vous en trouverez dans la serre, répondit Winston.

— Que voulez-vous bêcher ? demanda Royal. Je ne suis guère bon à ce métier-là.

— Venez, je vous expliquerai.

Dix minutes plus tard, les trois hommes se penchaient pour regarder, au milieu des fleurs saccagées, une boîte d'étain reposant au fond d'un trou profond.

Higgins fit sauter le couvercle de la boîte avec le tranchant de sa bêche. Une rançon de roi se trouvait amoncelée dans ce petit espace. Le détective y reconnut d'étincelantes pierres précieuses, produits de vols retentissants dont les coupables n'avaient jamais été retrouvés,

L'inspecteur Higgins exultait, l'affaire, pour lui, s'achevait par une victoire... Il vit passer, devant ses yeux éblouis, sa nomination... l'inspecteur principal Higgins !... Peut-être, après tout, le rêve devenait-il une réalité !...

— Eh bien ! Royal, que donneriez-vous pour cela ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne suis pas un spécialiste en pierres précieuses.

— C'est vraiment magnifique, assura Higgins, avec l'admiration du connaisseur. C'est là le reliquat du coffre-fort et ce qui nous restait encore à découvrir. Penser qu'un homme ait pu accumuler une telle fortune sans lever le doigt ! Randall régnait par la terreur !

— Oui, répondit Henry Royal. Un seul homme aurait pu avoir barre sur lui.

— Qui donc ?

— Moi.

En cet instant, un effroyable bruit monta de la mer. Des explosions sourdes ébranlèrent le sol, suivies de craquements sinistres.

— Fuyons !

Henry Royal bondit en avant, Winston le suivit, Higgins allait moins vite, gêné par la boîte au trésor.

Ils couraient droit devant eux pour s'éloigner de ces lieux sinistres. Les détonations se succédaient plus rapprochées, la terre se fendillait. Jamais, de mémoire d'homme, un semblable raz de marée n'avait eu lieu dans la région de Seaport.

Les fugitifs atteignirent enfin la grand'route. Là, ils se retournèrent ; un spectacle terrifiant les immobilisa. Sur le ciel rouge, Cliff House se silhouettait, semblant osciller comme un navire en détresse, et soudain le sol s'entr'ouvrit et la bâtisse séculaire glissa lentement dans les flots démontés.

L'inspecteur Higgins se tourna vers Royal.

— Ce cataclysme nous a interrompus. Que me racontiez-vous ? demanda-t-il avec flegme.

Le visage de Royal se détendit :

— Je vous le dirai une autre fois.

⁂

Mais Henry Royal redevint muet pour de bon. Il avait négligé de raconter à l'inspecteur un certain bon tour de sa façon. Le matin de l'assassinat de Randall, quand l'agent préposé à sa garde s'était endormi dans la bibliothèque, Royal avait eu soin de dissimuler et le narcotique et un lot d'outils compromettants dont il s'était muni. Et l'inspecteur n'y avait vu que du feu. Les faux rayons de la galerie n'avaient point divulgué entièrement les mystères de leurs cloisons.

⁂

Une semaine s'était écoulée depuis cette mémorable soirée.

L'inspecteur Higgins — bientôt inspecteur principal — revint alors sur l'emplacement de ce qui avait été Cliff House. Il n'y trouva qu'un chaos de terrain éventrés, où béaient de profondes cavités. Il ne restait plus vestige de la demeure qui avait bravé tant de siècles.

Higgins fouilla ces ruines ; il y découvrit un revolver muni d'un silencieux, et deux moules de contrefaçon.

Ainsi, il ne s'était pas trompé. On fabriquait de la fausse monnaie à Cliff House. Il en avait la preuve... Mais les faussaires ?...

Cliff House garderait jalousement, et pour l'éternité, le dernier de ses criminels secrets.

FIN

834-37. — IMPRIMERIE CRÉTÉ CORBEIL

LE MASQUE

Collection des romans d'aventures.

Déjà parus :

1. **LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.** A. CHRISTIE
2. **LE TROIS DE TRÈFLE.** VALENTIN WILLIAMS
3. **LA MAISON HANTÉE.** P. WENTWORTH
4. **LES MILLE MAINS.** B. NORMAN
5. **L'HOMME AU PIED BOT.** VALENTIN WILLIAMS
6. **LE BOURREAU FANTOME.** LÉON GROC
7. **QUI ?** J.-S. FLETCHER
8. **LA CHASSE AU PAPIER.** HEARNDEN et BALFOUR
9. **UN AN ET UN JOUR.** GUY THORN
10. **LE RETOUR DU PIED BOT.** VALENTIN WILLIAMS
11. **LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.** SINTAIR et STEEMAN
12. **LES TROIS MENSONGES.** BOYSIVON
13. **LE LOUP SOLITAIRE.** L.-J. VANCE
14. **C'EST FAIT.** J. CHANCELLOR
15. **LES VENGEANCES DU PIED BOT.** VALENTIN WILLIAMS
16. **PRENDS GARDE.** ANDRÉ CHARPENTIER
17. **LA FASCINANTE LUEUR VERTE.** VINCENT FULLER
18. **LA CABINE 19.** JOHN IRONSIDE

19. **LA MAISON SUR LA FALAISE** — Valentin WILLIAMS
20. **LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.** — SINTAIR et STEEMAN
21. **LE DRAME DE RAVENSDENE.** — J. FLETCHER
22. **DANS L'OMBRE.** — Herbert FLOWERDEW
23. **L'ÉCHELLE DE CARTES.** — John CHANCELLOR
24. **LE CHEVALIER DE BATAVIA.** — Horace VAN OFFEL
25. **142 QUEEN'S GATE.** — Herbert ADAMS
26. **L'AFFAIRE WALTON.** — Edgar WALLACE
27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES** (Une aventure du Loup Solitaire). — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BÊTE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E. F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R. T. M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARJEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V. WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER

49. L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT. — Oscar GRAY
50. LA VEINE JAUNE. — Valentin WILLIAMS
51. LA CHANCE MERVEILLEUSE. — Patricia WENTWORTH
52. DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD. — Fergus HUME
53. L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER. — John LAURENCE
54. LE COFFRE DE CYPRÈS. — Gerald CUMBERLAND
55. LE DIABLE AU COLLÈGE. — SINTAIR et STEEMAN
56. L'INSPECTEUR MANDERTON. — Valentin WILLIAMS
57. LE MYSTÈRE DE CLOOMBER. — CONAN DOYLE
58. LA TOUR NOIRE. — Patrick WYNNTON
59. L'HOMME SANS TÊTE. — H. de Vere STACPOOLE
60. LE TESTAMENT DE BASIL CROKES. — Pierre VERY
(Grand Prix du roman d'aventures 1930.)
61. LE TROISIÈME MESSAGER. — P. WYNNTON
62. SERVICE SECRET. — Valentin WILLIAMS
63. LA CHAINE FERMÉE. — Frank ARNAU
64. STOP (U CONTRE U). — Alex COUTET
65. LE MARTEAU FATAL. — Francis EVERTON
66. LE DOIGT VOLÉ. — STEEMAN
67. L'AGENDA DE M. LANSON. — WALLING
68. LE CRIME DE LA MADELEINE. — DOU
69. L'HOMME AU COMPLET MARRON. — A. CHRISTIE
70. LA DAME AUX RUBANS MAUVES. — Ernest FOX
71. JANE SMITH. — Patricia WENTWORTH
72. LA ROSE VERTE. — Roy VICKERS
73. LE CRIME DE MINUIT. — Sax ROHMER
74. LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE. — L.-J. VANCE
75. LE FINANCIER BARDOLPH. — R. A. J. WALLING
76. L'HOMME DANS LA NUIT. — John FERGUSON
77. CHASSÉ-CROISÉ. — Douglas NEWTON
78. LE FAUSSAIRE. — Edgar WALLACE
79. L'OMBRE MYSTÉRIEUSE. — Fergus HUME
80. L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE. — Patricia WENTWORTH
81. RUPTURE D'ANÉVRISME. — Henry WADE
82. L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX. — J. LAURENCE
83. SANS MERCI. — Marten CUMBERLAND

84. **SIX HOMMES MORTS.** Stanislas-André STEEMAN
(Grand Prix du roman d'aventures 1931.)
85. **LE CERCLE NOIR.** Mansfield SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** Muriel SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** John FERGUSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGALLE.** Oswald DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** Herman LANDON
90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** Edgar WALLACE
92. **BOB BANTAM.** Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** S. A. STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** J. S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** Georges HOFFMANN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST.** Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures 1932.)
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** M.-G. EBERHART
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** S. A. STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** Valentin WILLIAMS

116. OBSESSION. — Herman LANDON
117. UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM. — Stuart PALMER
118. LE CRIME DU GOLF. — Agatha CHRISTIE
119. LE MAITRE DU MYSTÈRE. — SEAMARK
120. LE JARDIN HOLLANDAIS. — Herbert ADAMS
121. LES ATOUTS DE M. WENS. — S.-A. STEEMAN
122. LE TRAIN BLEU. — Agatha CHRISTIE
123. L'INCENDIE DE WAVERDALE. — L. MAYNARD
124. MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE) — CONAN DOYLE
125. L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS. — Juliette PARY
126. LE SECRET DE CHIMNEYS. — Agatha CHRISTIE
127. LE VISITEUR NOCTURNE. — André BERGE
128. LE COFFRE D'ARGENT. — Herman LANDON
129. L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ. — S.-A. STEEMAN
130. LA TRAGÉDIE DU RAIL. — John RHODE
131. PRINCE DU CRIME. — Phillips OPPENHEIM
132. L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN. — Simone d'HERIGNY
(Grand Prix du roman d'aventures 1933.)
133. LE CRIME DE MONTE-CARLO. — Henry HOLT
134. LES QUATRE. — Agatha CHRISTIE
135. MONSIEUR FAUX-PAS. — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. LE DÉTECTIVE EN VACANCES. — Charles BARRY
137. RYNOX. — Philip MACDONALD
138. LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS. — Gérard N. MAC ARY
139. LE MASQUE DE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
140. LE CRIME DANS L'AUTOBUS. — Cecil F. GREGG
141. LE YO-YO DE VERRE. — S.-A. STEEMAN
142. SOIR D'ORAGE. — Philip MACDONALD
143. L'OISEAU DE MER. — Jack HURST
144. ÉNIGMES. — N.-S. LINCOLN
145. LE MAGICIEN NOIR. — R.-T.-M. SCOTT
146. « Z » — Jefferson FARJEON
147. JUSTICE SAUVAGE. — A. BIRMINGHAM
148. L'OREILLE COUPÉE. — J.-S. FLETCHER

149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** F. H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX. »** HENRY HOLT
152. **UN PASSAGER POUR FOLKESTONE.** J. S. FLETCHER
153. **L'ARBRE DE LA MORT.** L. MACFARLANE
154. **LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE.** R. FORSYTHE
155. **LA MAISON DE L'HORREUR.** CAROLYNE WELLS
156. **LE POISSON CHINOIS.** JEAN BOMMART
(Grand Prix du roman d'aventures 1934.)
157. **LA MAISON DU PÉRIL.** AGATHA CHRISTIE
158. **LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** J.-S. FLETCHER
159. **REX.** MARTIN PORLOCK
160. **LE LÉVRIER BLEU.** S.-A. STEEMAN
161. **CIRCUIT-FERMÉ.** J.-T. SAMAT
162. **DOUCHE ÉCOSSAISE.** ROBERT MASON
163. **UNE PREUVE ACCABLANTE.** FERGUS HUME
164. **LA MOUCHE.** EDGAR WALLACE
165. **LA MARQUE INFAMANTE.** SELDON TRUSS
166. **UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** P. PATRICK
167. **CALIBRE 22.** AUBREY TYSON
168. **HISTOIRE SANS ISSUE.** THOMAS COBB
169. **LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** AGATHA CHRISTIE
170. **LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** A.-E.-W. MASON
171. **LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** SIR BASIL THOMSON
172. **LE CHIEN DE MARKENMORE.** J. S. FLETCHER
173. **LE MYSTÉRIEUX N° 1.** ANTHONY ARMSTRONG
174. **LORD PETER ET L'AUTRE.** DOROTHY SAYERS
175. **LA LÈVRE TORDUE.** HERBERT ADAMS
176. **LE MYSTÈRE DU MASQUE.** MAURICE RENARD
177. **L'ADORABLE SPECTRE.** S. A. STEEMAN
178. **LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** EDGAR WALLACE
179. **LA POLICE S'ÉNERVE.** WERNER SCHELLE
180. **LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures 1935.)

181. **LA MORT VERTE.** — Elaine HAMILTON
182. **LE GRAND MYSTÈRE DE BRIGHTON.** — J. S. FLETCHER
183. **LA MAISON VIDE.** — Francis D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LA ROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L. G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE
190. **5 H. 25.** — Agatha CHRISTIE
191. **LORD PETER ET LE BELLONA-CLUB.** — Dorothy SAYERS
192. **LE PRINCE MAIYO.** — Phillips OPPENHEIM
193. **LE MESSAGE ROUGE.** — Henry HOLT
194. **L'ÉPAVE TRAGIQUE.** — Jefferson FARJEON
195. **LE STUDIO D'EN-HAUT.** — Elaine HAMILTON
196. **LA PREUVE EST AU FOND.** — Rufus KING
197. **LE COUTEAU SUR LA NUQUE.** — Agatha CHRISTIE
198. **LA MAUDITE FAMILLE WILLETT.** — Rufus KING
199. **L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE.** — Phillips OPPENHEIM
200. **LE TÉMOIGNAGE DU SINGE.** — Bruce HARRISON
201. **JERRY FRISH, DÉTECTIVE.** — Nellise CHILD
202. **LE CHATEAU DES ARAIGNÉES.** — J.-S. FLETCHER
203. **LE POT DE CONFITURE.** — Henry HOLT
204. **WEEK-END AU TOUQUET.** — Yves DARTOIS
(Grand Prix du roman d'aventures 1936.)
205. **TERREUR DANS LA VALLÉE.** — G. PATRICK
206. **LA CROIX NOIRE.** — J. M. WALSH
207. **LA CLOCHE SILENCIEUSE.** — Elaine HAMILTON
208. **DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT.** — Pierre NORD
209. **L'HOMME AUX CENT MASQUES.** — Edgar WALLACE
210. **LA MORT EN BLOUSE BLANCHE.** — Etienne ALERET
211. **LE CARNAVAL DES LOUPS.** — Philipps OPPENHEIM
212. **L'INSAISISSABLE Mr. DEATH.** — Carlton WALLACE
213. **L'AS DE PIQUE.** — Henry HOLT

214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE. — Valentin WILLIAMS
215. KIDNAPPERS. — Hugh CLEVELY
216. LE DÉTECTIVE PARESSEUX. — George DILNOT
217. LA SORCIÈRE. — Olga HARTLEY
218. LA MORT DANS LES NUAGES. — Agatha CHRISTIE
219. LE MEURTRE DU CHAMOIS. — Cecil M. WILLS
220. L'HOMME DE SCOTLAND YARD. — Valentin WILLIAMS
221. 17 CARTES. — E.-C. VIVIAN
222. LE MAITRE DE L'OR. — Phillips OPPENHEIM
223. MEURTRE EN NOIR. — F.-D. GRIERSON
224. SINISTRE ALIBI. — Carlton WALLACE
225. LE VIEUX TOM. — Miles BURTON
226. NOUVELLE ENQUÊTE DE RICHARDSON. — SIR BASIL THOMSON
227. LA PRISON EST OUVERTE. — David HUME
228. TERRE D'ANGOISSE. — Pierre NORD
(Grand Prix du roman d'aventures 1937.)
229. LE SECRET DE BOGEY HOUSE. — Hubert ADAMS
230. ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON. — B. L. GOLDMAN
231. L'INCONNU DE LA GRANGE. — Henry HOLT
232. L'HOROSCOPE DU MORT. — Yves DARTOIS
233. DÉBUT DANS LA POLICE. — A. HYCHX
234. LE CARNET VERT. — A. ARMSTRONG
235. LA LOI DU GANG. — Hugh CLEVELY
236. LA TOILE D'ARAIGNÉE. — Valentin WILLIAMS
237. LA MORT D'UN ÉDITEUR. — Norman FOREST
238. LE NUMÉRO GAGNANT. — Francis BEEDING
239. RIEN N'EST IMPOSSIBLE. — H. BALFOUR

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
23, RUE MARBEUF

E DÉPUTÉ
ANDALL

C. F.
GREGG

240

LIBRAIRIE
DES CHAMPS-
ÉLYSÉES

16.000.251

LE DÉPUTÉ RANDALL

PAR

C. F. GREGG